FICTION

nº 194 — *fév. 1970*

NOUVELLES

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de Didier Moreau

Il y a douze ans paraissait en France un roman qui devait laisser un souvenir impérissable : **La porte sur l'Infini,** de Leigh Brackett. Eblouis, les admirateurs de Catherine Moore, qui vibraient encore de leur rencontre avec **Shambleau,** découvraient une nouvelle idole. Leigh Brackett, comme sa consœur, les entraînait bien loin au-delà des frontières de la réalité et faisait éclater le cadre du rêve scientifique. Accédant au merveilleux, elle peuplait les rouges déserts de la planète Mars de palais et de citadelles, réveillait les vagues des mers mortes pour y multiplier des flottes de vaisseaux aux équipages barbares.

Valkis, Barrakesh, le Peuple des Bas Canaux, le Shanga, Kahora... Douze ans après, revoici des noms qui évoquent une Planète Rouge à nulle autre pareille, voici **LE LIVRE DE MARS** de **Leigh Brackett.**

Le Secret de Sinharat, Le Peuple du Talisman, Le Jardin du Shanga, Les derniers jours de Shandakor... Dans le sillage des vaisseaux de l'espace, puis dans le pas des étranges caravanes s'inscrit l'histoire fabuleuse d'un monde tout entier où sont confrontées les merveilles du passé et de l'avenir, où se rencontrent tous les hors-la-loi du système solaire, où chaque cité recèle des secrets immémoriaux.

Le Livre de Mars... Sept grands contes aventureux, nostalgiques, reflets anticipés d'un âge de colosses que l'avenir réel ne saurait ternir.

BON DE COMMANDE « F »

à adresser aux Editions OPTA - 24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	FRS français
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	31
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	31
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A. E. VAN VOGT	31
☐ *En attendant l'année dernière* *A rebrousse-temps* par PHILIP K. DICK	32
☐ *Histoire du futur* (tome 2) par ROBERT HEINLEIN	39
☐ *Cristal qui songe* *Les plus qu'humains* par THEODORE STURGEON	36
☐ *Retour à l'âge de pierre* *Terre d'épouvante* par EDGAR RICE BURROUGHS	32
☐ *La poupée sanglante* *La machine à assassiner* par GASTON LEROUX	36
☐ *Au-delà du néant* *Destination univers* par A.E. VAN VOGT	33
☐ *Les enfants d'Icare* *La cité et les astres* par ARTHUR C. CLARKE	33
☐ *Elric le Nécromancien* par MICHAEL MOORCOCK	40
☐ *Le livre de Mars* par LEIGH BRACKETT	37

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- — un chèque bancaire ou un mandat-poste
- — un virement chèque postal — C.C.P. éditions OPTA Paris 15.813.98
- — un mandat de versement

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Histoires Stellaires

Numéro spécial 15 de "Fiction"

Chroniques du futur le plus reculé de l'humanité, ces histoires nous entraînent, par les détours du rêve et les sentiers de la légende, au cœur même de l'Age Galactique : celui où l'homme a maîtrisé le temps et l'espace, où sa civilisation a essaimé jusqu'aux frontières les plus lointaines de l'univers. Mais cet univers recèle encore bien des pièges et bien des mystères, et c'est à ceux-ci que se heurtent, au fil de ces récits, nos descendants distants de nous à des milliers d'années dans l'avenir. Douze nouvelles qui nous transportent véritablement **AILLEURS.**



Au sommaire :

BRIAN W. ALDISS	**Le ver ailé**
POUL ANDERSON	**Supernova**
J.G. BALLARD	**Demain dans un million d'années**
JOHN BRUNNER	**Dans l'eau de la mare**
ARTHUR C. CLARKE	**Croisade**
ROBERT SILVERBERG	**A l'étoile noire**
NORMAN SPINRAD	**La route de Mindalla**
JACK VANCE	**La planète de Sulwen**
	etc., etc.



EN VENTE PARTOUT : 6 F

FICTION SPECIAL : BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :

☐ 12 — S.F. MADE IN FRANCE

☐ 13 — CHEFS-D'ŒUVRE DE LA SCIENCE-FICTION - (2ème série)

☐ 14 — HISTOIRES MACABRES

☐ 15 — HISTOIRES STELLAIRES

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : **mandat-poste**
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Voici les auteurs que vous pourrez lire entre autres dans les futurs numéros de FICTION :

Poul Anderson
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Ray Bradbury
Fredric Brown
John Brunner
Algis Budrys
Samuel R. Delany
Philip K. Dick
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Robert E. Heinlein
Henry Kuttner
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Robert Silverberg
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham
Roger Zelazny

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.

Collection Galaxie-Bis

Titres disponibles :

6 - JAMES BLISH - Semailles humaines
7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants

Titres à paraître :

14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - GORDON R. DICKSON - Dorsai

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 300
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 26
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 — JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 — HENRY KUTTNER - Les mutants

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

A nos lecteurs

Depuis plusieurs mois, la formule transformée de **Fiction,** permettant l'achat séparé de nouvelles américaines au détail, a entraîné une sensible augmentation des droits que nous avons à payer pour les textes étrangers publiés dans la revue.

A cela s'ajoutent les hausses malheureusement traditionnelles que toute entreprise de presse doit périodiquement supporter, dans le domaine du prix du papier et des frais d'imprimerie.

Nous sommes donc contraints, encore une fois, de demander à nos lecteurs d'accepter le sacrifice de payer plus cher **Fiction.** Le prix de vente de la revue, en effet, passe à partir de ce mois à 4 F. Néanmoins nous n'avons pas voulu que cette augmentation reste sans contrepartie, et nous avons pris une mesure qui était réclamée énergiquement par de nombreux lecteurs : l'amélioration du papier de **Fiction,** que beaucoup considéraient comme « indigne » de la revue.

A partir de ce numéro, par conséquent, un **Fiction** plus cher, mais aussi plus agréable à la lecture. Et n'oubliez pas que, comme toujours en pareil cas, nos tarifs d'abonnements restent pendant un mois inchangés, et qu'il vous est donc loisible d'en profiter.

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

RICHARD MATHESON	**25**	Journal d'un monstre
	27	Funérailles
	29	Escamotage
	36	Cycle de survie
	37	Derrière l'écran
	40	La robe de soie blanche
	48	Le test
	54	Jours disparus
	57	Le haut lieu
	63	Au bord du précipice
	88	Le pays de l'ombre
	S. 3	Danse macabre
	104	Le voyageur
	108	Moutons de Panurge
	127	La fille de mes rêves
	S. 10	La maison du crime
	189	Intrusion
	191	L'enfant curieux
ERIC FRANK RUSSELL	**S.8**	Violon d'Ingres
	S.9	La fin du voyage au bout de la nuit
	192	Cher démon
ROBERT SHECKLEY	**4**	Désirs de roi
	18	Tu seras sorcier !
	30	Les monstres
	50	Invasion avant l'aube
	53	Amour et Cie
	57	Le prix du danger
	78	Retour aux cavernes
	89	Refus d'obéissance
	120 **121**	L'Amérique utopique
	158	Haute couture
	183	La course au lopin de terre
	192	La montagne sans nom
En collaboration avec **Harlan Ellison**	**175**	Je vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe
CORDWAINER SMITH	**128**	Boulevard Alpha Ralpha
	187	Sur la planète des sables

ERIC FRANK

RUSSELL

Quand vient la nuit

Il est assez ironique que la renommée en France d'Eric Frank Russell soit due, non seulement à un roman dont la traduction remonte à la nuit des temps (dix-sept ans !), mais encore à un malentendu. Guerre aux invisibles *(Rayon Fantastique) doit autant à Wells qu'à Charles Fort ; ce der-*

nier fournit le thème « nous sommes du bétail que des êtres supérieurs élèvent », le premier inspire la manière dont le point de départ est exploité. Guerre aux invisibles, *donc, caractérise aussi peu Russell que* Dieu microcosmique (Fiction spécial 11) *Theodore Sturgeon ; le fait que ces deux œuvres soient excellentes n'y change rien.*

De même Cher démon (*n° 192 de* Fiction), *quoique beaucoup plus proche du vrai Russell, était encore un récit marginal. Aujourd'hui,* Quand vient la nuit *précise encore plus le personnage, mais sans encore le révéler dans sa totalité Il manque la pièce du puzzle la plus importante, quantitativement parlant, c'est-à-dire toutes les nouvelles écrites sur le mode sarcastique, avec leur cortège de personnages balourds, pleins de suffisance, baudruches prêtes à crever au moindre choc.*

Quand vient la nuit *se situe aux antipodes de ces récits satiriques. Dessiné d'un crayon léger, s'attachant aux moindres nuances et tout en demi-teintes, nous voyons se tracer le tableau d'une Terre où la vie se meurt, où même le temps hésite et semble prêt à l'éternelle halte, mais aussi où l'on ne connaît plus le sens du mot* haine : *les oiseaux parlent aux derniers hommes et les hommes leur répondent dans leur langage, car ils sont en paix avec eux-mêmes comme avec les autres.*

Russell a voulu présenter un futur inhabituel aux amateurs lassés des innombrables tyrannies qui peuplent les récits de science-fiction, un futur dans lequel notre race serait la fierté de l'univers, au point qu'on jugerait le standing d'une planète au nombre d'humains qui viendraient enseigner dans ses universités ! Et pourquoi serait-ce moins vraisemblable ?

M. T.

C'ÉTAIT un monde ancien, incroyablement a n c i e n, avec une lune piquetée de trous, un soleil qui se mourait et une atmosphère trop ténue pour soutenir le moindre nuage d'été. On y trouvait des arbres, mais pas ceux d'autrefois ; ces arbres-ci étaient le fruit de longues ères d'acclimatation progressive. Ils inhalaient et exhalaient beaucoup moins que leurs ancêtres lointains, et pompaient avec plus d'insistance le sol vieilli.

De même que les herbes.

Et les fleurs.

Mais les enfants sans pétales et sans racines de ce monde, ceux qui pouvaient se déplacer par l'effet de leur volonté, ceux-là ne pouvaient pas compenser le manque en restant sur place pour puiser dans le sol. Lentement, avec une lenteur impensable, ils en étaient venus à se passer de ce qui, dans les temps lointains, leur était fondamenta-

lement indispensable. Ils survivaient très bien avec le strict minimum d'oxygène. Ou, en cas de crise, sans oxygène du tout, n'en éprouvant qu'un peu d'inconfort, et une certaine lassitude. Tous en étaient capables, sans exception.

Les enfants de ce monde étaient des insectes.

Et des oiseaux.

Et des bipèdes.

Mite, pie et homme, tous étaient parents. Tous avaient une même mère : un antique globe roulant autour d'une boule orangée, faiblement luisante, qui un jour vacillerait et s'éteindrait. Leur préparation à cette fin avait été longue, ardue, en partie involontaire, en partie délibérée. C'était leur temps : l'âge de l'accomplissement partagé entre tous, appartenant à tous.

Aussi n'était-il nullement étrange que Mélisande parlât à un petit coléoptère. Il était posé, attentif, sur le dos de sa main pâle aux longs doigts, petit être noir à taches rouges, propre et brillant comme après des heures d'astiquage patient. Une coccinelle. Une bestiole amusante comme un jouet auquel paraissait manquer une clé miniature au flanc pour le remonter.

Naturellement la coccinelle ne comprenait pas un mot de ce qu'on lui disait. Elle n'était pas *à ce point* intelligente. Le temps avait coulé si longtemps et l'atmosphère s'était si raréfiée que les ailes de l'insecte s'étaient adaptées en conséquence et atteignaient à présent deux fois l'envergure de celles des coccinelles d'antan. Et, en parallèle à la modification physique, était intervenue une modification mentale ; son cerveau de tête d'épingle était différent, lui aussi. Selon les normes de son humble espèce, l'insecte était monté de plusieurs degrés dans l'échelle de la vie. Bien qu'incapable de distinguer les intentions, il savait quand on s'adressait à lui, recherchait la compagnie humaine et tirait confort du son de la voix humaine.

De même pour les autres.

Les oiseaux.

Les abeilles du dernier jour.

Toutes les bêtes craintives qui autrefois se sauvaient pour se cacher ou cherchaient asile dans le noir.

Toutes celles qui avaient survécu — et bien des espèces avaient disparu — avaient perdu leur timidité. Qu'elles puissent comprendre ou non les bruits émis par les bouches humaines, elles aimaient qu'on leur parle, qu'on reconnaisse ainsi leur existence. Elles étaient en mesure d'écouter le son des voix des heures durant,

en en retirant un étrange plaisir. Mais ce plaisir était-il si étrange, après tout ?

Peut-être pas, car il y avait eu des époques où ces relations soniques étaient inversées, où les hommes restaient fascinés tandis que, dans sa langue particulière et modulée, le merle ou le rossignol déversait le fond de son âme.

C'était la même et indéfinissable extase.

Aussi Mélisande parlait-elle tout en marchant et la coccinelle écoutait-elle, toute à son plaisir d'insecte, jusqu'au moment où Mélisande agita doucement la main en éclatant de rire. « Coccinelle, coccinelle, rentre chez toi. »

La petite bête souleva ses élytres colorés, déploya ses ailes de gaze et disparut en voletant. Mélisande s'immobilisa pour contempler les étoiles. A cette époque on les voyait en toute netteté, de jour comme de nuit, un phénomène qui aurait empli ses ancêtres, amoureux de l'air, de la peur de voir bientôt s'enfuir le souffle de la vie.

Elle n'éprouvait aucune impression de cet ordre tandis qu'elle examinait les étoiles. Seulement de la curiosité. Et une interrogation purement personnelle. Pour elle, l'atmosphère de huit kilomètres d'altitude, le faible soleil, les étoiles étincelantes étaient tout à fait normaux. Elle regardait souvent les étoiles, les isolant, les nommant, se posant sans cesse une unique question.

« Laquelle ? »

Et les cieux ne répondaient que : « Oui, laquelle ? »

Elle mit un terme à ses méditations et s'en alla, légère, par l'étroit sentier qui par les bois menait à la vallée. Loin sur sa gauche, au ras de l'horizon, un engin long, mince et métallique descendit en flèche du ciel pour disparaître derrière la courbure du globe. Peu après lui parvenait un grondement de tonnerre étouffé.

Ni le spectacle ni le bruit ne retinrent son attention. Ils étaient trop courants. Les vaisseaux spatiaux venaient souvent sur ce monde ancien, un par mois à certaines périodes, à d'autres deux par jour. Il était rare qu'il y en ait deux semblables. Rare aussi que les occupants d'une nef ressemblent à l'équipage d'une autre.

Ils n'avaient pas la même langue, ces visiteurs des ténèbres scintillantes. Ils parlaient au contraire une multitude de langages. Certains ne pouvaient s'exprimer que mentalement, en projetant

des formes de pensée. Certains, dénués de voix et de pouvoirs télépathiques, ne pouvaient communiquer qu'au moyen de vifs mouvements des doigts, de vibrations ultra-rapides des cils ou d'autres genres de mimiques.

Une fois, il n'y avait pas si longtemps, elle avait eu un court entretien avec le personnel à peau blindée, couleur ardoise, d'un vaisseau de Khva, monde situé à des distances inimaginables par delà Andromède. Totalement aveugles et parfaitement muets, ces êtres échangeaient des mouvements d'une extrême rapidité exécutés par leurs divers membres et recueillis par leurs organes délicats de perception extra-sensorielle. Ils lui avaient parlé sans voix et l'avaient admirée sans yeux.

C'était cette complexité qui rendait si difficile la connaissance. A l'âge de sept cents ans, Mélisande venait tout juste de passer ses examens terminaux et d'atteindre à la dignité d'adulte. Il y avait longtemps, très longtemps, il était encore possible d'absorber en un seul siècle toute la sagesse d'une époque. Et, dans les jours obscurs d'un passé encore plus lointain, on pouvait peut-être y arriver en dix ans. Mais pas aujourd'hui.

A présent, en cette ère grave des siècles ultimes, les connaissances à acquérir étaient d'une abondance qui interdisait toute prompte assimilation. C'était un assemblage immense de données rassemblées à travers un cosmos puissant composé de mondes à l'infini. Tout vaisseau nouveau ajoutait quelques modestes renseignements à cette somme et l'amas ainsi accumulé n'était rien, pour ainsi dire, en comparaison des quantités titanesques à venir... si ce monde vivait encore assez longtemps pour les recevoir.

Si !

Là était la pierre d'achoppement. La création était conquise, maintenant esclave des formes qu'elle avait élaborées. L'atome et sa puissance interne étaient devenus des outils entre les mains ou les pseudo-mains de toutes les formes matérielles capables de pensée et de mouvement. Macrocosme et microcosme étaient l'un et l'autre les jouets de ceux dont les vaisseaux erraient sans fin de par le vide incommensurable.

Mais il n'existait nul être qui sût comment redonner vie à un soleil à l'agonie.

Cela ne pouvait se faire en théorie, bien moins encore en pratique.

C'était impossible.

Alors, çà et là, à de larges intervalles de temps, un soleil sénile flamboyait un instant, retombait, se ranimait de nouveau comme une faible créature qui tente une ultime fois de se raccrocher frénétiquement à la vie, puis s'éteignait à jamais. Une minuscule étincelle dans le noir, soufflée d'un coup, sans que la multitude infinie des étoiles qui continuaient de briller s'en aperçoive, sans qu'elle lui fît défaut.

Presque toutes les disparitions s'accompagnaient de tragédie, parfois dans l'immédiat, parfois avec un certain retard. Il était des formes de vie qui résistaient au froid plus longtemps que d'autres mais qui finissaient quand même par succomber. Grâce à leur science évoluée, certaines espèces arrivaient à réchauffer leur monde jusqu'à l'épuisement des sources de matières premières nécessaires. Puis elles aussi sombraient comme si elles n'eussent jamais existé.

Tout système dont la primaire se transformait ainsi en une énorme cendre devenait donc la proie d'un monstre blanc et vorace, portant le nom de Froid Absolu, qui ne partageait ses royaumes désolés qu'avec les seuls morts.

Mélisande songeait à tout cela en parvenant à la vallée. Mais ses pensées ne renfermaient ni tristesse ni amertume. Elle appartenait bien à son espèce, forme de vie dotée d'une vieille expérience et d'une remarquable intelligence. La race s'était mille fois déjà heurtée à l'inévitable et avait appris combien il était futile de s'y attaquer tête baissée. Elle savait ce qu'on fait devant un obstacle inamovible : on l'escalade, on creuse au-dessous ou on le contourne.

L'inéluctabilité n'est pas chose à craindre.

Ce qu'on ne saurait dominer, il faut l'éviter en recourant à l'habileté et à l'ingéniosité.

Un grand palais de marbre s'étalait au bout de la vallée. Sa façade la plus éloignée donnait sur une succession de terrasses ornées de massifs floraux et de buissons, ménageant entre eux des pelouses étroites où s'épanouissaient des jets d'eau. La façade proche était l'arrière de l'édifice et n'avait vue que sur la vallée. Mélisande y venait toujours de ce côté parce que le sentier à travers bois était le plus court chemin entre le palais et sa demeure.

En montant les degrés, en pénétrant dans la vaste construction, elle éprouvait un sentiment exaltant. De larges corridors au sol

de mosaïque, aux murs ornés de fresques aux couleurs vives, la menaient à l'aile Est d'où venait un murmure régulier de voix et, de temps à autre, l'appel perçant d'un haut-parleur.

Les yeux brillants d'impatience, elle se rendit dans une grande salle dont les sièges s'étageaient en hémicycle jusqu'à une hauteur considérable. L'endroit avait été conçu à l'origine pour accueillir quatre mille personnes. Mais le nombre de ceux qui s'y trouvaient pour le moment n'excédait pas deux cents... près de vingt sièges inoccupés pour une place prise. La salle paraissait déserte. Les voix des rares assistants flottaient, creuses, dans le vide, renvoyées en écho par les murs incurvés et réfléchies par la coupole.

Le monde entier était ainsi, des installations prévues pour des milliers d'êtres, occupées par de maigres douzaines. Des villes avec des populations de bourgades, des bourgades ne comptant pas plus de citoyens que les villages d'antan, et des villages occupés par trois ou quatre familles. Des rues entières de maisons dont une demi-douzaine étaient des foyers, le reste, abandonné, silencieux et figé, contemplant fixement le ciel menaçant.

Ils étaient à peine plus d'un million d'habitants sur ce monde. En un temps, ils avaient été quatre milliards. Il y avait longtemps que les multitudes absentes avaient pris la piste des étoiles, non pas comme des rats qui abandonnent le navire peu avant qu'il coule, mais hardiment, avec confiance, en êtres dont le destin avait dépassé les limites d'une unique planète.

Les quelques attardés devaient les suivre dès qu'ils seraient prêts. Voilà pourquoi ils étaient deux cents dans cette salle, à attendre en bavardant, un peu inquiets, tandis que retentissaient les appels lourds de promesses du haut-parleur.

— « Huit cent vingt-huit, Hubert, » lança soudain le diffuseur. « Chambre six. »

Un géant blond quitta son siège et s'engagea dans l'allée sous les regards de deux cents paires d'yeux. Les voix se turent un instant. Il passa devant Mélisande qui lui sourit et lui murmura tout bas :

— « Bonne chance ! »

— « Merci ! »

Puis il disparut par la porte lointaine. Les causeurs reprirent leurs entretiens. Mélisande s'assit au bout d'un rang, près d'un jeune homme mince à la peau foncée, de quelque sept siècles et demi d'âge, soit à peine plus vieux qu'elle.

— « Je suis d'une minute en retard, » souffla-t-elle. « Il y a longtemps qu'ils appellent ? »

— « Non, » répondit-il. « Ce dernier nom était le quatrième. » Il allongea les jambes, examina ses ongles, s'agita sur son banc, manifestant un certain malaise. « J'aimerais qu'ils se pressent. La tension est plutôt... »

— « Neuf cent quatre-vingt-dix, José-Pietro, » tonna le haut-parleur. « Chambre vingt. »

Il écoutait bouche bée, les yeux écarquillés. Ce fut avec lenteur, maladresse, qu'il se leva. Il humecta ses lèvres soudain devenues sèches, jeta un coup d'œil suppliant à Mélisande.

— « C'est moi ! »

— « Ils ont dû vous entendre ! » fit-elle en riant. « Alors, vous n'avez plus envie de partir ? »

— « Bien sûr que si ! » Il se faufila devant elle, le regard fixé sur la porte par où avait disparu Hubert. « Mais je me sens les jambes molles, maintenant que le moment est venu. »

Elle esquissa un geste détaché. « Personne ne va vous amputer des jambes ! Ils attendent simplement pour vous remettre un diplôme... et peut-être qu'il s'ornera d'un sceau doré ! »

Il lui jeta un coup d'œil reconnaissant et hâta le pas pour sortir avec un peu plus d'aplomb.

— « Soixante-dix-sept, Jocelyne. Chambre douze. »

Et aussitôt après : « Deux cent quarante, Betsibelle. Chambre dix-neuf. »

Deux filles s'en allèrent, l'une brune et potelée, l'autre rousse, grande et mince, l'air sérieux.

Vint une succession rapide de noms : Lurton, Irène, Georges, Teresa-Maria, Robert et Elena. Et, après un court intervalle, l'appel qu'elle attendait.

— « Quarante-quatre, Mélisande. Chambre deux. »

L'homme qui se trouvait dans la chambre deux avait les yeux gris clair, des cheveux de neige et des traits lisses, sans rides. Il pouvait être d'âge moyen, ou vieux, même très vieux. Il était impossible de le juger, à une époque où chacun était en mesure de conserver un visage sans marques et des boucles neigeuses durant plus de mille ans.

Il attendit qu'elle se fût assise et dit : « Eh bien, Mélisande, je suis heureux de vous annoncer que vous avez réussi. »

— « Je vous remercie, maître. »

— « J'étais sûr que vous passeriez. C'était pour moi une certitude irréversible. » Il lui sourit, puis reprit : « Et maintenant vous souhaitez connaître vos points faibles et vos points forts. C'est l'essentiel, n'est-ce pas ? »

— « Oui, maître. » Elle parlait à voix basse, les mains jointes avec modestie sur ses genoux.

— « Pour les connaissances générales, vous êtes excellente, » l'informa-t-il. « Il y a de quoi être fier... de détenir l'immense réserve de sagesse que l'on qualifie assez vaguement de connaissances générales. Vous êtes très satisfaisante en sociologie, en psychologie collective, en philosophie ancienne et moderne ainsi qu'en morale transcosmique. » Il se pencha pour la regarder de plus près. « Mais vous êtes plutôt déficiente en matière de communications générales. »

— « J'en suis navrée, maître. » Elle se mordait la lèvre, furieuse contre elle-même.

— « Vous n'êtes pas télépathe et paraissez tout à fait incapable d'acquérir une réceptivité même rudimentaire. Si on passe à la signalisation à vue, vous êtes un peu meilleure, mais pas encore assez bonne. Votre cadence de communication est paresseuse, vos fautes nombreuses, et vous semblez souffrir d'une forme d'incertitude tactile. »

Elle contemplait à présent le plancher, le visage empourpré de honte. « Je le regrette, maître. »

— « Il n'y a rien à regretter, » contesta-t-il avec énergie. « On ne saurait exceller en tout, si fort qu'on le désire. » Il attendit qu'elle relevât les yeux, puis poursuivit : « Quant aux formes purement vocales de communication, vous n'êtes guère plus que passable dans les langues gutturales. » Il s'interrompit. « Mais vous êtes magnifique dans les langues liquides ! » ajouta-t-il.

— « Ah ! » Son visage s'illumina.

— « Vous avez subi les épreuves écrites et orales de langues liquides dans les formes d'expression des Valréens de Sirius. Vous n'avez fait aucune erreur. Votre cadence vocale a été de trois cent quarante mots par minute. Ce qui signifie que vous parlez leur langue un peu mieux qu'eux-mêmes. » Il ébaucha un sourire, très satisfait que son élève puisse dépasser les créateurs mêmes d'un mode d'expression linguistique. « Et maintenant, Mélisande, le moment est venu de prendre de graves décisions. »

— « Je suis prête, maître. » Son regard était ferme, calme, confiant.

— « Je dois tout d'abord vous remettre ceci. » Il lui tendit un mince parchemin d'où pendait un ruban rouge orné d'un sceau d'or. « Acceptez mes félicitations. »

— « Merci ! » Ses doigts saisirent le document, le caressant comme un objet infiniment précieux.

— « Mélisande, » demanda-t-il d'une voix douce, « désirez-vous avoir des enfants ? »

Elle répondit d'un ton posé, sans trouble, sans la moindre trace de confusion : « Pas encore, maître. »

— « Donc vous vous estimez libre de partir ? » Son geste désignait la fenêtre derrière laquelle de nombreux millions de points lumineux scintillaient en invite.

— « Oui. »

L'homme prit l'air solennel. « Mais vous n'abandonnerez pas toute idée d'avoir un jour des enfants à vous ? Vous ne nous renierez pas, vous ne vous laisserez pas accaparer au point d'oublier votre propre espèce et son avenir ? »

— « Je ne pense pas. » C'était une promesse.

— « J'en suis heureux, Mélisande. Nous sommes dispersés au loin, par petits groupes, en petit nombre, en une immense quantité de lieux. Il n'est nul besoin d'augmenter notre nombre dans le cosmos, aucune nécessité. Mais nous ne devons pas le réduire. Nous devons le maintenir. C'est en ce sens que notre espèce trouvera l'immortalité. »

— « Oui, je sais. J'y ai souvent réfléchi. » Elle examinait son diplôme sans vraiment le voir. « Je jouerai mon petit rôle quand viendra le moment propice. »

— « De toute façon, vous avez largement le temps. Vous êtes très jeune. » Il soupira comme s'il eût aimé dire la même chose de lui-même. Il traversa la pièce pour s'approcher d'une machine placée contre le mur ; il ouvrit un classeur voisin et y prit une épaisse liasse de cartes. « Nous allons filtrer les demandes et procéder par élimination pour ne considérer que les plus intéressantes. »

Il introduisait les fiches l'une après l'autre dans la machine. C'étaient de minces rectangles de plastique blanc portant en haut un numéro de référence, le reste étant perforé de nombreux trous. Quand toutes y furent passées, il ouvrit un couvercle qui cachait

un petit clavier. Il tapa dessus : *Non vocaux* et tira un levier sur le côté.

La machine cliqueta, ronronna, rejeta des cartes en rapide succession. Quand ce fut fini, il consulta le compteur de retenue.

— « Il en reste quatre-vingt-quatre. »

Il utilisa de nouveau le clavier où il composa le mot *Gutturaux*. La machine répondit en rejetant un autre paquet de fiches. *Supersoniques*. Encore des cartes. *Staccatos*. Quelques cartes seulement. *Sifflants*. Sans résultat.

— « Vingt et une. » Il regarda son élève. « Ce ne sont plus que des langages liquides, mais je crois que nous ferions aussi bien d'éliminer les lents, n'est-ce pas ? » Elle approuva d'un geste. Il modifia le clavier. *300 mini*. Plusieurs cartes sortirent. Il retira ce qui restait et les battit entre ses mains fines, tout en contemplant les étoiles par la fenêtre. « Il y en a onze, Mélisande. Vous avez le choix entre onze mondes. »

Il glissa la première fiche dans une partie différente de la machine et pressa un bouton. L'appareil émit un faible murmure puis une voix jaillit du haut-parleur dissimulé.

Elle annonça : « Demande nº 109 747. Valréa, union de quatre planètes situées dans... »

Le son cessa quand le maître appuya sur un autre bouton, ayant remarqué le geste de Mélisande.

— « Cela ne vous intéresse pas ? »

— « Non, maître. Peut-être devrais-je être attirée, puisque je connais déjà leur langue et que cela éviterait bien des difficultés. Mais ils ont déjà des gens de chez nous, non ? »

— « Oui. Ils en ont demandé quatre cents. Nous leur en avons envoyé d'abord trente-six et, beaucoup plus tard, encore vingt. » Il la regardait avec une sollicitude presque paternelle. « Là au moins vous auriez de la compagnie, Mélisande. Des êtres de votre race, si peu nombreux qu'ils soient. »

— « C'est possible, » convint-elle. « Mais serait-il équitable que les Valréens, qui ont déjà obtenu une partie de ce qu'ils souhaitent, en aient davantage encore alors que d'autres qui n'ont rien se voient encore refuser leurs demandes ? »

— « Non, ce ne le serait pas. » Il introduisit une seconde carte.

— « Demande nº 118 451, » annonça la machine. « Brank, planète unique située dans la nébuleuse de la Tête de Cheval, section A 71, sous-section D 19. Masse 1,2. Civilisation de type F. La forme de vie dominante est un bipède vertébré que voici. »

Un écran s'illumina au-dessus de l'appareil, montrant en couleurs plusieurs créatures maigres, à la peau verdâtre, avec des jambes et des bras longs comme des baguettes, des mains à sept doigts, des crânes chauves et des yeux jaunes énormes.

Pendant deux minutes, la voix débita des données relatives à Brank et à ses habitants émaciés. Puis elle se tut et la machine s'arrêta.

— « Il y a trente ans qu'ils ont demandé cent de nos semblables, » expliqua le maître à Mélisande. « Nous en avons envoyé dix. On vient de leur en attribuer six de plus, et vous pouvez en être si cela vous plaît. »

Voyant qu'elle n'était pas décidée, il poussa une autre carte dans la fente.

— « Demande nº 120 776. Nildeen, planète possédant un gros satellite, très peuplée, située dans le Maëlstrom, section L 7, sous-section CC 3. »

Et les renseignements continuèrent. La forme de vie apparut sur l'écran, un type de créature tentaculaire, sans yeux, avec des organes de perception extra-sensorielle sur la tête, comme des antennes d'insecte. Les Nildeeniens avaient déjà quarante membres de la race de Mélisande et en voulaient davantage. Elle les écarta.

Ce fut la onzième et dernière carte qui éveilla chez elle le plus d'intérêt, au point qu'elle se pencha, l'oreille tendue, les yeux brillants.

— « Demande nº 141 048. Zélam, planète unique située en bordure du cosmos connu, numéros de référence et coordonnées non encore enregistrés. Contact récent. Masse 1. Civilisation de type J. La forme de vie dominante est reptilienne ; la voici. »

Ils avaient une certaine ressemblance avec des alligators dressés sur leur train arrière, mais Mélisande n'en savait rien. Toutes les espèces du genre lézard avaient disparu de sa propre planète un million d'années auparavant. Il n'y avait plus à présent de vie locale à laquelle elle aurait pu comparer les Zélamites à la peau squameuse, aux longues mâchoires hérissées de dents. Selon les normes du passé lointain, ils étaient d'une laideur effarante mais,

selon celles de la planète actuelle de Mélisande, ils n'étaient pas affreux. Ils constituaient seulement l'un des aspects particuliers d'une même et universelle chose qu'on appelle l'intelligence.

Certes les diverses formes pouvaient aussi varier dans le degré de précision avec lequel elles reflétaient cette qualité répandue dans tout le cosmos, mais, à longue échéance, ce n'était rien de plus qu'affaire de durée. Certains êtres avaient plus de siècles de retard que d'autres. Il en était qui avaient eu la bonne fortune d'apparaître de bonne heure sur la scène. D'autres étaient tard venus et c'était tant pis pour eux. C'était un peu comme des coureurs ayant des handicaps différents sur une même piste ; ils s'essaimaient, les uns en tête, les autres en queue, mais tous allaient dans la même direction, tous passeraient un jour la ligne d'arrivée. Les Zélamites étaient dans le peloton de queue.

— « J'irai chez ceux-là, » dit-elle, et c'était une décision irrévocable.

Après avoir étalé les onze cartes sur son bureau, le maître les examinait, les sourcils froncés. « Ils en ont demandé soixante. Tous demandent trop, surtout les nouveaux venus. Nous n'avons personne de trop pour le moment. Mais nous n'aimons pas refuser, à qui que ce soit. »

— « Alors ? »

— « Il a été proposé que nous envoyions une personne, rien qu'une pour commencer. Cela montrerait au moins notre bonne volonté. »

— « Je suis une personne, » souligna-t-elle.

— « Oui... oui, je sais. » Il avait l'air résigné de celui qui se voit acculé dans un coin sans espoir d'en échapper. « Nous aurions préféré une personne du sexe masculin. »

— « Pourquoi ? »

— « Ah ! ça... » Il était sans argument. « Il n'y a pas de raison du tout, sauf que nous préférerions. »

— « Mais, maître, ce serait un pas en arrière, ce serait indigne de nous de créer un empêchement particulier sans raison spéciale ? »

— « Exact, sauf s'il devait en résulter du mal, » contra-t-il. « C'est la véritable preuve... le bien ou le mal qui peut en résulter. »

— « Cela ferait-il du bien aux Zélamites de leur refuser un volontaire qui convienne? »

— « Nous ne le leur refusons pas, Mélisande. Vous n'êtes pas seule. Quelqu'un d'autre a pu aussi choisir Zélam. Peut-être qu'une douzaine de candidats souhaitent s'y rendre. Actuellement, devant tant de demandes, nous sommes simplement dans l'incapacité de satisfaire à toutes. Une seule personne peut s'y rendre pour le moment. D'autres suivront sans doute plus tard. »

— « Voudriez-vous vous en assurer pour moi, s'il vous plaît ? » le pria-t-elle.

Un peu à contrecœur, il actionna un commutateur sur son bureau et parla dans un instrument d'argent.

— « Combien de candidats ont-ils choisi Zélam, référence 141 048 ? »

Il y eut une assez longue attente avant que vienne la réponse : « Aucun. »

Il coupa le contact, se pencha en arrière et la regarda pensivement. « Vous serez très seule. »

— « Tous les premiers arrivants sont seuls. »

— « Il risque de se présenter des dangers inimaginables. »

— « Qui resteront les mêmes, qu'ils soient courus par une seule personne ou partagés entre cent, » répondit-elle, impavide.

Il cherchait un ultime argument pour la décourager. « Les Zélamites sont des nocturnes. Ils attendront de vous que vous travailliez la nuit et dormiez le jour. »

— « Ceux d'entre nous qui sont sur Brank vivent ainsi depuis des années, et bien d'autres encore sur d'autres mondes. Maître, pourquoi cela serait-il plus dur pour moi que pour eux ? »

— « Il n'y a pas de raison, en effet. » Il revint près d'elle. « Je vois que votre choix est ferme. Si tel est votre destin, ce n'est pas à moi de le contrarier. » Il lui prit la main, la porta à ses lèvres et effleura les doigts d'un léger baiser, selon l'adieu traditionnel. « Bonne chance, Mélisande. Je suis heureux de vous avoir eue pour élève. »

— « Je vous remercie, maître. » Son diplôme serré contre la poitrine, elle s'arrêta sur le seuil en sortant pour lui adresser un dernier sourire, les yeux étincelants. « Et moi, je suis fière d'avoir bénéficié de votre enseignement. »

Longtemps après qu'elle fut partie, il resta le regard fixé sur la porte, avec une expression vide. Ils venaient, ils partaient tous, les uns après les autres. A l'arrivée, chacun d'eux était un inconnu, et au départ chacun, comme s'il eût été son propre enfant, emportait avec lui un peu de son âme.

Et chacun de ceux qui partaient à jamais dans l'immense univers des étoiles laissait le monde mourant un peu plus petit, plus nu, plus dénué de vie. Il n'est pas facile de rester sur un globe si longtemps aimé qui approche de sa fin, à observer la flamme qui se meurt et à suivre les ombres qui grandissent en rampant.

Malgré les vitesses fantastiques atteintes à cette époque, le voyage pour Zélam était long et fastidieux, s'étirant sur des jours et des semaines qui s'additionnaient en de nombreux mois. Il fallait changer de ligne à plusieurs reprises, d'abord prendre un énorme vaisseau hyperspatial, puis un bâtiment de ligne secondaire, ensuite une sphère bleue de construction légère avec un équipage de Xanthiens muets, puis une vieille fusée cabossée à l'équipage curieusement mêlé qui comptait deux bipèdes de l'espèce même de Mélisande. Enfin un appareil étrange en forme de triangle, mû par une force mystérieuse, que d'onduleux et scintillants Haldisiens utilisaient pour le cabotage autour d'un petit groupe de systèmes dont l'un renfermait la planète dénommée Zélam.

Au-delà de ce point c'était l'étendue d'un noir sans fin seulement rompu par une spirale de brouillard scintillant qui plus tard serait atteinte par des vaisseaux plus vastes et plus perfectionnés. Un autre univers insulaire. Une autre masse puissante de formes de vie dont les plus évoluées auraient une chose en commun... et seraient par conséquent prêtes à la partager avec toutes les autres.

Toutefois la longueur du voyage n'avait pas été sans profit. A l'aide d'un dictionnaire phonétique et d'un reproducteur sonore rudimentaire fourni par Zélam, grâce aussi à ses aptitudes personnelles, elle parlait couramment la langue quand la planète se révéla à la vue.

Ne disposant ni d'échelles, ni de rampes, ni d'accessoires de cet ordre, les Haldisiens se débarrassèrent d'elle tout simplement en l'expédiant hors de la porte extérieure du sas de décompression. Une force dégagée soit par leurs personnes soit par un appareil invisible à l'intérieur de la nef — elle l'ignorait — la saisit et lui fit descendre en douceur les quinze mètres qui la séparaient du sol. Ses bagages suivirent par la même voie. Ainsi que deux membres de l'équipage. Deux autres sortirent aussi, mais en planant vers le haut ils gagnèrent la partie supérieure du vaisseau où ils entreprirent d'ouvrir les panneaux de cales.

Une petite délégation de Zélamites était venue à sa rencontre, la nouvelle de son arrivée leur étant parvenue quelques jours auparavant. Ils étaient de plus haute stature qu'elle ne l'aurait cru, car l'image vue sur l'écran ne lui avait pas donné d'élément de comparaison. Le plus petit d'entre eux la dépassait de la tête et des épaules ; ses mâchoires aux dents acérées étaient aussi longues que le bras, et elle eut l'impression que, d'un coup de crocs, le Zélamite pourrait la couper en deux.

Le plus grand et le plus âgé du groupe, un individu lourdement bâti, au visage couvert de pustules, s'avança vers elle tandis que les autres s'empressaient à se charger des bagages.

— « Etes-vous celle qu'on appelle Mélisande ? »

— « C'est bien moi, » répondit-elle en souriant.

Il répondit par une grimace qui évoquait assez bien un retroussis menaçant de babines. Ce qui ne la trompa pas un instant. Elle-même et tous ses semblables savaient depuis des siècles que les êtres dotés de contours faciaux et d'une structure osseuse différents doivent fatalement avoir des gammes différentes d'expression. Elle comprenait bien que cette inquiétante contorsion faciale était un sourire en retour.

Le ton de sa voix en fut la preuve quand il reprit : « Nous sommes heureux de vous avoir parmi nous. » Ses yeux orangés aux pupilles en fente l'examinèrent un instant avant qu'il ajoute, en une timide protestation : « Nous avions demandé cent d'entre vous dans l'espoir d'en obtenir dix... ou peut-être vingt. »

— « Il en viendra d'autres en temps opportun. »

— « Il faut l'espérer. » Il jeta un coup d'œil significatif au vaisseau d'où descendaient en planant des ballots de marchandises. « Les Haldisiens en ont vingt. Nous sommes fatigués de les entendre s'en vanter. Nous estimons avoir droit au moins à autant. »

— « Ils ont commencé avec deux, » fit-elle observer. « Les autres y sont allés plus tard... comme il en sera pour vous. Nous n'avons d'autre choix que de satisfaire aux demandes dans l'ordre de leur dépôt. »

— « Oh ! alors... » Il étendit les longs doigts de sa main dans le geste qui équivalait pour lui à un haussement d'épaules, puis la conduisit jusqu'à un véhicule à six roues où il surveilla l'arrimage des bagages. Il monta à bord à côté d'elle. « Je dois vous féliciter de la facilité remarquable avec laquelle vous parlez notre langue. »

— « Je vous en remercie. »

Elle concentra son attention sur le paysage couvert de mousses bleues et de fleurs jaunes, tandis que le Zélamite conduisait à grande vitesse vers la ville. Son corps dégageait une odeur un peu âcre que les narines de la jeune fille sentaient mais que son cerveau ignorait. C'était encore une très ancienne leçon : des métabolismes différents produisent des sécrétions différentes. Que l'univers serait ennuyeux si toutes les créatures étaient rigoureusement identiques !

Le véhicule s'arrêta devant un édifice en pierre, long et bas, aux toits très inclinés, aux fenêtres de matière plastique. Le bâtiment était imposant, surtout à cause de l'étendue de la façade. Elle couvrait bien huit cents mètres, derrière un tapis de mousse bleue, cerné de chaque côté par une balustrade.

— « Voici votre école, » dit-il en désignant l'aile la plus proche. « Et aussi votre logement. » Remarquant l'expression de Mélisande, il ajouta en guise d'explication : « Naturellement, nous ne pouvons demander à une seule personne plus qu'elle ne peut. Nous avons aménagé des appartements pour dix et prévu des agrandissements au cas où nous aurions eu la chance de recevoir davantage d'entre vous. »

— « Je vois. » Elle descendit et surveilla le transport de ses bagages à l'intérieur. Malgré des siècles d'instruction, malgré la liberté de choisir sa destination et les mois de voyage préalable, il lui faudrait un certain temps pour s'adapter. « Et aussi votre logement, » avait-il dit. Une semaine au moins et plus probablement un mois s'écoulerait avant qu'elle se sente chez elle. Plus encore, puisque la routine quotidienne serait bouleversée, qu'elle dormirait le jour et travaillerait la nuit.

— « Avant d'entrer, » proposa-t-il, « ne désirez-vous pas manger un peu ? »

— « Juste ciel, non ! » Elle émit un rire cristallin. « Les Haldisiens ont voulu à tout prix m'offrir un dîner d'adieu. Ils n'arrêtaient pas ! Je n'ai plus envie de voir des aliments avant quelques jours ! »

— « *Armph !* » La grimace de sa face reptilienne suggérait qu'il eût préféré que les Haldisiens ne s'en fussent pas mêlés. « Dans ce cas, il ne me reste à vous offrir que le repos et la détente dont vous devez avoir besoin. Croyez-vous pouvoir commencer vos cours demain soir ? »

— « Très certainement. »

— « Vous pouvez disposer de plus de répit, si vous voulez. »

— « Demain soir, ce sera parfait, » confirma-t-elle.

— « Bon... je vais prévenir Nathame. C'est l'inspecteur principal des affaires culturelles et il est haut placé dans le gouvernement. Il viendra vous rendre visite peu après que vous aurez commencé. »

Il lui adressa encore un sourire tout en dents et démarra. Elle le suivit des yeux puis alla inspecter sa porte d'entrée que les porteurs de bagages avaient laissée ouverte en invite. C'était une sorte de persienne qu'on montait ou descendait avec une manivelle, et la seule fermeture à l'intérieur était un petit verrou.

Derrière s'ouvrait le couloir, ferme, immobile, où il fallait marcher, car il n'y avait pas de tapis automatique de transport. Avec des lumières qu'il fallait actionner car ils ignoraient l'éclairage permanent. Mais ce serait son foyer.

Elle entra.

Nathame vint au crépuscule du lendemain. C'était un spécimen alerte, aux yeux perçants, de la vie zélamite, qui portait des insignes brillants sur ses pattes d'épaules et se comportait avec une assurance pleine d'autorité. Il bavarda un moment de choses et d'autres, sans quitter des yeux le visage de son interlocutrice, puis grommela que si, sur un autre monde, on estimait qu'une personne était l'équivalent de cent, il aurait mieux valu en demander dix mille de façon à obtenir le nombre vraiment nécessaire.

Il resta un moment silencieux, préoccupé de ses propres pensées, puis déclara : « Avant d'entrer en rapports avec d'autres races, nous n'avions d'autre Histoire que la nôtre. Il nous faut maintenant apprendre les connaissances de toute une galaxie. Cela fait un tel volume qu'il y faudrait consacrer toute la vie. Néanmoins je me suis spécialisé dans ce domaine et j'ai appris au moins une chose : c'est que votre forme de vie particulière est suprêmement intelligente. »

— « Le pensez-vous ? » fit-elle en l'observant avec curiosité.

— « Je ne le *pense* pas. Je le *sais.* » Il s'échauffait sur le sujet. « L'Histoire raconte que soixante à soixante-dix formes de vie ont disparu du théâtre universel. Certaines se sont fait la guerre et ont fait exploser leurs mondes. D'autres ont été les victimes de collisions cosmiques imprévisibles et inévitables. La grande majorité ont péri quand leurs soleils se sont éteints, que la chaleur les

a quittés, que le froid absolu a envahi leur monde. » Ses yeux orangés la fixaient toujours, sans ciller. « Cela prouve une chose : que toute une espèce peut être exterminée, et c'est comme si elle n'avait jamais existé. »

— « Pas obligatoirement, » objecta-t-elle, « car... ».

— « Ah ! » Il leva la main pour l'interrompre. « A la vérité, il appartient bien à *votre* race d'en nier la possibilité. Qui — quelle force — pourrait effacer une forme de vie éparpillée sur cent millions de mondes ? Rien ! Personne ! »

— « Je ne crois pas que quiconque souhaiterait le tenter. »

— « A moins d'être complètement fou, » convint-il. « Vous vous êtes rendus invincibles. Vous vous êtes conservés pour l'éternité. J'appelle cela de l'intelligence sous son aspect le plus évolué. » Il grimaça. « Et comment y êtes-vous parvenus ? »

— « A votre idée ? » le poussa-t-elle.

— « En appliquant votre vaste expérience et votre immense trésor de sagesse à l'exploitation du snobisme des races moins avancées. »

— « Ce n'est pas ainsi que je conçois la situation. »

Sans s'y arrêter, il poursuivit d'un ton résolu : « Votre race a devancé le désastre. Elle a prévu que, lorsque votre soleil s'effondrerait, pas une planète, pas un système ne pourrait et ne voudrait accepter un flot subit de réfugiés se comptant par millier de millions. Mais personne n'objecte à quelques dizaines ou centaines, surtout si les nouveaux venus ajoutent au prestige de leurs hôtes. Et alors vient le coup de maître : vous les persuadez de s'engager dans la course à l'estime de soi, comme des enfants qui réclament des jouets à cor et à cri. Vous les amenez à *désirer* votre présence. »

— « Mais vraiment... »

Il la fit taire de nouveau, joignit les mains d'une façon particulièrement affectée, se mit à arpenter à petits pas la pièce et à parler en voyelles aiguës et étirées, imitant visiblement quelque type de personnage local qu'elle n'avait pas encore rencontré.

— « *Que non,* Thasalmie, il ne nous viendrait pas *à l'idée* d'envoyer *nos* enfants dans une école *d'état.* Nous les avons expédiés au collège central de Hei. *Terriblement* cher, bien sûr. Ils ont là des maîtres *terrestres* et cela fait une *telle* différence plus tard dans la vie, quand on peut dire qu'on a été éduqué chez les *Terrestres.* »

Il reprit son attitude normale et dit : « Vous comprenez ?

Depuis que les premiers vaisseaux haldisiens nous ont découverts, nous avons eu la visite d'une vingtaine de formes de vie. Chacune d'elles a adopté une attitude supérieure envers nous. Comment, vous n'avez pas de Terrestres ? Par les étoiles, ce que vous êtes en retard ! Voyons, nous en avons vingt chez nous... ou quarante, ou cinquante, selon les cas. » Ses narines palpitèrent et il émit un reniflement bruyant. « Ils se vantent, ils manifestent une telle suffisance que tous ceux de notre monde en acquièrent de graves complexes d'infériorité et se mettent à hurler pour qu'on importe immédiatement et sans délai toute une armée de Terrestres. »

— « Les vantards et les orgueilleux ne sont pas éduqués par la Terre, » l'informa-t-elle. « Nous ne produisons pas ce genre d'élèves. »

— « Peut-être n'est-ce pas votre fait, mais c'est celui de votre présence parmi ceux que vous n'avez pas encore instruits. Ils brillent du reflet de votre gloire. Donc je vous répète que vous êtes suprêmement intelligents, et sur trois points. Vous tablez sur cette constatation que, plus un peuple est intelligent, moins il apprécie qu'on le croie stupide. Ensuite, vous avez par ce moyen assuré votre survie pour l'éternité. Troisièmement, en vous contentant de maintenir votre nombre au lieu de l'augmenter, vous entretenez du même coup la confiance de vos divers hôtes. Personne ne considère avec inquiétude une colonie d'étrangers qui ne se multiplie jamais. »

Elle lui sourit et observa : « Tout votre discours visait à m'inciter à dire : « C'est bien à vous de parler ! » N'est-ce pas ? »

— « Oui, mais vous êtes trop bonne diplomate. » Il se rapprocha et continua, d'un ton encore plus sérieux : « Nous avons demandé cent personnes de votre espèce. Si nous les avions obtenues, nous en aurions demandé davantage. Et encore davantage. Non pas pour le prestige, mais pour des raisons différentes et mieux fondées. »

— « Par exemple ? »

— « Nous voyons loin. Les Haldisiens, qui en savent plus que nous sur ce chapitre, affirment que c'est un soleil à courte vie que le nôtre. Ce qui signifie une fin semblable à celle de votre monde. Il nous faut chercher la même solution car nous sommes incapables d'en concevoir une autre. La piste qu'a tracée votre race, nous pouvons aussi l'emprunter. La demande de Terrestres est supérieure à l'offre... et vous n'êtes plus tellement nombreux sur Terre, n'est-ce pas ? »

— « Pas très, » avoua-t-elle. « Un million environ. Notre vieux monde n'en a plus pour longtemps. »

— « C'est ce que nous serons obligés de nous dire aussi un jour. Il serait bon que, d'ici là, les Zélamites soient devenus les équivalents acceptables des Terrestres. » Il fit un geste impératif. « Voilà donc votre travail, pour autant qu'un seul être puisse s'en charger. C'est ardu. En commençant par nos enfants les plus brillants, il vous incombe de nous rendre assez intelligents pour partager votre voie de salut. »

— « Nous ferons de notre mieux, » dit-elle, employant le pluriel à dessein.

Cela ne lui échappa pas. Même un visage comme le sien pouvait exprimer la satisfaction. Il la salua et prit congé. Elle se hâta de longer le couloir principal et parvint à la salle d'où montait une clameur aiguë. Le silence s'abattit comme un lourd rideau, à son entrée. Elle prit place près de son bureau et examina la centaine de petits visages au long museau, aux yeux en fente qui l'étudiaient.

— « Nous commencerons ce soir par le sujet fondamental qu'est la morale transcosmique, » les informa-t-elle. Elle se retourna, face au rectangle sombre qui n'avait pas sa contrepartie sur Terre, saisit sur la planchette le bâtonnet blanc et écrivit sur le tableau noir, d'une main ferme, d'une écriture claire.

« Première leçon. L'intelligence est comme les bonbons. Elle se présente sous une variété infinie de formes, de dimensions et de couleurs, toutes plus délicieuses les unes que les autres. »

Elle s'assura par-dessus son épaule qu'ils étaient attentifs ; ils copiaient ce qu'elle avait écrit, leurs yeux orangés trahissant leur concentration.

Elle porta malgré elle son regard sur le toit transparent par lequel la galaxie les contemplait. Sur la frange de cet essaim lumineux se mourait une lueur minuscule, faiblement rougeoyante. Et quelque part tout près d'elle, une autre brillait d'un bleu argenté, qui resterait lumineux jusqu'au dernier instant.

La source ancienne. L'astre des inspirations.

L'antique Mère... la Terre.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Fast falls the eventide.

ROBERT

SHECKLEY

L'odeur de la pensée

Bien rares sont les écrivains qui peuvent se flatter d'avoir construit une carrière française avec pour seul support une succession de nouvelles. « Le lecteur moyen préfère les romans, » nous dit-on, et c'est peut-être vrai si l'on en juge par le nombre restreint des exceptions à la règle. Ray Bradbury est l'une d'elles, Robert Sheckley en est une autre.

S'il est assez facile de comprendre le cas de Bradbury, lancé par « Présence du Futur » qui publia deux de ses chefs-d'œuvre dans les

tout premiers numéros de la collection, il est beaucoup plus ardu de discerner pourquoi Robert Sheckley se trouva placé au firmament de la science-fiction par une série de nouvelles parues dans l'ancien Galaxie. *Il est probable que le nombre élevé des traductions — quarante-cinq sous divers pseudonymes en soixante-cinq numéros du* Galaxie *première série — joint à la grande qualité des récits proposés a suffi pour faire sauter le blocage mental des Français envers les histoires courtes.*

Aux Etats-Unis, le phénomène fut similaire. Les Américains, qui souscrivent dans une large mesure au triste adage « Plus c'est long, plus c'est bon », reconnurent immédiatement en Sheckley un des maîtres de la science-fiction humoristique mais aussi un fabuliste, contempteur de la société moderne. Cette dernière assertion ne pourra que paraître évidente à tous ceux qui ont lu des récits comme L'académie *dans* Pèlerinage à la Terre *(Présence du Futur), où tous les hommes doivent vérifier chaque matin leur santé mentale à l'aide du Sanimètre Cahill-Thomas. Si vous dépassez une certaine cote d'alerte, vous devez vous soumettre immédiatement à l'Altération Chirurgicale ou aux thérapeutes de l'Académie. Voilà un appareil bien improbable, diront certains, et ils ajouteront que le purement fictif offre une résistance bien piètre à l'ironie. Mais voici quelques lignes d'un article paru en 1962 dans un grand quotidien ; il s'intitule* Le thermomètre mental : « Une certaine inquiétude se manifeste depuis quelque temps parmi le personnel de plusieurs administrations de San Francisco qui ont appris que les employés de tous les grades pourraient être soumis à l'examen du « thermomètre mental ». Il s'agit d'un appareil mis au point par des spécialistes et qui permettrait de déterminer l'état psychologique de tel ou tel sujet à un moment donné.

La santé mentale se mesurerait en degrés à l'aide de cet appareil, tout comme la température du corps humain.

A cent degrés, les individus (ils sont très rares) sont en plein développement psychique. (...) En dessous de soixante-quinze degrés, les choses commencent à aller mal... »

Plus qu'un écrivain qui brandit le pavé de la contestation, Robert Sheckley est avant tout un conteur. *Témoins ces multiples histoires où tous les éléments semblent sortir du néant, comme Damon Knight le faisait bien remarquer. Un récit tel que* Défense de sinuriser *alias* Protection *(respectivement* Galaxie *ancienne série* n° 46 *et le recueil* Pèlerinage à la Terre) *en est un exemple transcendant. Pour ceux qui ne s'en souviendraient pas, il s'agit de la nouvelle où le héros est protégé des accidents multiples qui parsèment la vie par un Derg Validusien, mais cette « protection » lui attire l'inimitié des Gampers, des Feegs, des Peeps, des Melgerizers, sans oublier les féroces Trangs. Heureusement, il lui est possible d'éviter de se faire manger s'il ne lesnérise pas !*

C'est un peu le Robert Sheckley de Protection *que nous vous présentons ce mois-ci.* L'odeur de la pensée *est une nouvelle qui fut écrite en 1953 pour l'anthologie de Frederik Pohl* Star SF n° 2, *un an après la publication de sa première nouvelle ; vous y retrouverez les qualités d'imagination qui l'ont rendu célèbre. Et maintenant, vivez avec Leroy Cleevy un dangereux voyage au pays des animaux télépathes...*

M.T.

LES ennuis commencèrent vraiment pour Leroy Cleevy quand la fusée postale 243 eut pénétré dans l'amas de Seergon, territoire non colonisé. Auparavant, il avait eu les problèmes habituels qui sont monnaie courante dans le métier de facteur interstellaire : bâtiment hors d'âge, tubulures crevassées, système d'astrogation déficient. Mais à présent, comme il était en train de faire son cap, Cleevy remarquait que la chaleur était anormale.

Avec un soupir d'ennui, il mit la réfrigération en marche et appela la base postale. Il se trouvait à la limite extrême du contact radio et la statique noyait la voix du maître de poste.

— « Encore des complications, Cleevy ? » demanda ce dernier sur le ton menaçant du monsieur qui établit les tableaux de marche et qui croit dur comme fer qu'ils peuvent être respectés.

— « Je ne sais pas, » répondit allègrement le pilote. « A part les tubulures, le système d'astrogation et les câbles, tout va à merveille. Sauf pour ce qui est de l'isolement thermique et de la réfrigération. »

— « Ça, c'est moche, » dit le maître de poste, soudain compatissant. « Je sais ce que vous ressentez. »

Cleevy poussa la réfrigération à fond et essuya ses yeux moites de transpiration, en songeant que le maître de poste s'imaginait seulement savoir ce que lui, Cleevy, ressentait.

Le maître de poste eut un rire amer. « Ce n'est pourtant pas faute de harceler le gouvernement pour qu'il mette des astronefs récents à ma disposition ! Ces gens-là se figurent apparemment que je peux acheminer le courrier avec n'importe quel vieux rafiot. »

Pour l'instant, les soucis du maître de poste n'intéressaient pas Cleevy. Bien que la réfrigération fût au maximum, le vaisseau chauffait trop.

— « Ne quittez pas. »

Cleevy alla à l'arrière d'où il semblait que la chaleur émanait et il constata que trois de ses réservoirs de carburant contenaient une sorte de mâchefer porté au blanc qui bouillonnait et que le quatrième subissait rapidement la même transformation.

Après avoir considéré un moment les réservoirs, il se rua vers la radio.

« Je n'ai plus de carburant, » annonça-t-il. « Je suppose qu'une réaction catalytique est intervenue. Je vous avais bien dit qu'il fallait remplacer ces réservoirs ! Je vais me poser sur la première planète à atmosphère oxygénée que je trouverai. »

Il ouvrit le manuel d'urgence et y chercha l'amas de Seergon. Il n'existait pas de colonie dans cette nuée mais on avait catalogué les mondes à oxygène en prévision de l'avenir. Toutefois, en dehors de ce gaz, personne ne savait ce qu'on pouvait y trouver. Cleevy espérait en avoir le cœur net — à condition que le vaisseau reste entier assez longtemps.

— « Je vais essayer 3-M-22, » hurla-t-il pour dominer le bruit des parasites de plus en plus nombreux.

— « Prenez bien soin du courrier, » répondit le maître de poste sur le même ton. « Je vous envoie immédiatement un astronef de secours. »

Cleevy entreprit de lui expliquer où il pouvait se mettre les dix kilos de courrier, pas un de moins, mais le maître de poste avait déjà coupé la communication.

Il atterrit dans de bonnes conditions sur 3-M-22. Des conditions même exceptionnellement bonnes, compte tenu du fait que les instruments étaient trop chauds pour qu'il pût les toucher, que les tubes étaient déformés par la chaleur et que le sac du courrier fixé à son dos entravait ses mouvements. La fusée postale 243 filait à travers les airs comme un cygne sur un lac. A six mètres de la surface, elle lâcha et tomba comme une pierre.

Cleevy ne perdit pas conscience, bien qu'il fût convaincu que tous les os de son corps étaient brisés. Les parois commençaient à prendre une couleur rouge sombre quand il sortit en trébuchant de l'écoutille de secours, le sac de courrier toujours solidement bouclé sur son dos. Il parcourut en vacillant une centaine de mètres, les yeux fermés. Puis la fusée explosa et il tomba à plat ventre. Il se releva, fit encore deux pas et s'évanouit.

Quand il revint à lui, il était couché, la tête enfouie dans les hautes herbes qui tapissaient le flanc d'un petit monticule. Il était en état de choc. Il avait l'impression d'être détaché de son corps, d'être un pur esprit flottant dans l'air. Ses préoccupations, ses émotions, ses craintes étaient restées prisonnières de son enveloppe charnelle. Il était libre.

Il regarda autour de lui et aperçut un petit animal à peu près de la taille d'un écureuil mais au pelage vert sombre. Et, quand celui-ci se fut rapproché, Cleevy nota qu'il n'avait ni yeux ni oreilles.

La chose ne le surprit pas. Au contraire, cela paraissait aller

de soi. Pourquoi diable les écureuils devraient-ils avoir des yeux et des oreilles? Mieux valait pour eux qu'ils ne voient pas les tourments et les tortures qui déchiraient le monde, qu'ils n'entendent pas les cris angoissés des...

Un autre animal fit son apparition. Celui-ci avait la taille et l'allure générale d'un loup, à ceci près qu'il avait le poil vert, lui aussi. S'agissait-il d'un phénomène d'évolution parallèle ? Bah, dans la situation actuelle, c'était un problème sans importance. Le loup, comme l'écureuil, était dépourvu d'yeux et d'oreilles. Mais il possédait une superbe denture.

Cleevy l'observait avec détachement. Quel intérêt des loups et des écureuils, avec ou sans yeux, présentent-ils pour une pure intelligence ? L'écureuil s'était immobilisé, comme pétrifié, à peine à un mètre cinquante du loup qui avançait lentement. Soudain, ce dernier parut perdre la piste, secoua la tête et se mit à tourner en rond sans se presser. Quand il reprit sa marche, ce fut dans la mauvaise direction.

L'aveugle pourchasse l'aveugle, se dit Cleevy. C'était là, lui semblait-il, une vérité profonde et éternelle. Tout à coup, l'écureuil eut un frémissement ; le loup se retourna, bondit et le dévora en trois coups de dents.

Ce que les loups ont de grosses dents ! songea Cleevy. Le loup sans yeux pivota sur lui-même et lui fit face.

Maintenant, il va me manger. L'idée qu'il allait être le premier humain à se faire manger sur cette planète était amusante.

Le loup grondait quand Cleevy perdit à nouveau connaissance.

Le soir s'annonçait lorsqu'il recouvra ses esprits. De longues ombres s'étiraient sur le sol et le soleil était bas sur l'horizon. Cleevy s'assit et bougea ses bras et ses jambes. Il n'avait rien de cassé.

Il mit un genou en terre, groggy mais en pleine possession de ses esprits. Que s'était-il passé ? Il avait l'impression qu'une éternité s'était écoulée depuis l'accident. Un incendie s'était déclaré à bord de la fusée, il s'était éloigné et était tombé en syncope. Ensuite, il avait vu un loup et un écureuil.

Il se mit péniblement debout et jeta un coup d'œil autour de lui. Le dernier épisode était sans doute un rêve. S'il y avait bien eu un loup, Cleevy serait mort.

Baissant les yeux, il vit sur le sol la queue verte de l'écureuil. Et sa tête un peu plus loin.

Il s'efforça de réfléchir. Il y avait donc eu un loup. Un loup affamé, de surcroît. S'il voulait être encore en vie quand le vaisseau de secours arriverait, il était nécessaire qu'il découvre ce qui s'était passé exactement... et pourquoi cela s'était passé ainsi.

Les deux bêtes n'avaient ni yeux ni oreilles. Comment repéraient-elles leur présence respective ? Par l'odeur ? Mais alors pourquoi le loup avait-il eu tant de mal à retrouver l'écureuil?

Il entendit un feulement grave et se retourna. A moins de quinze mètres, il y avait quelque chose qui ressemblait à un tigre. Un tigre à la robe bistre, sans yeux ni oreilles.

Satanée ménagerie ! songea Cleevy en s'aplatissant au milieu des hautes herbes. Les événements se précipitaient un peu trop à son gré. Il lui fallait du temps pour réfléchir. Comment ces animaux opéraient-ils ? A la place de la vue, possédaient-ils le sens de la localisation ?

Le tigre commença à s'éloigner.

Cleevy respira un peu plus librement. S'il restait hors de son chemin, peut-être que ce tigre...

A peine eût-il pensé au mot *tigre* que le fauve se retourna dans sa direction.

Qu'est-ce que j'ai fait ? se demanda Cleevy en se tapissant encore plus profondément au milieu des herbes. Il ne peut ni me sentir, ni me voir, ni m'entendre. J'ai tout simplement pris la décision de me tenir hors de son chemin...

Le tigre, le mufle dressé, s'avança vers lui.

C'était clair ! La bête dépourvue d'yeux et d'oreilles ne pouvait le détecter que d'une seule manière.

Il fallait qu'elle soit télépathe.

Pour vérifier cette théorie, Cleevey songea au mot *tigre*, l'identifiant automatiquement à l'animal qui approchait. Le tigre émit un rugissement furieux et la distance qui le séparait de l'homme se raccourcit.

En une fraction de seconde, Cleevy comprit une foule de choses. Le loup avait dépisté l'écureuil par télépathie. L'écureuil s'était pétrifié — peut-être même avait-il arrêté de penser. Et le loup avait perdu sa trace... jusqu'au moment où la bestiole avait été incapable de se retenir plus longtemps de penser.

Mais, en ce cas, pourquoi le loup n'avait-il pas attaqué Cleevy pendant son évanouissement ? Peut-être avait-il, lui aussi, cessé de

penser — tout au moins de penser sur une longueur d'onde que l'animal pouvait capter. Il y avait probablement autre chose.

Pour le moment, le problème était le *tigre*.

Celui-ci poussa un nouveau rugissement. Il n'était plus maintenant qu'à une dizaine de mètres et continuait d'avancer rapidement.

Il n'y a qu'une solution, se dit Cleevy : ne pas penser au... penser à autre chose. Alors peut-être que le... enfin, peut-être qu'il perdra ma trace. Cleevy se mit à penser à toutes les filles qu'il avait connues. En fignolant les détails.

Le tigre s'immobilisa et gratta le sol d'un air indécis.

Cleevy continuait de penser. Aux filles, aux fusées, aux filles, aux fusées, à tout sauf aux tigres...

Le tigre fit un bond d'un mètre cinquante.

Bon Dieu ! Comment faire pour ne pas penser à quelque chose ? On pense furieusement aux pierres, aux rochers, aux gens, aux lieux et tout ça, mais l'esprit revient toujours aux... bon alors, tu en détournes le cours et tu te concentres sur ta sainte femme de grand-mère, sur ton vieil ivrogne de père, sur les ecchymoses qui marquent ta jambe droite (compte-les : huit ; compte encore : toujours huit). Et puis tu lèves négligemment les yeux, tu regardes mais tu ne reconnais pas vraiment le... n'empêche qu'il continue de s'approcher.

Essayer de ne pas penser à quelque chose, c'est comme de vouloir arrêter une avalanche les mains nues. Cleevy réalisait soudain que l'esprit humain ne se laissait pas inhiber consciemment aussi facilement que ça. Il fallait pour cela du temps et de la pratique.

Il lui restait encore une distance d'environ quatre mètres pour apprendre comment faire pour ne pas penser à...

Eh bien, on peut aussi penser aux parties de cartes, aux soirées chez les amis, et aux chiens, aux chats, aux chevaux, aux souris, aux moutons, aux loups (NON !) et aux ecchymoses, aux vaisseaux de guerre, aux grottes, aux tanières, aux repaires, aux louveteaux (attention !), aux paratonnerres, aux parapluies, aux paramécies et aux parachutes et aux paraboliques (trois mètres) et au repos et aux repas et à la nourriture, aliments, barbecue, grillades, feu, pique-feu, feulement, fauve, t-t-t-t...

Le tigre se trouvait à présent à un mètre cinquante et se ramassait pour bondir. Cleevy était incapable de refouler plus longtemps sa pensée. C'est alors que, dans un éclair d'inspiration, il pensa :

Tigresse !

Le tigre, toujours prêt à bondir, parut hésiter.

Cleevy se concentra sur l'idée de tigresse. Il était une tigresse, et qu'est-ce qui prenait donc à ce tigre de vouloir l'effrayer de cette façon ? Il pensa à ses petits, à une grotte tiède, au plaisir de pourchasser les écureuils...

Le tigre avança à pas lents et se frotta contre Cleevy qui pensait, pensait désespérément : On a vraiment un temps splendide, ce qu'il est beau ce tigre, quel gaillard, si grand, si fort, et quels crocs énormes...

Le tigre se mit à ronronner!

Cleevy s'allongea et, ramenant autour de son corps une queue imaginaire, décida qu'il allait faire un somme. Le tigre restait là, indécis, devinant qu'il y avait quelque chose d'anormal. Il exhala un feulement sourd et guttural et s'éloigna au petit trot.

Le soleil venait de sombrer derrière l'horizon et le paysage était d'un bleu profond. Cleevy se rendit compte qu'un tremblement incoercible l'agitait et qu'il était sur le point d'éclater d'un rire hystérique. Si le tigre était resté un moment de plus...

Il lutta pour reprendre son contrôle. Il était temps de réfléchir sérieusement.

Chaque animal avait probablement une odeur télépathique spécifique. Un écureuil émettait un certain type de pensée, un loup un autre, un humain un troisième. Le gros point d'interrogation était de savoir si Cleevy était repérable uniquement quand il pensait à une bête quelconque ou si les caractéristiques de sa pensée étaient décelables comme un fumet, même quand il ne songeait à rien de particulier.

Selon toute apparence, le tigre ne l'avait flairé que lorsqu'il l'avait évoqué de façon précise. Mais c'était peut-être dû à la nouveauté de la proie. Il se pouvait que le fauve eût été dérouté — cette fois-là — par une trace télépathique étrangère.

L'avenir répondrait à cette question. Ce tigre n'était sans doute pas idiot. Il avait simplement été joué par un subterfuge dont il n'avait pas encore eu l'expérience.

Tous les subterfuges marcheraient... une fois.

Cleevy s'allongea sur le dos et se perdit dans la contemplation du ciel. Il était trop fatigué pour bouger et son corps meurtri était douloureux. Qu'allait-il arriver pendant la nuit ? Les fauves continuaient-ils à chasser ? Ou y avait-il une sorte de trêve ? Cleevy s'en moquait éperdument.

Les écureuils, les loups, les tigres, les lions, les panthères et les caribous pouvaient bien aller au diable !

Il s'endormit.

Au matin, il n'en revint pas de se réveiller vivant. Jusque-là, tout allait bien. Ce serait peut-être une bonne journée, après tout. Ragaillardi, il se dirigea vers le vaisseau.

Un tas de ferraille tordue éparpillé sur le sol brûlé : voilà tout ce qui restait de la fusée postale 243. Cleevy trouva une barre d'acier qu'il glissa dans sa ceinture sous le sac de courrier. C'était une arme d'une efficacité douteuse mais elle lui apportait un certain sentiment d'assurance.

L'astronef était intégralement réduit à l'état d'épave. Cleevy l'abandonna et commença à se mettre en quête de ravitaillement. Il y avait ici et là quelques buissons qui portaient des baies dont il se bourra et qu'il accompagna en buvant l'eau d'un ruisseau proche.

Jusqu'à présent, il n'avait pas aperçu le moindre animal. Mais allez donc savoir si des hordes de fauves n'étaient pas justement en train de se rabattre sur lui !

Il chassa cette pensée. Ce qu'il lui fallait, maintenant, c'était un endroit pour se cacher. La meilleure tactique serait de rester hors de vue jusqu'à l'arrivée de l'astronef de secours. Il déambula parmi les collines qui ondulaient doucement, cherchant une falaise, un arbre, une grotte, mais l'idyllique paysage qui l'entourait n'avait rien de mieux à lui offrir que des arbrisseaux de moins de deux mètres.

Ce fut l'après-midi. Fatigué et nerveux, Cleevy scrutait anxieusement le ciel. Pourquoi l'astronef n'était-il pas encore là ? Pour un vaisseau rapide, le voyage ne devait pas prendre plus d'un jour ou deux.

A condition que le maître de poste ne se trompe pas de planète.

Quelque chose bougea dans le ciel et Cleevy, le cœur battant, leva la tête.

C'était un oiseau qui glissait à travers les airs avec aisance, porté par des ailes immenses. A un moment donné, il plongea, puis remonta en chandelle.

Il ressemblait de façon fantastique à un vautour.

Cleevy reprit sa marche. Quelques instants plus tard, il se trouva face à face avec quatre loups aveugles.

Cela réglait déjà une question : son odeur télépathique était décelable. Apparemment, les bêtes de cette planète avaient estimé qu'il n'était pas étranger au point de ne pouvoir être mangé.

Les loups avançaient précautionneusement vers lui. Il essaya le truc de la veille : levant sa barre de fer, il pensa qu'il était une louve à la recherche de ses petits. L'un ou l'autre d'entre vous aurait-il l'amabilité de m'aider à les retrouver, messieurs ? Il y a encore quelques minutes, ils étaient là. L'un est vert, un autre est tacheté, un autre...

Peut-être les loups d'ici n'étaient-ils pas tachetés. L'un d'eux bondit en avant. Cleevy l'intercepta d'un coup de barre de fer et l'animal recula en vacillant.

Epaule contre épaule, les quatre bêtes approchaient.

Cleevy s'efforça désespérément de penser qu'il n'existait pas. Rien à faire. Les loups continuaient d'approcher.

Il pensa à un tigre. Il était un tigre, un gros tigre se délectant d'avance à l'idée de manger du loup.

Cela les arrêta. Ils remuèrent la queue avec inquiétude mais n'abandonnèrent pas la partie.

Cleevy gronda, gratta le sol de la patte et avança à pas comptés. Deux loups battirent en retraite mais l'un des carnassiers entreprit d'opérer un mouvement tournant.

Cleevy obliqua pour essayer de ne pas se faire encercler. Les loups ne paraissaient pas très convaincus. Peut-être ne faisait-il pas un bon tigre. Ils s'étaient immobilisés. L'un d'eux était derrière lui et les trois autres faisaient front, la langue pendante, les babines humides, la gueule béante. Cleevy poussa un grognement furieux et fit un moulinet avec sa barre de fer. Un loup s'enfuit mais celui qui se tenait derrière sauta, atterrit sur le sac de courrier et renversa Cleevy par terre.

En s'écroulant sous le poids de la bête, Cleevy eut une nouvelle inspiration : il imagina qu'il était un serpent, un serpent très rapide, un serpent mortel dont les crochets venimeux tueraient un loup en un clin d'œil.

Instantanément, les assaillants battirent en retraite. Cleevy sifflait, arquant son cou. Les loups hurlèrent rageusement mais ne firent pas mine d'attaquer.

C'est alors que Cleevy commit une erreur. Il savait qu'il devait tenir bon et payer d'audace. Mais son instinct ne l'entendait

pas ainsi. Malgré lui, il fit demi-tour et prit ses jambes à son cou.

Les loups se jetèrent à sa poursuite. Levant les yeux, Cleevy vit les vautours qui se rassemblaient dans l'intention de faire ripaille. Il se ressaisit et tenta de redevenir serpent. Mais les loups ne se laissèrent pas duper.

Les vautours lui donnèrent une idée. Astronaute, il savait à quoi ressemblait la terre vue du haut des airs : il décida d'être un oiseau. Il montait dans le ciel en utilisant avec adresse les courants ascendants, il examinait le sol qui se déployait en vagues vertes au-dessous de lui.

Confusion chez les loups qui tournaient en rond et sautillaient. Cleevy continuait de s'élever de plus en plus haut, tout en s'éloignant lentement.

Enfin, les loups furent hors de vue. Le soir approchait. Cleevy était exténué. Il avait encore gagné un jour mais ses astuces n'étaient valables qu'une seule fois. Comment s'en sortirait-il demain si la fusée de secours n'arrivait pas ?

Il resta longtemps éveillé, guettant les cieux. Mais il ne voyait que les étoiles. Et il n'entendait rien sinon, de temps en temps, un loup qui hurlait ou un tigre qui rugissait en rêvant à son petit déjeuner.

Le matin ne vint que trop tôt. Cleevy se réveilla mal reposé, sentant encore le poids de la fatigue. Il resta allongé sur le dos, attendant que quelque chose se produise.

Où était cette fusée de secours ? Elle avait largement eu le temps d'arriver. Pourquoi les sauveteurs n'étaient-ils pas là ? S'ils tardaient trop, le tigre...

Il n'aurait pas dû penser à cela : en guise de réponse, un feulement retentit à sa droite.

Il se leva et s'éloigna. Décidément, mieux valait encore affronter les loups...

Il n'aurait pas dû penser à eux non plus : au rugissement du tigre s'ajoutaient maintenant les hurlements d'une meute de loups.

Un tigre au pelage d'un jaune tirant sur le vert sortit des broussailles, juste devant lui, la démarche gracieuse. Un peu plus loin, Cleevy distingua la silhouette de plusieurs loups. Un instant, il se dit que les animaux allaient peut-être se battre entre eux.

Si les loups sautaient sur le tigre, il pourrait en profiter pour s'esquiver...

Mais non : c'était lui qui les intéressait. Pourquoi ces bêtes s'entre-déchireraient-elles alors qu'il était là et que toutes captaient son épouvante et son impuissance ?

Le tigre avança dans sa direction et les loups s'écartèrent. Naturellement, ils se satisferaient des restes. Cleevy essaya le truc de l'oiseau mais, après un instant de flottement, le tigre continua de marcher sur lui.

Il battit en retraite, se rapprochant de la meute. Si seulement il y avait eu quelque chose sur quoi grimper! Une falaise, voire un arbre d'une taille suffisante...

Mais il n'y avait que des buissons ! Avec un esprit d'invention stimulé par le désespoir, Cleevy devint un buisson. Il ne savait pas au juste quelles pouvaient être les pensées intimes d'un buisson mais il fit de son mieux.

Il se mit à fleurir. Une de ses racines était un peu chétive. Le résultat de l'orage de l'autre jour. Il était quand même un bien joli petit buisson qui avait de la considération pour tout un chacun.

Du coin de ses branches, il voyait que les loups s'étaient immobilisés. Le tigre tournait autour de lui en reniflant, la tête penchée de côté.

Qui donc irait arracher un morceau de buisson, voyons ? Tu as peut-être cru que j'étais quelque chose d'autre mais je ne suis rien de plus qu'un buisson. Tu n'as quand même pas envie de manger des feuilles, non ? D'autant que tu risquerais de te casser une dent sur une de mes branches. A-t-on déjà entendu parler de tigres qui mangent les buissons ? Et je suis un buisson. Tu peux demander à ma mère. Elle aussi était un buisson. On a toujours été des buissons dans la famille depuis l'âge carbonifère.

Le tigre ne faisait pas mine de vouloir attaquer. Mais il ne semblait pas davantage disposé à s'en aller. Cleevy se demanda s'il serait capable de continuer encore longtemps à jouer les buissons. A quoi pourrait-il bien penser ? Aux beautés du printemps ? A un nid de moineaux dans ses cheveux ?

Un petit oiseau se posa sur son épaule.

C'est merveilleux, songea Cleevy. Il me prend pour un buisson, lui aussi. Il va faire son nid dans mes branches. Absolument charmant. Les autres buissons vont tous être jaloux.

Le petit oiseau lui donna un léger coup de bec dans le cou.

Eh ! Du calme ! Tu ne vas quand même pas tuer l'arbre qui te nourrit !

Nouveau coup de bec expérimental. Puis, se calant solidement sur ses pattes, l'oiseau se mit à piqueter le cou de Cleevy sur un rythme de marteau pneumatique.

Un pivert ! C'est bien ma chance, songea Cleevy en s'efforçant de rester buisson. Il nota la nervosité soudaine du tigre. Mais, au quinzième coup de bec, incapable de tenir davantage, il empoigna l'oiseau et le lança au félin.

La gueule du tigre claqua mais un rien trop tôt et l'oiseau, outragé et intrigué, se mit à voleter autour de la tête de Cleevy. Enfin, il partit comme une flèche à la recherche de buissons moins agités.

Immédiatement, l'homme redevint végétal. Seulement c'était fini. Le tigre leva la patte vers lui. Cleevy voulut fuir. Dans sa course, il heurta un loup et tomba. Le tigre rugit dans son oreille, et il sut qu'il était d'ores et déjà un cadavre.

Le tigre marqua une hésitation.

Cleevy comprit et devint désormais cadavre jusqu'au bout des doigts — de ses doigts qui tombaient en poussière. Il y avait des jours, des semaines qu'il était mort. Il y avait une éternité qu'il n'avait plus une goutte de sang dans les veines. Il puait. Il n'était plus qu'un tas de chair putréfiée. Aucune bête saine d'esprit, si affamée qu'elle soit, ne le toucherait.

Le tigre en convint apparemment, puisqu'il s'éloigna. Les loups hurlaient voracement mais eux aussi battaient en retraite.

Cleevy se mit en état de décomposition plus avancée. Il se concentra : il était affreusement indigeste, son goût était absolument répugnant. Et c'était avec une profonde conviction qu'il le pensait : il était persuadé en toute sincérité qu'il ne constituerait un repas savoureux pour personne.

Le tigre s'éloignait toujours et les loups le suivaient. Sauvé ! Cleevy pourrait continuer d'être un cadavre jusqu'à la fin de son existence s'il le fallait...

Soudain, il sentit une véritable odeur de pourriture. Jetant un coup d'œil autour de lui, il constata qu'un énorme oiseau s'était posé près de lui.

Sur la Terre, on l'aurait appelé un vautour...

Pour un peu, Cleevy aurait éclaté en sanglots. Y aurait-il une parade susceptible de tout prévoir ? Le vautour s'approcha de lui en se dandinant. D'un seul bond, l'homme se releva et le chassa

à coups de pied. S'il devait être mangé, il ne voulait en tout cas pas finir dans l'estomac d'un vautour.

Le tigre revint alors à la charge à la vitesse de l'éclair, la colère et la frustration se lisant sur sa gueule inexpressive. Cleevy brandit sa barre de fer. Ah ! que n'avait-il un arbre à portée de la main, un fusil ou même une torche...

Une torche !

Voilà ! Il avait trouvé la solution ! Il s'embrasa sous le mufle du tigre qui recula en poussant un cri strident. Et Cleevy se mit aussitôt à brûler dans toutes les directions, à dévorer l'herbe sèche, à enflammer les buissons.

Le tigre et les loups prirent la fuite sans demander leur reste.

Et maintenant, allons-y ! Il aurait dû se rappeler que toutes les bêtes ont instinctivement peur du feu. Eh bien, il allait y avoir un incendie comme jamais cette planète n'en avait vu !

Une légère brise se leva et attisa Cleevy qui se répandit sur la plaine. Les écureuils sortaient des broussailles et filaient comme des traits. Des compagnies entières d'oiseaux prenaient leur essor. Des tigres, des loups et d'autres animaux galopaient côte à côte, leur faim oubliée, n'ayant plus qu'une idée en tête : échapper au feu... à Cleevy.

Et ce dernier s'apercevait confusément qu'il était devenu télépathe à son tour. Les yeux fermés, il voyait et sentait ce qui se passait autour de lui. Incendie rugissant, il avançait, balayant tout ce qui se trouvait sur son passage. Et il captait l'épouvante des bêtes affolées.

Au fond, c'était parfaitement logique. Grâce à sa faculté d'adaptation et à son intelligence supérieure, l'homme n'avait-il pas toujours été le maître ? Les mêmes causes produisaient ici le même résultat. Fièrement, Cleevy sauta par-dessus un étroit ruisseau, enflamma un bouquet d'arbustes. Il flamboyait. Il crépitait...

Et il reçut la première goutte d'eau.

Il continua de flamber. Mais les gouttes se multipliaient. Il en reçut cinq. Il en reçut cinq cents. Il était trempé et, bientôt, son aliment, l'herbe et les buissons, ruisselait de toute part.

Il s'éteignait.

Ce n'était pas juste, songea-t-il. Il aurait *dû* vaincre. Il avait affronté cette planète en appliquant la règle du jeu, il avait triomphé d'elle... et voilà que la nature démolissait tout !

Les bêtes, déjà, revenaient avec circonspection sur leurs pas.

La pluie tombait à seaux. Les dernières flammèches de Cleevy furent noyées. Il exhala un soupir et s'évanouit.

— « ... Vous avez fait un rudement bon travail ! Vous n'avez pas lâché le courrier et ça, c'est de la conscience professionnelle. Peut-être bien que vous serez décoré. »

Cleevy ouvrit les yeux. Le maître de poste, debout devant lui, était épanoui de fierté. Le rescapé était étendu sur une couchette. Il apercevait au-dessus de sa tête un plafond de métal incurvé. Il était à bord de la fusée de secours.

— « Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda-t-il d'une voix rauque.

— « Nous sommes arrivés juste à temps, » répondit le maître de poste. « Il vaudrait mieux que vous ne bougiez pas encore. Il s'en est fallu d'un cheveu, vous savez ! »

Cleevy sentit la secousse du décollage. Maintenant, le vaisseau avait quitté la surface de 3-M-22. Il se leva et, titubant, alla se poster devant le hublot.

Le maître de poste le rejoignit et tous deux contemplèrent la verte prairie qui s'éloignait.

— « Oui, d'un cheveu ! On a eu à peine le temps de faire fonctionner les déversoirs du bord. Vous étiez encerclé par le plus gigantesque feu de brousse que j'aie jamais vu. »

Les yeux fixés sur le verdoyant tapis de la prairie intacte, le maître de poste marqua une hésitation. Son expression rappela à Cleevy le tigre qu'il avait mystifié.

« Mais dites-moi... euh... comment se fait-il que vous n'ayez pas été brûlé ? »

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The odor of thought.

CORDWAINER

SMITH

Le crime et la gloire du comman-dant Suzdal

Qui ne se souvient de Shayol, la planète-bagne, l'enfer ultime, le monde des mutations monstrueuses et de l'immortalité sans rémission, où sont envoyés pour un châtiment éternel ceux qui se sont rendus coupables des plus grands crimes contre l'humanité ? Cette vision dantesque, peuplée de créatures à la Jérôme Bosch, Cordwainer Smith la dépeignait dans un récit qui est l'un de ses plus célèbres en France et qui est sans doute l'un de ses chefs-d'œuvre : La planète Shayol (*numéro* 12 *de* Galaxie, *réédité dans l'anthologie* Histoires fantastiques de demain *chez Casterman*). *Comme le rappelait l'étude parue après la mort de Cordwainer Smith dans le numéro* 34 *de* Galaxie, *son univers littéraire était construit à la façon d'une mosaïque, composée de multiples détails s'imbriquant les uns dans les au-*

tres au fil de nouvelles successives. Cette fresque est à jamais restée incomplète, mais son envergure était tellement immense, de toute façon, que même une vie d'écrivain n'aurait sans doute pas suffi à l'exposer tout entière. Or, Cordwainer Smith n'était auteur qu'à temps partiel et, en outre, avait commencé sa carrière de façon relativement tardive par rapport à la plupart des professionnels de la SF qui débutent très jeunes... Pour en revenir à son univers, cette structure à multiples facettes pareille à une cathédrale inachevée, il comporte de nombreux jalons, de nombreux points de repère demeurés inconnus du public français : à savoir les récits encore non traduits dans notre pays. Celui que nous vous présentons aujourd'hui se rattache à La planète Shayol *par un simple lien qui passerait inaperçu si l'on n'y prenait garde. Son héros, le commandant Suzdal, était l'un des condamnés du bagne planétaire que l'on voyait intervenir à l'arrière-plan :* « Un homme muni de deux têtes rudimentaires poussant à côté de la sienne rampa dans leur direction. (...) Forçant ses paupières à demeurer ouvertes par sa seule volonté, il fit à Dame Da et à Mercer une pâle imitation de salut militaire et déclara : Je suis Suzdal, madame et monsieur, ex-commandant de croiseur... » (La planète Shayol, *page* 99 *de* Galaxie n° 12). *Comment le commandant Suzdal avait-il été amené à subir ce châtiment ? Quel crime épouvantable avait-il commis pour avoir mérité d'être déporté en ce lieu où on « laisse toute espérance » ? Selon sa méthode typique, c'est ce que nous conte Cordwainer Smith dans cet autre récit totalement indépendant, écrit postérieurement à* La planète Shayol.

A. D.

LE COMMENCEMENT

Le commandant Suzdal avait été expédié dans un vaisseau-coquille pour explorer les confins de notre galaxie. Son vaisseau portait le nom de croiseur, mais le commandant était le seul homme à bord. On l'avait muni d'hypnotiques et de cubes destinés à lui fournir un simulacre de compagnie, sous la forme d'une foule de gens sympathiques qu'il pouvait, à volonté, tirer de ses propres hallucinations.

L'Instrumentalité avait même été jusqu'à lui laisser le choix de ses compagnons imaginaires, incorporés chacun dans un cube de céramique contenant le cerveau d'un animal, dans lequel on avait imprimé la personnalité d'un être humain véritable.

Suzdal, petit homme trapu au sourire enjoué, avait exposé franchement ses désirs :

— « Donnez-moi deux bons gardes du corps, » avait-il dit.

« La conduite du vaisseau, j'en fais mon affaire ; mais je pars dans l'inconnu et j'aurai certainement besoin d'aide pour résoudre les problèmes qui ne manqueront pas de se présenter. »

— « Je n'ai jamais entendu parler d'un commandant de croiseur qui ait *demandé* des gardes du corps, » avait répondu en souriant l'officier qui procédait au chargement du vaisseau. « La plupart des gens les considèrent comme une véritable calamité ! »

— « C'est possible, » avait répliqué Suzdal, « mais pas moi. »

— « Ne préféreriez-vous pas des joueurs d'échecs ? »

— « Je peux jouer aux échecs autant que je le désire en utilisant les ordinateurs de rechange, » avait répondu Suzdal. « Il me suffit de diminuer leur puissance pour qu'ils se mettent à perdre. Quand la puissance est à son maximum, ils me battent toujours. »

L'officier avait alors regardé le commandant d'un air bizarre. Dans ses yeux brillait une lueur paillarde assez déplaisante, tandis qu'il demandait d'une drôle de voix : « Et ne souhaitez-vous pas d'autre compagnie ? »

— « J'ai des livres, » avait dit Suzdal. « J'en emporte au moins deux mille, et je ne resterai guère absent plus de deux années terrestres. »

— « Evaluées en temps local subjectif, ces deux années pourraient bien en faire plusieurs milliers, » avait fait remarquer l'officier. « Il est vrai que le temps va commencer à s'écouler à rebours à mesure que vous approcherez de la Terre... Mais ce n'est pas de livres que je voulais parler, » avait-il ajouté du même ton entendu.

Le commandant avait secoué la tête ; ses yeux bleus avaient pris, un moment, une expression soucieuse et, tout en passant ses doigts dans ses cheveux couleur de sable, il avait demandé en regardant l'officier bien en face : « Et de quoi voulez-vous donc parler, sinon de livres ? De navigateurs ? Il y en aura à bord, sans parler des hommes-tortues. Ceux-ci sont de bons compagnons, si on prend soin de leur parler assez lentement et de leur donner le temps de répondre. N'oubliez pas que je suis déjà allé dans l'espace... »

— « Mais des danseuses ? Des concubines ? Des *femmes* ? N'en voulez-vous pas ? » avait lancé l'officier, se décidant enfin à formuler sa proposition. « Nous pourrions même placer *votre* femme — ou, plutôt, l'empreinte de sa personnalité — dans un cube. De cette façon, elle serait à vos côtés pendant chacune des semaines où vous resteriez éveillé. »

Suzdal avait failli cracher par terre de dégoût. « Alice ! » s'était-il écrié. « Vous voudriez que je voyage à travers l'espace avec une sorte de fantôme d'elle ? Et qu'en penserait l'Alice véritable lorsque je reviendrais ? Ne me dites pas que vous allez imprimer la personnalité de ma femme dans un cerveau de souris ! Ce que vous m'offrez là est tout simplement démentiel ! Il va falloir que je m'efforce de conserver mes esprits tandis que le temps et l'espace rouleront autour de moi en grosses vagues et, telles que les choses se présentent, j'aurai déjà bien du mal à ne pas devenir fou ! N'oubliez pas que je suis déjà allé là-bas. La perspective de retourner auprès de la véritable Alice va être mon seul soutien, le seul facteur réel sur lequel je pourrai m'appuyer. C'est cette perspective qui m'aidera à rentrer. » Et il avait pris à son tour un drôle de ton pour ajouter : « N'allez pas me dire que beaucoup de commandants de croiseurs demandent à voler dans l'espace en compagnie de femmes imaginaires. Ce serait assez répugnant, à mon avis ! Sont-ils nombreux à le faire ? »

— « Nous sommes ici pour vous installer à bord de votre vaisseau, et non pour discuter de ce que les autres officiers font ou ne font pas, » avait riposté son interlocuteur. « Parfois, nous estimons bon d'embarquer une compagne avec le commandant, même si cette compagne est imaginaire. Si jamais il vous arrivait de rencontrer parmi les étoiles quelque chose qui eût une apparence féminine, vous risqueriez d'y être vulnérable. »

— « Des êtres du sexe féminin parmi les étoiles ! Allons donc ! » s'était exclamé Suzdal.

— « On a déjà vu d'étranges choses se produire... »

— « Mais pas cela ! La souffrance, la folie, la distorsion, une terreur panique, un ardent besoin de nourriture... Tout cela, oui, je m'attends à le rencontrer et à l'affronter. Mais des femmes, non ! Il n'y en a pas. J'aime la mienne, et je ne vais pas me mettre à fréquenter des femmes sorties de mon imagination. Après tout, j'aurai auprès de moi à bord les hommes-tortues, qui ont eux-mêmes des enfants à élever. Je m'occuperai d'eux, je ferai partie de leur famille. Je pourrai même organiser une fête de Noël pour les jeunes. »

— « Quel genre de fête est-ce là ? » avait demandé l'officier.

— « Oh ! une drôle de petite cérémonie de l'ancien temps, dont j'ai entendu parler par un pilote des Mondes Extérieurs. Elle consiste à faire des cadeaux aux enfants une fois l'an. »

— « C'est une charmante coutume, » avait remarqué l'officier

d'un ton las, avant d'ajouter, pour mettre fin à la conversation : « Alors, décidément, vous refusez d'avoir à bord une femme-cube ? Vous pourriez ne lui donner forme que si vous aviez vraiment besoin d'elle. »

— « Vous n'avez jamais volé à travers l'espace, n'est-ce pas ? » avait demandé Suzdal.

A son tour l'officier avait rougi en répondant d'un ton brusque : « Non. »

— « Il va me falloir penser à tout ce qui concerne ce vaisseau, et cela me donnera fort à faire, » avait repris Suzdal. « J'ai un caractère très gai et très sociable. Laissez-moi m'arranger avec mes hommes-tortues : nous nous entendrons fort bien. S'ils manquent de vivacité, ils sont, par contre, extrêmement aimables et paisibles. Après tout, qu'est-ce que deux mille et quelques années de temps local subjectif ? N'ajoutez pas à ma tâche en m'obligeant à prendre d'autres décisions : j'aurai bien assez de travail pour commander ce vaisseau. Laissez-moi seul avec mes hommes-tortues : j'ai déjà eu affaire à eux et tout s'est bien passé. »

— « Vous êtes le commandant, Suzdal, » avait répondu l'officier. « Qu'il en soit fait comme vous le désirez. »

— « C'est parfait. Peut-être rencontrez-vous, dans ce métier, beaucoup de gens bizarres, mais je n'en fais pas partie, » avait conclu Suzdal d'un ton enjoué.

Pour marquer leur bonne entente, les deux hommes avaient échangé des sourires tout en achevant de procéder au chargement du vaisseau.

Ce vaisseau était dirigé par des hommes-tortues qui vieillissaient très lentement, de sorte que, tandis que Suzdal explorait la frange de la galaxie ou laissait s'écouler des milliers d'années locales en dormant dans son lit de congélation, les générations d'hommes-tortues qui se succédaient initiaient les jeunes à la conduite du vaisseau, leur racontaient des histoires de la Terre qu'ils ne reverraient jamais et leur apprenaient à lire correctement les ordinateurs, de façon à ne déranger Suzdal que lorsque l'intervention d'une intelligence humaine était nécessaire. Le commandant se réveillait donc de temps en temps, faisait ce qu'il avait à faire, puis retounait dans son lit. Il avait l'impression d'avoir quitté la Terre depuis seulement quelques mois.

Quelques mois, en vérité ! Il était parti depuis plus de dix mille années subjectives lorsqu'il rencontra la capsule-sirène.

A première vue, on eût dit une simple capsule de détresse, l'un de ces engins qu'on expédiait parfois à travers l'espace pour signaler une complication survenue dans la destinée de l'homme parmi les étoiles. Selon toute apparence, cette capsule avait parcouru une distance énorme, et ce fut par elle que Suzdal apprit l'histoire d'Arachosia.

L'histoire était fausse. La réalité était la suivante : l'intelligence des habitants de toute une planète — le génie sauvage de toute une race malfaisante et malheureuse — avaient été consacrés à la tâche de séduire en le dupant un simple pilote venu de la Terre. L'histoire que chantait la capsule évoquait la forte et attachante personnalité d'une merveilleuse femme à la voix de contralto. L'histoire était en partie vraie. Les appels lancés par la voix, en partie réels. Suzdal écoutait l'histoire et celle-ci pénétrait, comme un morceau de grand opéra magnifiquement orchestré, dans chacune des fibres de son cerveau. Les choses eussent été toutes différentes s'il avait connu la véritable histoire.

Tout le monde, à présent, connaît la véritable histoire d'Arachosia, l'histoire amère et terrible de cette planète devenue, d'un paradis, un enfer — l'histoire de ce peuple transformé en tout autre chose qu'un peuple — l'histoire de ce qui s'est passé là-bas, très loin, en ce lieu parmi l'un des plus abominables qui se trouvent dans les étoiles.

Suzdal se serait enfui s'il avait connu la véritable histoire. Mais il ne pouvait comprendre ce que nous savons à présent :

Les hommes ne pouvaient rencontrer les terribles habitants d'Arachosia sans que les habitants d'Arachosia les suivent chez eux et apportent à l'humanité une douleur plus grande que toutes les douleurs, une folie pire que la simple démence, une plaie plus redoutable que toutes les plaies imaginables. Les Arachosiens étaient devenus un *anti*-peuple et, cependant, au plus profond d'eux-mêmes, ils restaient un peuple, ils restaient des gens. Ils chantaient des chants qui exaltaient leur propre difformité et faisaient la louange de ce qu'ils étaient devenus d'horrible. Et cependant, dans tous leurs chants, dans toutes leurs ballades, revenait constamment ce refrain :

Et je pleure sur l'humanité.

Ils savaient ce qu'ils étaient devenus, et ils se haïssaient eux-

mêmes. Et, se haïssant, ils poursuivaient l'humanité de la même haine.

Peut-être continuent-ils encore à poursuivre l'humanité de cette haine.

L'Instrumentalité s'est donné beaucoup de mal pour que les Arachosiens ne nous retrouvent jamais ; elle a tendu des filets trompeurs tout autour de la galaxie pour s'assurer que ce peuple dégénéré et perdu ne nous retrouve pas. L'Instrumentalité protège notre monde, ainsi que tous les autres mondes auxquels appartient l'humanité, contre cette monstruosité qu'est devenue Arachosia. Nous ne voulons à aucun prix avoir affaire aux Arachosiens. Qu'ils nous pourchassent si bon leur semble : ils ne nous trouveront pas.

Comment Suzdal aurait-il pu savoir cela ?

Il était le premier homme à être jamais entré en contact avec les Arachosiens, et tout ce qu'il avait reçu d'eux était un message transmis par une voix surnaturelle qui, se servant de mots parfaitement clairs empruntés à la Vieille Langue Commune, racontait une histoire si triste, si abominable, que l'humanité ne l'a pas encore oubliée. Le fond de l'histoire était très simple. Voici ce que Suzdal entendit raconter et que les autres apprirent depuis.

Les Arachosiens avaient été des colons. Les colons pouvaient s'embarquer sur des bateaux à voile remorquant des coques. C'était la première façon de se déplacer.

Ils pouvaient aussi circuler à bord de vaisseaux planoformes conduits par de très habiles pilotes qui traversaient l'espace-deux, en ressortaient et retrouvaient les hommes.

Ou bien encore, pour de très longues distances, ils pouvaient utiliser le nouveau moyen de transport qui était une combinaison des deux autres : des coques individuelles entassées à bord d'un énorme vaisseau-coquille, gigantesque reproduction du vaisseau que commandait Suzdal. Les dormeurs à l'état de congélation, les machines en éveil, le vaisseau lancé à une vitesse supérieure à celle de la lumière, fonçaient au-dessous de l'espace et en ressortaient pour se diriger au hasard vers l'objectif qu'ils s'étaient fixé. C'était une entreprise aventureuse, mais bien des hommes courageux étaient prêts à la risquer. S'ils n'atteignaient pas leur objectif, leurs engins pouvaient continuer à parcourir indéfiniment l'espace, tandis que les corps, tout congelés qu'ils fussent, se dé-

composaient peu à peu et que la faible lueur de la vie s'éteignait progressivement dans les cerveaux.

Les vaisseaux-coquilles constituaient la réponse de l'humanité à une surpopulation à laquelle ni la Vieille Terre ni les planètes secondaires gravitant autour d'elle ne pouvaient faire face. Les vaisseaux-coquilles emportaient vers les étoiles les intrépides, les téméraires, les romantiques, les obstinés, parfois même les criminels. L'homme perdait constamment la trace de ces vaisseaux. Il arrivait à des explorateurs hardis, ou à l'Instrumentalité elle-même, de rencontrer des villes ou des cultures humaines, des tribus ou des familles, évoluées ou non, là où un vaisseau-coquille était passé — dans sa course au-delà des extrêmes limites connues de l'homme — et où, ayant découvert une planète semblable à la Terre, il s'était, tel un énorme insecte agonisant, abattu sur son sol, réveillant ses passagers, avant d'éclater en déchargeant sa cargaison d'hommes et de femmes fraîchement revenus à la conscience et prêts à coloniser un monde.

Aux hommes et femmes qui s'y étaient installés, Arachosia paraissait un monde attirant, avec ses belles et interminables plages dominées par de hautes falaises, les deux grandes lunes qui brillaient dans son ciel, avec son soleil qui ne semblait pas très lointain. Après avoir analysé la composition de l'air et de l'eau, les machines avaient déjà répandu dans l'atmosphère et dans les mers les diverses formes de vie connues sur la Vieille Terre, de sorte qu'en s'éveillant les Arachosiens pouvaient entendre le chant des oiseaux terrestres et comprendre que les poissons qui peuplaient les mers bordant la Vieille Terre s'étaient adaptés à leurs océans et y affluaient pour croître et se multiplier. La vie paraissait belle et bonne, et tout semblait aller très bien.

Oui, tout allait bien, très bien, pour les Arachosiens.

C'était la vérité.

Du moins, jusqu'à ce point, l'histoire racontée par la capsule-sirène était-elle vraie.

Mais, ensuite, la capsule s'écartait de la vérité.

Ne pouvant pas dire toute la terrible, la pitoyable vérité, au sujet d'Arachosia, elle avait inventé une série de mensonges plausibles. La voix qui émanait télépathiquement de la capsule était celle d'un être du sexe féminin mûr, enjoué et heureux.

Suzdal avait presque l'impression de lui parler réellement, tant

la capsule paraissait douée de personnalité. Comment aurait-il pu savoir qu'il était en train de se laisser séduire, de se faire prendre au piège ?

La voix semblait réelle, *parfaitement* réelle.

— « Et puis, » reprit-elle, « la maladie d'Arachosia nous a frappés. Ne vous approchez pas. Tenez-vous à l'écart. Contentez-vous de nous parler, de nous dire quels médicaments nous pourrions utiliser. Nos enfants meurent sans raison. Nos fermes sont prospères : le blé y est plus doré que sur Terre, les prunes plus rouges, les fleurs plus blanches. Tout va bien... sauf les gens.

» Nos enfants meurent... » répéta la voix, en se brisant dans un sanglot.

— « Existe-t-il des symptômes de ce mal ? » se demanda Suzdal. Et, comme si elle avait entendu la question non formulée, la capsule reprit :

— « Ils meurent sans motif. Du moins, sans aucun motif que nos médecins soient à même de déceler ou nos savants de découvrir. Ils meurent, voilà tout. Le chiffre de notre population ne cesse de baisser. Peuple de la Terre, ne nous oubliez pas ! Et vous, homme, qui que vous soyez, venez vite, venez immédiatement nous porter secours ! Mais, pour votre propre sécurité, ne vous approchez pas. Tenez-vous à l'écart de notre planète et observez-nous à travers des écrans, afin de pouvoir rapporter dans votre monde ce que vous aurez appris de ces enfants humains abandonnés au milieu des étoiles inconnues et lointaines ! »

Etrange discours, vraiment !

La vérité était plus étrange encore, et réellement très hideuse.

Suzdal fut convaincu de la sincérité du message qui lui était transmis. Il avait été choisi pour accomplir cette mission à cause de sa bonté de cœur, de son intelligence et de sa bravoure. Le cri de détresse qu'il entendait faisait appel à ces trois qualités.

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'il fut arrêté, les juges demandèrent à Suzdal : « Insensé, pourquoi n'avez-vous pas vérifié l'authenticité du message ? Vous avez mis en péril la sécurité de l'humanité entière pour répondre à un fol appel ! »

— « Ce n'était pas un fol appel ! » répliqua le commandant. « Cette capsule de détresse possédait une magnifique voix féminine empreinte d'une grande tristesse, et l'histoire qu'elle racontait s'est avérée exacte. »

— « Auprès de qui ? » demanda l'enquêteur d'un ton brusque.

D'une voix lasse et triste, Suzdal répondit : « Elle cadrait avec

ce que j'avais lu dans mes livres, aux connaissances que j'avais acquises. » A contrecoeur, il ajouta : « Et à mon propre jugement... »

— « Votre jugement était-il bon ? » demanda l'enquêteur.

— « Non, » reconnut Suzdal, en laissant tomber ce mot comme si c'était le dernier qu'il dût jamais prononcer.

Cependant, ce fut lui qui rompit le silence pour ajouter : « Avant de reprendre la route et de m'endormir, j'ai mis en action mes gardes du corps enfermés dans les cubes et leur ai ordonné de vérifier l'exactitude de l'histoire. C'est la véritable histoire d'Arachosia qu'ils ont apprise. Ils l'ont déchiffrée sur les grilles de la capsule et me l'ont rapportée tout entière, très vite, juste au moment où je me réveillais. »

— « Qu'avez-vous fait alors ? »

— « J'ai fait ce que j'ai fait. J'ai fait ce pour quoi je m'attends à être puni. Les Arachosiens tournaient déjà autour de ma coque à ce moment-là. Ils s'étaient emparés de mon vaisseau, ils s'étaient emparés de moi. Comment aurais-je pu savoir que la triste et merveilleuse histoire n'était vraie qu'en ce qui concernait les vingt premières années dont m'avait parlé la femme ? Et que celle-ci n'était même pas une femme, mais simplement un klopt ? Les vingt premières années seulement... »

Les choses s'étaient bien passées pour les Arachosiens pendant les vingt premières années, puis le désastre s'était produit. Mais ce n'était pas celui que racontait la capsule de détresse.

Les Arachosiens ne comprenaient pas ce qui s'était passé. Ils ne savaient pas pourquoi il avait fallu que cela leur arrive, à eux. Ils ignoraient pourquoi le désastre avait attendu vingt ans, trois mois et quatre jours avant de se produire. Mais leur funeste moment était venu.

Nous pensons que cela devait avoir un rapport avec les rayons de leur soleil — à moins que ne fût en cause une combinaison de ces rayons avec la chimie, que les savantes machines du vaisseau-coquille elles-mêmes n'avaient pas réussi à analyser complètement. Toujours est-il que le désastre se produisit. Il était de nature banale, et absolument rien ne pouvait l'empêcher.

Les Arachosiens avaient des médecins. Ils avaient des hôpitaux. Ils possédaient même des moyens de recherche limités.

Mais ils ne purent effectuer les recherches assez vite. Pas suffi-

samment vite pour faire face à ce désastre qui, en lui-même, était simple, mais monstrueux, énorme.

Tout élément féminin devint cancérigène.

Toutes les femmes de la planète contractèrent le cancer en même temps — qui aux lèvres, qui à la poitrine, qui à l'aine, qui dans toute autre partie du corps. Le cancer prenait des formes diverses, et pourtant c'était toujours le même. Il y avait dans les rayons du soleil quelque chose qui pénétrait dans le corps humain et transformait une certaine forme de désoxycorticostérone en une forme secondaire — et inconnue sur Terre — de prégnandiol, laquelle provoquait immanquablement le cancer. Et les progrès du mal étaient rapides.

Les bébés du sexe féminin furent les premiers à mourir. Les femmes s'agrippaient en pleurant au cou de leurs pères ou de leurs maris. Les mères disaient adieu à leurs fils.

L'un des médecins était elle-même une femme, de robuste constitution.

Sans le moindre remords, cette femme préleva sur son propre corps un peu de tissu organique pour l'examiner au microscope; elle analysa son urine, son sang, ses crachats ; mais sa seule réponse fut : *il n'y a pas de réponse.* Et, pourtant, il y avait quelque chose tout à la fois de mieux et de pire qu'une réponse.

Si le soleil d'Arachosia tuait tout ce qui était féminin, si les poissons femelles flottaient, le ventre en l'air, à la surface des mers, si les oiseaux femelles chantaient sur un ton plus aigu et plus sauvage en mourant sur leurs œufs qui n'écloraient jamais, si les femelles des autres animaux grondaient et montraient les dents à l'intérieur des tanières où elles se cachaient pour souffrir, les êtres humains du sexe féminin ne devaient pas accepter la mort avec autant de résignation. C'était du moins l'opinion de cette doctoresse, qui se nommait Astarté Kraus.

LA MAGIE DES KLOPTS

LA femme pouvait faire ce qui était impossible à la femelle d'un animal : elle pouvait devenir mâle. A l'aide des appareils dont était muni le vaisseau, on produisit une énorme quantité de testostérone, et chacune des femmes et des jeunes filles qui avaient survécu fut transformée en homme, à l'aide d'injections massives de cette hormone. Les traits de leur visage devinrent plus lourds, leur poitrine plus plate, leurs muscles plus

forts ; toutes se mirent à grandir un peu et, en moins de trois mois, elles étaient devenues des hommes véritables.

Certaines formes inférieures de vie s'étaient maintenues parce qu'elles n'étaient pas assez nettement rattachées aux formes mâles ou femelles qui dépendaient, pour survivre, de cette chimie organique. Une fois les poissons disparus, les plantes s'agglutinèrent au fond des océans ; les oiseaux avaient disparu aussi, mais les insectes survivaient. Libellules, papillons, quelques sauterelles d'une espèce modifiée, scarabées et autres insectes fourmillaient sur la planète. Les hommes qui avaient perdu leurs femmes travaillaient aux côtés de ceux qui avaient été tirés du corps même de ces femmes.

Lorsqu'ils se connaissaient, il était infiniment triste pour eux de se rencontrer. Mari et femme, tous deux barbus, forts, querelleurs et affairés, se regardaient avec désespoir. Les petits garçons comprenaient confusément qu'en grandissant ils n'auraient ni fiancées ni épouses, qu'ils ne pourraient ni se marier ni avoir de filles.

Mais comment un simple monde aurait-il pu s'opposer au puissant cerveau et au brûlant esprit d'entreprise du docteur Astarté Kraus ? Celle-ci devint le chef de son peuple, constitué d'hommes et d'hommes-femmes. Elle les obligea à aller de l'avant, elle les contraignit à survivre, en faisant appel à toutes les ressources de son esprit froid et logique.

(Peut-être, si elle avait eu un cœur compatissant, les aurait-elle laissés mourir. Mais le docteur Kraus ne connaissait pas la compassion. De toute la force de son esprit brillant, acharné, impitoyable, elle luttait contre l'univers qui avait cherché à la détruire.)

Avant de mourir, le docteur Kraus mit au point un système génétique soigneusement étudié. Au moyen d'une simple opération chirurgicale, on greffa dans l'abdomen des hommes, à l'intérieur de la paroi péritonéale, de petits morceaux de tissu organique prélevés sur leur corps, de façon à former une matrice artificielle; ainsi, grâce à une insémination par chaleur et par radiations, les hommes purent-ils porter des enfants du sexe masculin.

A quoi bon, en effet, avoir des filles, si elles mouraient toutes ? De cette façon le peuple d'Arachosia se perpétua. Les hommes de la première génération survécurent à la tragédie, mais ils devinrent presque fous de chagrin et de déception : ils expédiaient dans

l'espace des capsules chargées de messages, en sachant que ces messages n'atteindraient pas la Terre avant six millions d'années.

Nouveaux explorateurs, ils avaient compté aller plus loin que leurs prédécesseurs. Ils avaient découvert un monde qui leur semblait bon mais ils n'étaient pas très sûrs de l'endroit où ils se trouvaient. Etaient-ils encore dans les limites de la galaxie qui leur était familière ou bien avaient-ils franchi ces limites et atteint une des galaxies voisines ? Ils n'auraient su le dire. Un des principes de la Vieille Terre était de ne pas fournir trop d'équipement aux expéditions parties explorer l'univers, de crainte que certaines d'entre elles, changeant de culture ou devenant agressives, ne se retournent contre la Terre pour la détruire. La Terre tenait toujours à conserver l'avantage.

A la troisième, la quatrième et la cinquième génération, les Arachosiens étaient encore des êtres humains, tous de sexe masculin. Ils possédaient une mémoire humaine, lisaient des livres humains, connaissaient les mots « maman », « sœur », « fiancée », mais ne comprenaient pas vraiment ce que ces mots signifiaient.

Le corps humain, qui sur Terre avait mis quatre millions d'années à se développer, renfermait d'immenses ressources — des ressources plus grandes que le cerveau, la personnalité ou les espoirs de chaque individu. Et les corps des Arachosiens décidaient pour eux de ce qu'ils avaient à faire. Puisque féminité était synonyme de mort immédiate, puisque, si par hasard une fille venait au monde, elle était mort-née et devait être aussitôt enterrée, les corps durent s'adapter. Les hommes d'Arachosia, devenus tout à la fois des hommes et des femmes, se donnèrent à eux-mêmes le vilain surnom de « klopts ». Ne pouvant goûter le bonheur d'une vie familiale, ils devinrent semblables à de jeunes coqs vaniteux qui mêlaient le meurtre à l'amour, le duel aux chansons, qui aiguisaient leurs armes et acquéraient le droit de se reproduire selon un étrange système que nul homme terrestre n'aurait pu accepter ni même comprendre.

Mais ils survivaient.

Et la façon dont ils survivaient était si dure, si féroce, qu'elle était, en fait, difficile à comprendre.

En moins de quatre cents ans, les Arachosiens avaient acquis une civilisation de groupe et s'étaient répartis en clans de combat. Ils n'avaient toujours qu'une seule planète tournant autour d'un seul soleil, et ils vivaient en ce seul lieu. Ils possédaient quelques vaisseaux spatiaux qu'ils avaient construits eux-mêmes. Leur

science, leur art et leur musique progressaient à coup d'étranges traits de génie névrosé, car il leur manquait les bases d'une personnalité humaine, l'équilibre entre éléments masculin et féminin, la possibilité d'aimer ou de se reproduire normalement. Ils survivaient mais ils étaient devenus des monstres et ne le savaient pas.

En évoquant les souvenirs qu'ils conservaient de l'humanité, ils créèrent une légende de la Vieille Terre. Dans leur souvenir, les femmes étaient des monstruosités qu'il fallait supprimer, des êtres difformes qu'on devait mettre à mort. La famille telle qu'ils se la rappelaient était une ignominie, une abomination, qu'ils étaient résolus à détruire si jamais ils la rencontraient.

Eux-mêmes étaient des homosexuels barbus aux lèvres peintes, aux longs cheveux, aux oreilles ornées de grosses boucles. Il y avait très peu de vieillards parmi eux, car ils tuaient leurs hommes avant que ceux-ci eussent atteint un âge avancé. La joie ou le bien-être qu'ils ne pouvaient se procurer par l'amour, le repos ou le confort, ils cherchaient à les obtenir par le combat et la mort. Ils composaient des chansons dans lesquelles ils se proclamaient les derniers des anciens hommes et les premiers des hommes nouveaux ; ils criaient leur haine de l'humanité, la menaçant des pires tourments si jamais ils la rencontraient ; ils chantaient : « Que le malheur soit sur la Terre. » Et, cependant, quelque chose en eux les poussait à ajouter à chacun de leurs chants ce refrain qui les troublait eux-mêmes :

Et je pleure sur l'humanité !

Ils pleuraient sur l'humanité et, pourtant, ils projetaient d'attaquer la race humaine tout entière.

LE PIEGE

SUZDAL avait été dupé par le message de la capsule. Il retourna à son lit d'hibernation, après avoir donné aux hommes-tortues l'ordre de conduire le vaisseau jusqu'à Arachosia, où que cette planète se trouvât. Il n'agissait pas à la légère ou sur un coup de tête. Il agissait de propos délibéré : un propos au sujet duquel il devait, par la suite, être interrogé, mis en accusation, jugé et condamné à un châtiment pire que la mort.

Il avait mérité celui-ci.

Il s'était mis à la recherche d'Arachosia sans prendre le temps de réfléchir à cette question primordiale : comment empêcher les

Arachosiens, tout monstres chantants qu'ils fussent, de le suivre chez lui et, peut-être, d'amener le désastre sur la Terre ? Le mal dont ils étaient atteints n'était-il pas contagieux ? Et la féroce société à laquelle ils appartenaient ne risquait-elle pas de détruire les autres sociétés humaines et de laisser en ruine la Terre et tous les autres mondes humains ? Suzdal n'avait pas pensé à cela ; c'est pourquoi il fut interrogé, jugé et puni, longtemps après. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

L'ARRIVEE

SUZDAL se réveilla en orbite au large d'Arachosia. Et il se réveilla avec le sentiment d'avoir commis une erreur. D'étranges vaisseaux s'accrochaient à son vaisseau-coquille comme de vilaines bernicles, venues d'un océan inconnu, à une embarcation familière. Il cria à ses hommes-tortues de manœuvrer les commandes, mais les commandes ne fonctionnaient pas.

Les intrus, qu'ils fussent hommes, femmes, bêtes ou dieux, possédaient suffisamment de connaissances techniques pour pouvoir immobiliser son vaisseau. Suzdal reconnut aussitôt son erreur. Naturellement, il pensa à se détruire après avoir détruit son engin ; mais il craignait, s'il se tuait sans être parvenu à détruire complètement le vaisseau, que celui-ci — qui était d'un modèle ancien mais équipé d'armes récentes — ne tombât entre les mains des inconnus qui l'entouraient. Le suicide comportait trop de risques. Il lui fallait recourir à des mesures plus énergiques. Ce n'était pas le moment de s'embarrasser des règles en usage sur la Terre.

Son garde du corps — fantôme en cube ranimé sous une forme humaine — lui exposa toute la situation à voix basse, en quelques phrases hachées mais parfaitement intelligibles :

— « Ce sont des êtres humains, commandant.

» Plus humains que je ne le suis moi-même.

» Je ne suis qu'un fantôme, un écho sorti d'un cerveau mort.

» Eux sont vraiment des gens, commandant Suzdal ; mais ils appartiennent à la pire des races qui existent parmi les étoiles. Il faut que vous les détruisiez, commandant ! »

— « Je ne peux pas, » répondit Suzdal en s'efforçant de reprendre complètement conscience. « Ce sont des *gens.* »

— « Alors, vous devez les chasser. Par tous les moyens, com-

mandant. Par tous les moyens possibles. Sauvez la Terre. Empêchez-les d'aller plus loin. Avertissez la Terre. »

— « Et moi ? » demanda Suzdal, qui regretta aussitôt d'avoir posé cette question personnelle et égoïste.

— « Vous mourrez ou vous serez puni, » répondit le garde du corps d'un ton plein de sympathie, « et je ne sais pas ce qui, de la mort ou du châtiment, sera le pire. »

— « Dois-je agir maintenant ? » demanda encore Suzdal.

— « A l'instant même. Il ne vous reste pas de temps à perdre. Pas de temps du tout. »

— « Mais les règles... »

— « Vous avez déjà considérablement enfreint ces règles. »

Il existait des règles, en effet, mais Suzdal les avait toutes laissées à l'écart.

Oui, il existait des règles : des règles pour des époques normales, pour des lieux normaux, pour des dangers dont on comprenait la nature.

Mais ceci était un cauchemar inventé par des êtres de chair, forgé par des cerveaux humains. Déjà, par ses détecteurs, Suzdal apprenait qui étaient ces êtres, ces fous furieux, ces hommes qui n'avaient jamais connu de femmes, ces garçons qui avaient grandi dans la concupiscence et dans l'amour du combat, ces êtres dont la structure familiale était impossible à accepter ou même à comprendre pour un cerveau humain. Ces choses qui entouraient son vaisseau étaient des gens et, en même temps, elles n'en étaient pas. Ces choses qui entouraient le vaisseau possédaient un cerveau humain, une imagination humaine, un désir de revanche tel que pouvaient en éprouver des humains ; et cependant Suzdal, tout courageux officier qu'il fût, se sentait effrayé par leur nature même, au point qu'il ne pouvait répondre à leurs efforts de communication.

Il se rendait compte que les femmes-tortues de son équipage étaient, elles aussi, remplies de frayeur en constatant ce qu'étaient ces choses qui frappaient contre la coque de leur vaisseau et criaient dans les haut-parleurs : « Nous voulons *entrer, entrer, entrer.* »

Suzdal commit un crime. Il est tout à l'honneur de l'Instrumentalité de reconnaître qu'elle laisse à ses officiers la possibilité de commettre des crimes ou des erreurs, et de recourir au suicide. L'Instrumentalité fait pour l'homme ce que ne peut faire

l'ordinateur. L'Instrumentalité laisse à l'être humain la liberté de son cerveau et le choix de ses actes.

L'Instrumentalité transmet à son personnel d'obscures connaissances, des choses qui ne sont généralement pas comprises des hommes et des femmes ordinaires et qu'il leur est même interdit de savoir, parce que les officiers de l'Instrumentalité, les capitaines, les chefs et les sous-chefs d'état-major doivent connaître leur métier. S'ils ne le connaissaient pas, toute l'humanité risquerait de périr.

Suzdal puisa dans son arsenal. Il savait ce qu'il faisait. La plus grande des lunes d'Arachosia était habitable. Il avait pu constater que des plantes terrestres y poussaient déjà et que les insectes terrestres y pullulaient. Ses détecteurs lui montraient que les hommes-femmes arachosiens n'avaient pas pris la peine de coloniser la planète. D'un ton angoissé, il cria à ses ordinateurs :

— « Lisez-moi dans quelle ère elle se trouve ! »

Et les machines répondirent, de leur voix chantante : « A une trentaine de millions d'années. »

Suzdal possédait d'étranges ressources. Il disposait, en double et parfois même en quadruple, de chacun des spécimens d'animaux existant sur la Terre. Ces spécimens étaient transportés dans de minuscules capsules, guère plus grosses que des comprimés, et étaient constitués du sperme et de l'ovule d'animaux d'espèces supérieures, prêts à s'accoupler. Il disposait aussi de petites bombes de vie capable d'entourer n'importe quelle espèce vivante d'au moins une chance de survie.

Il alla prendre à la réserve huit couples de chats — seize chats terrestres, *felis domesticus,* de cette race de chats que nous connaissons tous, de ces chats qu'on élève parfois pour servir aux besoins de la télépathie, ou qu'on embarque à bord des vaisseaux comme armes auxiliaires et que les esprits des boute-lumière utilisent pour écarter les dangers.

Suzdal procéda à la programmation de ces chats. Il les chargea de messages codés tout aussi monstrueux que ceux qui avaient transformé en monstres les hommes-femmes d'Arachosia. Voici ce qu'il leur enseigna :

Ne procréez pas normalement.
Inventez une nouvelle chimie organique.
Vous servirez l'humanité.

Devenez civilisés.
Apprenez à parler.
Vous servirez l'humanité.
Quand l'homme fera appel à vous, vous servirez l'homme.
Partez et revenez.
Servez l'humanité.

Ces instructions n'étaient pas de simples instructions verbales. Elles étaient imprimées dans la structure moléculaire des animaux. Elles faisaient partie du codage biologique et génétique de ces chats. C'est alors que Suzdal commit une infraction aux lois de l'humanité. Il avait à sa disposition, à bord, un chronopathe : distorseur temporel qui ne devait généralement servir que pendant une seconde ou deux, en cas de danger immédiat, pour soustraire le vaisseau à une destruction complète.

Les hommes-femmes d'Arachosia s'apprêtaient déjà à embarquer à bord du vaisseau.

Il entendait leurs cris aigus et leurs hululements de plaisir à la perspective de se trouver devant lui, le premier de leurs ennemis qu'ils eussent jamais rencontré, le premier des monstres de la Vieille Terre qui eût réussi à atteindre leur planète, l'un des représentants de cette race mauvaise dont eux, les hommes-femmes d'Arachosia, devaient se venger.

Suzdal resta calme. Il acheva de programmer les chats génétiques. Il les chargea dans des bombes de vie. Puis il régla illégalement les commandes de son distorseur, de façon qu'au lieu d'atteindre une seconde pour un vaisseau de quatre-vingt mille tonnes, il atteignît deux millions d'années pour une charge de moins de quatre kilos. Puis il lança les chats vers l'innommable lune d'Arachosia.

Et il les envoya en arrière dans le temps.

Il savait qu'il n'aurait pas à attendre.

Et il n'eut pas à attendre.

LE PAYS DES CHATS CREE PAR SUZDAL

Les chats survinrent. Leurs vaisseaux étincelèrent dans le ciel nu au-dessus d'Arachosia. Leur petit appareil de combat attaqua. Les chats qui n'existaient pas un moment plus tôt — mais qui, depuis, avaient eu deux millions d'années pour suivre une destinée inscrite dans leurs cerveaux, imprimée dans leurs épines dorsales, gravée dans leurs corps et dans leur personnalité —

ces chats s'étaient transformés en des êtres d'une autre espèce, doués d'intelligence, d'espoir, capables de s'exprimer par la parole et chargés d'une mission. Leur mission était d'attaquer, de sauver Suzdal, de lui obéir et de détruire Arachosia.

Les vaisseaux des chats poussaient leurs cris de guerre :

— « Voici le jour de l'année de l'ère promise. Et *maintenant arrivent les chats* ! »

Les Arachosiens avaient attendu le combat pendant quatre mille ans et, maintenant, ils l'avaient. Les chats les attaquaient. L'équipage de deux des vaisseaux reconnut Suzdal, et les chats lui crièrent leur profession de foi :

« O Seigneur, ô Dieu, ô Maître de toutes choses, toi qui commandes au Temps, toi, Auteur de la Vie, nous attendons depuis le commencement des Temps de pouvoir Te servir, de servir Ton Nom, d'obéir à Ta Gloire ! Puissions-nous vivre pour Toi, puissions-nous mourir pour Toi. Nous sommes Ton peuple. »

Suzdal lança son message à tous les chats : « Pourchassez les klopts mais ne les tuez pas tous ! »

Il répéta : « Pourchassez-les et retenez-les jusqu'à ce que je puisse m'échapper. » Puis il lança son croiseur dans le non-espace et s'enfuit.

Ni les chats ni les Arachosiens ne le suivirent.

Voilà l'histoire. Mais ce qui est tragique, c'est que Suzdal revint, et que les Arachosiens sont toujours là, et que les chats sont toujours là. Peut-être l'Instrumentalité sait-elle où ils sont ou peut-être ne le sait-elle pas. L'humanité ne tient pas vraiment à connaître la vérité sur ce point. Il est contraire à toutes les lois de créer une forme de vie supérieure à la race humaine. Peut-être les chats sont-ils supérieurs aux hommes. Peut-être quelqu'un sait-il si les Arachosiens ont remporté la victoire et tué les chats, s'ils ont ajouté la science des chats à la leur ; peut-être les Arachosiens nous cherchent-ils partout à présent, tâtonnant comme des aveugles parmi les étoiles pour tenter de nous découvrir, nous, les véritables êtres humains, pour nous haïr, pour nous détruire. Ou bien peut-être les chats ont-ils remporté la victoire.

Peut-être a-t-on imprimé dans le cerveau des chats une étrange mission et le singulier espoir de pouvoir servir des hommes qu'ils ne reconnaissent pas. Peut-être croient-ils que nous sommes tous des Arachosiens et que nous devons être sauvés dans l'inté-

rêt d'un seul commandant de croiseur qu'ils ne reverront jamais. Ils ne reverront plus Suzdal, car nous savons ce qui est arrivé à celui-ci.

LE JUGEMENT DE SUZDAL

Suzdal passa en jugement et ce jugement fut consigné par écrit. Il s'était consacré à une entreprise qui ne le concernait pas. Il s'était mis à la recherche des Arachosiens sans attendre d'ordres, sans demander d'avis ni de renforts. Etait-ce son rôle de venir en aide à une capsule de détresse vieille de plusieurs milliers d'années ? Etait-ce bien son rôle ?

Et puis, il y avait les chats. Nous sommes en possession de documents montrant que, de cette lune, il était venu quelque chose : des engins spatiaux, des choses douées d'une voix, des choses capables de communiquer avec le cerveau humain. Etant donné que les messages étaient transmis directement aux ordinateurs-récepteurs, nous ne sommes même pas certains que ces choses s'exprimaient en langage terrestre. Peut-être se faisaient-elles comprendre par une sorte de télépathie directe. Mais le crime de Suzdal était *d'avoir réussi.*

En rejetant les chats deux millions d'années en arrière, en les programmant de telle façon qu'ils puissent survivre, qu'ils puissent acquérir une civilisation, en les codant pour qu'ils viennent à son secours, il avait créé, en moins d'une seconde évaluée en temps objectif, tout un monde nouveau.

Son chronopathe avait lancé les petites bombes de vie sur le sol humide de la grande lune au-dessus d'Arachosia et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le rapporter, les bombes étaient revenues sous la forme d'une flotte constituée par une race terrestre, bien que d'origine féline, et vieille de deux millions d'années.

La Cour dépossédа Suzdal de son nom en disant : « Désormais, vous ne vous appellerez plus Suzdal. »

La Cour dépossédа Suzdal de son grade :

« Vous ne serez plus commandant de cette marine ni de nulle autre, qu'elle soit impériale ou qu'elle appartienne à l'Instrumentalité. »

La Cour dépossédа Suzdal de sa vie, en déclarant : « Vous ne vivrez plus désormais, ex-commandant et ex-Suzdal. »

Puis, la Cour déposséda Suzdal de sa mort :

« Vous irez sur la planète Shayol, ce lieu de suprême honte d'où nul ne revient jamais. Vous y serez accompagné du mépris et de la haine de l'humanité. Nous ne vous punirons pas. Nous désirons ne plus jamais entendre parler de vous. Vous continuerez de vivre, mais, pour nous, vous aurez cessé d'exister. »

Voilà l'histoire. C'est une triste, une merveilleuse histoire. L'Instrumentalité cherche à réconforter toutes les espèces qui composent l'humanité en leur disant que cette histoire n'est pas véridique, que c'est simplement une ballade.

Peut-être les documents existent-ils. Peut-être, quelque part, les klopts insensés d'Arachosia élèvent-ils leurs enfants mâles, mettent-ils leurs bébés au monde toujours par césarienne, les nourrissent-ils au biberon et voient-ils se succéder des générations d'hommes qui connaissent leurs pères mais n'ont aucune idée de ce que le mot « mère » signifie. Et peut-être les Arachosiens passent-ils leur vie insensée en interminables combats contre des chats intelligents mis au service d'une humanité qui ne reviendra peut-être jamais.

Telle est l'histoire.

D'ailleurs, elle n'est pas vraie.

Traduit par Denise Hersant.

Titre original : The crime and the glory of commander Suzdal.

RICHARD

MATHESON

Le zoo

Richard Matheson est un maître de l'horreur psychologique. Cela se sait. Ainsi d'ailleurs que de l'horreur sous toutes ses formes, au fil d'une gamme d'effets allant du simple suspense à l'épouvante grand-guignolesque. Il est aussi un des écrivains qui ont le mieux réussi (avec Robert Bloch) à combiner ce domaine avec la science-fiction, créant ainsi un genre spécial que l'on pourrait appeler « SF de terreur ». Voici un récit écrit aux débuts de sa carrière et qui n'en est pas moins déjà nettement représentatif de cette tendance de son œuvre. Le thème est de science-fiction (et qui plus est d'une confondante banalité) : un visiteur d'un autre monde fait d'un homme de la Terre son esclave télépathique et se sert de lui à des fins qui, ainsi le veut la tradition, ne sont pas particulièrement bienveillantes... Mais le traitement qu'en fait Matheson — selon un découpage qui n'est pas sans rappeler les films d'Hitchcock — est tout à fait propre à donner le frisson !

A. D.

L'ENGIN planait dans la nuit, silencieuse coquille métallique aux reflets pâles, suspendue entre ciel et terre par des faisceaux antigravifiques. Au-dessous de lui, enveloppée dans son linceul de nuit, la planète se détournait de la Lune. Sur sa face balayée par l'ombre, un animal, les yeux luisants de panique, braqua son regard sur le globe phosphorescent qui flottait au-dessus du sol. Une crispation musculaire, une fuite éperdue, des pattes tambourinant sur la terre dure, et le silence retomba, brisé seulement par le murmure du vent. Solitude. Des heures s'écoulèrent. Des heures noires qui, peu à peu, virèrent au gris, se moirèrent de rose. Le soleil darda ses rayons sur la sphère de métal dont l'éclat n'était pas de la Terre.

Il eut l'impression de plonger sa main dans un four incandescent.

— «Dieu qu'il fait chaud ! » dit-il avec une grimace en rentrant le bras. Sa paume se referma à nouveau sur le volant gluant de sueur.

— « C'est ton imagination, » fit Marian, prostrée sur le siège tiède recouvert de plastique. Elle avait posé ses pieds chaussés de sandales sur le rebord de la vitre. Ses yeux étaient clos et un souffle irrégulier s'échappait de ses lèvres sèches. Le vent brûlant qui lui giflait le visage ébouriffait ses cheveux blonds et courts. « Il ne fait pas chaud, » ajouta-t-elle en se contorsionnant et en tripotant la ceinture de son short. « Il fait tiède ! »

— « Tu parles ! » grommela Les. Il se pencha en avant et serra les dents quand sa chemise trempée se colla à son dos. « Ce n'est pas une saison pour rouler ! »

Ils avaient quitté Los Angeles trois jours auparavant pour rendre visite à la famille de Marian à New York. Dès le début, la température avait été tropicale et ce soleil brûlant avait pompé toute leur énergie.

La situation était d'autant plus pénible qu'ils voulaient respecter l'horaire établi par eux. Sur le papier, 650 kilomètres par jour cela ne paraissait pas énorme. Mais, dans la pratique, c'était épuisant. Sur les petites routes, la voiture soulevait des nuages de poussière suffocante ; il y avait des sections d'autoroute en cours de réfection semées de nids de poule où l'on n'osait pas dépasser 35 à l'heure de crainte de fausser un essieu ou de se défoncer la cervelle à cause des cahots. Et, à cette vitesse réduite, l'eau

du radiateur se mettait à bouillir à peu près toutes les demi-heures. Alors, il fallait s'arrêter de longues minutes étouffantes pour attendre que le moteur refroidisse. On avait l'impression d'être assis dans un four.

— « Je suis cuit à point d'un côté, » fit Les d'une voix haletante. « Tu n'as plus qu'à me retourner. »

— « Comme tu es drôle ! » soupira Marian.

— « Est-ce qu'il reste de l'eau ? »

Tendant le bras, elle souleva le lourd couvercle de la glacière portative, sortit la bouteille thermos et la secoua.

— « Elle est vide, » dit-elle en hochant la tête.

— « Comme ma tête ! » maugréa Les avec écœurement. « On ne m'y reprendra plus à aller à New York par la route au mois d'août. »

— « Allons, allons, » murmura-t-elle sur un ton cajoleur qui manquait un peu de conviction. « Ne nous échauffons pas ! »

Il jura. « Quand cette bon Dieu de déviation rattrape-t-elle cette bon Dieu d'autoroute ? »

Il serra plus fortement le volant. Depuis des heures ils roulaient sur cette petite route qu'ils avaient été forcés de prendre parce qu'un tronçon de l'autoroute en réparation était fermé à la circulation. D'ailleurs, Les ne savait même pas s'il était toujours dans la bonne direction. En l'espace de deux heures, il y avait eu cinq intersections. Il avait tellement hâte de sortir du désert qu'il n'avait pas regardé les panneaux avec suffisamment d'attention.

— « Il y a une station-service, Les. On va voir si on peut trouver un peu d'eau. »

— « Et un peu d'essence, » ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à la jauge. « Et des indications pour retrouver l'autoroute. »

Il s'arrêta devant les deux pompes à main à la peinture écaillée qui se dressaient devant une vieille bicoque de guingois. « Le site idéal pour un promoteur désireux de construire un ensemble résidentiel ! »

Personne ne sortait de la baraque.

« Je te parie que l'endroit est désert, » fit Les avec dégoût.

Marian reprit la position assise et ouvrit les yeux. « Il n'y a personne ? »

— « Ça en a l'air. »

Le conducteur ouvrit la portière et descendit. Il laissa échapper un grognement involontaire et ses genoux fléchirent presque

sous lui. C'était comme s'il avait reçu une montagne ardente sur la tête.

« Seigneur ! » Il cligna des yeux pour effacer les stries noires qui ondoyaient à ses pieds.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « C'est cette chaleur ! » Il passa entre les deux pompes rouillées et se dirigea vers la bicoque. Le sol brûlant et friable crissait sous ses semelles. « Et nous n'avons pas encore fait le tiers du trajet ! » soliloquait-il. La portière de Marian claqua et il entendit le battement de ses sandales sur la piste.

La pénombre lui donna pendant une seconde une illusion de fraîcheur mais l'atmosphère suffocante et moite de la baraque était comme une chape accablante et il poussa un sifflement de colère.

Pas une âme en vue. La pièce était exiguë. Le regard de Les se posa tour à tour sur la table bancale au dessus couturé, sur la chaise veuve de son dossier, sur le distributeur de Coca-Cola qui disparaissait sous les toiles d'araignée, sur les barèmes et les calendriers accrochés au mur, sur le store criant misère qui masquait l'étroite fenêtre et dont les multiples accrocs laissaient fuser d'aveuglantes flèches de soleil.

Il ressortit, faisant grincer les lames du plancher.

— « Personne ? » s'enquit Marian.

Il secoua la tête. Ils échangèrent un regard dénué d'expression.

« Eh bien, continuons ! » laissa tomber la jeune femme en se tamponnant le front avec un mouchoir humide.

C'est alors qu'ils entendirent le toussotement d'un moteur sur le chemin plein d'ornières qui rejoignait la route. Ils allèrent jusqu'au coin de la bicoque, suivant des yeux la vieille camionnette de dépannage qui s'approchait en ferraillant. On apercevait un peu plus loin la silhouette d'une maison basse.

— « Voilà du renfort, » dit Marian. « J'espère qu'il a de l'eau. »

Quand le véhicule s'immobilisa près de la cabane, ils distinguèrent le chauffeur : un homme aux environs de la trentaine, le visage tanné, l'air buté, vêtu d'un tee-shirt et d'un bleu passé et rapiécé. Il était coiffé d'un feutre taché d'où sortaient des mèches de cheveux clairsemés.

Quand l'homme fut descendu, ses lèvres étroites se retroussèrent en un rictus. Il s'avança d'un pas saccadé et son regard se posa tour à tour sur Les et sur Marian.

— « Vous voulez de l'essence ? » demanda-t-il d'une voix gutturale.

— « S'il vous plaît. »

Le pompiste resta un moment à dévisager Les comme s'il n'avait pas compris, puis il émit un grognement et se dirigea vers la Ford en sortant de sa poche-revolver la clé de la pompe. Il jeta un coup d'œil sur la plaque minéralogique et tripota vainement le bouchon du réservoir de ses doigts calleux.

« Il est fermé, » dit Les en avançant vivement. Le pompiste prit sans mot dire les clés qu'il lui tendait.

— « Qu'est-ce que vous voulez ? Du super ? » fit-il en levant la tête. Ses yeux disparaissaient dans l'ombre portée de son chapeau à large bord.

— « Oui. »

— « Combien ? »

— « Le plein. »

Le capot était chauffé à blanc et, quand il le toucha, Les poussa un cri étouffé en secouant sa main. Il dut s'aider de son mouchoir pour dévisser le bouchon du radiateur. L'eau bouillante jaillit et retomba en flaques fumantes sur le sol calciné.

— « Pas mal ! » murmura-t-il pour lui-même, tout en saisissant le tuyau d'eau.

L'eau qui en sortait était presque aussi chaude. Marian la tâta du doigt et poussa un soupir de désappointement. Elle se tourna vers le pompiste. « Vous n'avez pas d'eau fraîche ? »

L'homme parut ne pas avoir entendu. Il continuait de remplir le réservoir, les lèvres serrées, l'air rébarbatif. Marian répéta sa question sans plus de résultat.

« Ils sont aimables comme tout, les gens de l'Arizona, » souffla-t-elle à l'oreille de Les. Elle fit un pas vers le pompiste. « Je vous demande pardon... »

Il leva brusquement la tête, surpris, et ses pupilles flamboyèrent dans ses yeux sombres.

— « Oui, m'dame ? »

— « Pouvons-nous avoir un peu d'eau fraîche pour boire ? »

La pomme d'Adam du pompiste tressauta sous la peau rugueuse de son cou. « Pas ici, m'dame. Mais... »

Il se tut et dévisagea Marian d'un œil vide. « Vous... vous venez de Californie, hein ? »

— « En effet. »

— « Vous allez loin ? »

— « A New York, » répondit-elle avec impatience. « Mais qu'est-ce que... »

Les sourcils pâles du pompiste se rapprochèrent. « New York... Ça fait une jolie trotte ! »

— « Je vous demandais si vous avez de l'eau. »

Un sourire se dessina sur les lèvres de l'homme. « C'est-à-dire que j'en ai pas ici mais, si vous voulez aller jusqu'à la maison, ma femme vous en donnera. »

— « Parfait, » fit Marian avec un léger haussement d'épaules.

— « Vous pourrez jeter un coup d'œil à mon zoo pendant qu'elle vous en tirera, » proposa-t-il. Puis il s'accroupit devant le pare-chocs pour écouter si le réservoir se remplissait.

Les était en train de vérifier sa batterie.

— « Il faut aller jusqu'à sa maison pour avoir de l'eau, » lui dit Marian.

— « Très bien. »

Le pompiste arrêta le débit et revissa le bouchon du réservoir.

— « Comme ça, vous allez à New York ? »

Marian lui adressa un sourire poli en secouant affirmativement la tête.

Quand Les eut refermé le capot, ils reprirent place dans la voiture pour suivre la camionnette qui leur indiquait le chemin.

— « Il a un zoo, » annonça Marian d'une voix sans expression.

— « C'est trop beau ! » Les embraya et la voiture quitta la piste.

Des zoos, ils en avaient vu des douzaines depuis qu'ils avaient quitté Los Angeles. En général, ils étaient installés à proximité des stations-service pour allécher la clientèle et ils étaient invariablement pitoyables : de petites cages indigentes où se recroquevillaient des renards efflanqués vous contemplant d'un œil fiévreux et maladif, des serpents à sonnette léthargiques lovés sur eux-mêmes, parfois un aigle moucheté tapi dans un coin sombre qui vous jetait un regard furieux. La plupart du temps, il y avait au centre du zoo un loup ou un coyote enchaîné, pauvre bête désolée, au poil hirsute, tournant sans fin en rond sans vous voir, les yeux bordés de rouge.

— « J'ai horreur de ça, » dit rageusement Marian.

— « Je sais. »

— « Si nous n'avions pas besoin d'eau, jamais je ne serais allée chez lui. »

Les sourit, attentif à éviter les trous. Soudain, il fit claquer ses doigts. « Zut ! J'ai oublié de lui demander le chemin pour rejoindre l'autoroute. »

— « Tu le lui demanderas tout à l'heure. »

La maison était un bâtiment de bois de deux étages, qui paraissait dater d'un siècle. Derrière s'alignaient des cabanes basses et carrées.

— « Voilà le zoo, » laissa tomber Les. « Des lions, des tigres et tout et tout. »

— « Tu parles ! »

Il s'arrêta devant la bâtisse. Le pompiste sauta à terre et s'élança en courant. « Je vais vous chercher votre eau. » Quand il eut fait quelques pas, il se retourna. « Le zoo est derrière, » précisa-t-il. Il escalada les marches et disparut à l'intérieur de la maison.

Les s'étira et cligna des yeux, ébloui par le soleil.

— « On y va ? » demanda-t-il à Marian.

— « Non. »

— « Allons... viens. »

— « Non, je ne tiens pas à voir ça. »

— « Moi, je vais y jeter un coup d'œil. »

— « Bon... comme tu voudras. Mais ça va encore me rendre malade. »

Ils contournèrent la maison. De ce côté, il y avait de l'ombre.

— « Oh ! que c'est bon ! » soupira Marian.

— « Tiens... Il a oublié de nous réclamer de l'argent. »

— « Ne t'en fais pas. Il y pensera. »

La lucarne de la première cage était garnie de barreaux. Il faisait sombre à l'intérieur.

— « Elle est vide, » dit Les.

— « Tant mieux. »

— « Tu parles d'un zoo ! » Il s'approcha lentement de la cage suivante.

— « Regarde comme elles sont petites, » s'exclama la jeune femme. « Comment peut-on enfermer une bête là-dedans ? »

Elle fit halte puis dit avec colère : « Non, je ne regarderai pas. Je ne tiens pas à voir souffrir ces malheureux animaux. »

— « Je vais juste jeter un petit coup d'œil. »

— « Tu es un monstre. »

Il pouffa de rire et se dirigea vers la seconde cage. Il se pencha devant la lucarne.

— « *Marian !* »

Elle sursauta et s'élança vers son mari, l'air inquiet.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Regarde ! » Il était figé et ses yeux étaient hagards.

— « Mon Dieu ! » fit Marian dans un souffle.

Dans la cage, il y avait un homme.

Elle tourna vers Les un regard incrédule, inconsciente de la sueur qui coulait sur son front et ses tempes.

L'homme gisait comme un pantin disloqué sur une couverture crasseuse posée à même le sol. Ses paupières étaient levées mais il ne voyait rien. Il avait les pupilles dilatées et donnait l'impression d'être drogué. Ses mains noircies et inertes reposaient, immobiles, sur le plancher recouvert de paille. Sa bouche béait comme une blessure cernée de dents jaunes et de lèvres sèches et craquelées.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda Marian d'une voix tremblante. Elle était pâle et sa peau se tendait sur son visage.

— « Je ne sais pas. »

Les regarda encore une fois à l'intérieur de la cage comme s'il doutait du témoignage de ses sens. Puis il se tourna vers sa femme et répéta : « Je ne sais pas. » Son cœur cognait à grands coups dans sa poitrine.

Leurs regards restèrent quelques secondes soudés l'un à l'autre, abasourdis.

— « Qu'allons-nous faire ? » balbutia Marian.

Les déglutit péniblement.

— « Hé ! » fit-il en hélant le captif, « est-ce qu'on peut vous... »

Il n'alla pas plus loin. Sa gorge se contracta. Le prisonnier était dans un état comateux.

— « Les, et si nous regardions... »

Il regarda Marian et, subitement, sentit ses cheveux se hérisser sur son crâne : avec une muette appréhension, elle tournait la tête vers la cage suivante.

Les se rua en avant. Ses chaussures soulevaient des nuages de poussière.

— « *Non !* » murmura-t-il quand il se fut arrêté devant la troisième cage. Un frisson s'empara de lui. Marian se précipita.

— « Oh ! mon Dieu... Mais c'est ignoble ! » cria-t-elle, les yeux élargis par l'épouvante.

Le deuxième captif levait vers le couple un regard vitreux et sans vie. Son corps flasque s'arqua et ses lèvres racornies frémirent comme s'il essayait de dire quelque chose. Un filet de salive coula du coin de sa lèvre pour se perdre dans les poils noirs qui se hérissaient sur son menton. Pendant quelques instants, sa figure luisante de sueur, labourée de sillons de crasse, ne fut plus qu'un masque suppliant et impuissant.

Puis il roula sur le flanc et ses yeux chavirèrent.

Marian recula, une main tremblante pressée sur la joue.

« Cet homme est un fou, » balbutia-t-elle, tournée vers la maison silencieuse. « Qu'allons-nous faire ? » Elle était au bord de la crise de nerfs.

Les, hébété par ce qu'il avait vu, n'arrivait pas à penser de façon cohérente. Agité de tremblements, il dévisageait sa femme avec le sentiment de vivre un rêve fantastique. Enfin, il ouvrit la bouche.

— « Allons-nous en ! » lança-t-il en prenant Marian par la main.

Seuls leurs souffles haletants et le claquement des sandales de la jeune femme sur le sol brisaient le silence. La chaleur torride grésillait dans l'air, les faisait suffoquer, et la sueur jaillissait sur leurs visages, sur leurs corps.

« Plus vite, » hoqueta Les en entraînant Marian.

Ils tournèrent au coin de la maison et, les muscles soudainement noués, s'arrêtèrent net. Marian poussa un hurlement.

Le pompiste était en face d'eux, leur barrant la route, l'arme au poing.

C'est alors que Les se souvint brutalement que personne ne savait où étaient Marian et lui, que personne ne saurait même par où commencer les recherches. L'esprit en déroute, il se rappela que le pompiste leur avait demandé où ils allaient. Il le revit examinant la plaque de police de la Ford immatriculée en Californie.

La voix rauque et indifférente de l'homme s'éleva :

— « Demi-tour. On retourne au zoo. »

Après avoir enfermé le couple, Merv Ketter regagna lentement la maison. Son fusil lui pesait. Il n'éprouvait aucun plaisir. Rien

qu'un sentiment de soulagement qui relâchait fugitivement sa tension. Mais, déjà, son corps se crispait à nouveau. Le répit ne durait jamais plus que les quelques minutes nécessaires pour piéger quelqu'un et l'encager.

La tension qui revenait à la charge était même encore pire qu'avant. C'était la première fois qu'il mettait en captivité une femme. Un spasme de désespoir le déchira. Une femme ! Il avait mis une femme en cage. Il gravit en ahanant les marches branlantes.

Mais, quand la porte se fut refermée derrière lui, ses lèvres se crispèrent. Il jeta violemment son fusil sur la table de cuisine recouverte d'une toile cirée et exhala un soupir. Qu'est-ce que je pouvais faire, hein ? songea-t-il belliqueusement. Il entra dans le salon et se laissa pesament tomber dans le vieux fauteuil qui vomit sa poussière. Quoi d'autre ? Il n'avait pas le choix.

Pour la millième fois, il regarda la petite boursouflure rougeâtre qui saillait sur son avant-bras gauche, à la jointure du coude. Le minuscule cône de métal bourdonnait imperceptiblement dans la chair. Merv n'avait pas besoin d'écouter pour le savoir. Le bruissement ne s'arrêtait jamais.

Epuisé, il poussa un grognement et abandonna sa tête contre le dossier du fauteuil. Le regard morne, il contempla la pièce. Des poussières dansaient dans un rayon de soleil.

Ses yeux se fixèrent sur le manteau de la cheminée.

Sur le mauser, le luger, la roquette de bazooka, la grenade à main — tous en parfait état de marche. Une idée vague s'infiltra dans son esprit torturé : poser le luger sur sa tempe, le mauser sur son flanc, dégoupiller la grenade et la serrer sur son ventre...

Héros de la guerre ! La formule était d'une cruelle ironie. Il y avait longtemps qu'elle avait perdu sa signification, qu'elle avait cessé d'être une consolation. Etre un guerrier décoré, bardé de médailles, cela avait beaucoup compté pour lui, autrefois.

Et puis Elsie était morte. Alors, les batailles et la fierté du combattant avaient disparu. Merv vivait seul dans le désert avec ses trophées pour toute compagnie.

Et, un jour, il était allé à la chasse.

Il avait fermé les yeux et sa gorge se contracta. A quoi bon ressasser tout cela ? A quoi bon regretter ? La volonté de vivre palpitait toujours en lui. Peut-être était-ce stupide, inutile. Mais cela ne faisait rien : elle était présente et il ne pouvait s'en débar-

rasser. Même après que deux hommes, que cinq hommes, que sept hommes eurent péri.

Ses ongles noirs s'enfoncèrent dans la chair de sa paume. Mais une femme ! Une femme... La pensée de celle-ci le déchirait comme une lame de couteau. Il n'avait jamais envisagé de mettre une femme en cage.

Dans un accès de rage dérisoire, il se donna un coup de poing sur la cuisse. Ce n'était pas sa faute. Bien sûr, il avait vu la plaque de Californie. Mais il était décidé à ne rien faire. Et puis, la femme avait demandé de l'eau et il avait brusquement compris qu'il n'avait pas le choix, qu'il fallait en passer par là.

Il ne restait que deux hommes.

Quand il avait appris que le couple se rendait à New York, son corps s'était crispé et détendu, crispé et détendu, et il avait *su* qu'il allait proposer à l'homme et à la femme de visiter son zoo.

J'aurais dû leur faire une injection, songea-t-il. Ils pourraient se mettre à crier. Pour l'homme, ça ne faisait rien : il avait l'habitude d'entendre les hommes crier. Mais une femme...

Merv Ketter ouvrit les yeux et contempla d'un air morne la cheminée, la photo de son épouse défunte, les armes qui avaient été sa gloire et qui, maintenant, ne signifiaient plus rien.

Héros...

Le mot lui donnait envie de vomir.

La pulsion visqueuse ralentit, s'interrompit une fraction de seconde, puis reprit, gonflant la coquille interne avec un sifflement. Une onde d'agitation passa sur les muscles enroulés, les faisant palpiter. La créature s'étira. Le moment était venu.

Pensée. La bulle amorphe et opaline prit forme. La créature enclose à l'intérieur de ce globe chatoyant bougea, ondula, se tortilla comme un ver dans le cocon. Choc, glissement, effluence ondoyante de tissus gluants.

Nouvelle pensée — une onde directrice. Le sifflement produit par l'entrée dans l'atmosphère, le silencieux balancement du métal. Ouverture. Déclic. Fermeture. Le couchant ensanglantait l'horizon. Lente et inaudible plongée dans l'air. Un ballon incolore contenant quelque chose d'informe, quelque chose de vivant.

La Terre. Fraîcheur. La créature toucha la surface. Quand elle rampa sur le sol, toutes les bêtes s'enfuirent à son approche. Le

sillage tortueux qu'elle laissait derrière elle était irisé de vert et de jaune.

— « *Attention !* »

L'avertissement que Les avait soudain lancé à mi-voix fit sursauter Marian qui faillit lâcher sa lime. Son visage en sueur était crispé. Vivement, elle cacha sa main. Le soleil était sur le point de disparaître derrière l'horizon.

— « Il vient par là ? » demanda-t-elle d'une voix rauque.

— « Je ne sais pas. »

Les muscles tendus, Les observait l'homme en bleu de travail qui approchait et dont les talons martelaient d'un pas vif la terre recuite. Ce fut en vain que le captif essaya d'avaler sa salive ; la chaleur avait pompé toute l'humidité de son corps. Il pensait au barreau profondément entaillé de la lucarne. Pourvu que l'autre ne le voie pas !

Le pompiste avançait à vive allure. Sa physionomie brutale était inexpressive, ses bras se balançaient de part et d'autre de son corps.

— « Qu'est-ce qu'il va faire ? » souffla Marian.

Les secoua la tête. Il s'était posé la même question tout l'après-midi. Pendant les premières minutes de terreur, pendant que Marian avait manié la lime trouvée au fond de la poche de son short, pendant que l'espoir de s'évader avait succédé à la panique sans nom, cette question n'avait cessé de le harceler. *Qu'est-ce que cet homme allait faire d'eux* ?

Mais la tension que son approche avait fait naître chez eux se relâcha : l'homme ne se dirigeait pas vers leur cage. Il n'avait même pas jeté un coup d'œil sur celle-ci depuis leur capture. Il semblait éviter de regarder dans leur direction.

Le pompiste passa devant les deux captifs sans s'arrêter. Une clé ferrailla, une porte rouillée grinça sur ses gonds.

L'homme réapparut dans leur champ de vision.

Les retint son souffle, les yeux fixés sur le prisonnier inconscient que le pompiste halait et dont les semelles creusaient des sillons dans la poussière.

Après avoir fait quelques pas, le pompiste laissa choir sa victime. Il se retourna nerveusement et examina attentivement les environs.

— « Qu'est-ce qu'il cherche ? » demanda Marian dans un murmure.

— « Je n'en sais rien. »

— « Mais il le laisse là ! »

Le pompiste se dirigea vers sa maison, tournant la tête dans tous les sens. Ses mouvements étaient saccadés. Qu'est-ce qu'il cherche ? songea Les avec effroi.

Soudain, l'homme s'immobilisa et étreignit son bras gauche, puis il s'élança au pas de course, comme pris de panique, et escalada les marches de la véranda. La porte se referma bruyamment.

Marian exhala un sanglot. « J'ai peur, » dit-elle d'une voix mal assurée.

Les, lui aussi, avait peur. Un frisson glacé lui parcourait l'échine, des reins à la nuque. Ses yeux demeuraient fixés sur l'homme inanimé qui gisait par terre. Quand le pompiste ferma à clé la porte de derrière, il tressaillit.

Le silence régnait. Un silence pareil à une chape de plomb. L'autre captif, toujours dans la même position, ne bronchait pas. Marian et Les, le souffle court, avaient peine à respirer.

Marian leva le bras et se mordit le poing. Au loin, l'horizon se frangeait d'un ruban écarlate. C'était toujours le silence. Compact. Pesant.

Le silence...

Puis un son...

Ils se figèrent, bouche bée, l'oreille tendue. Un son à nul autre pareil. Rigides, ils écoutaient.

Choc, glissement, effluence ondoyante de...

— « Mon Dieu ! »

Marian se détourna, cachant ses yeux derrière sa main.

Il faisait de plus en plus sombre et Les voyait mal. Debout dans la cage à l'odeur fétide, paralysé, l'esprit engourdi, il contemplait la chose qui rampait vers le prisonnier. Sa forme n'en était pas une et sa reptation évoquait le ruissellement lent d'une gelée scintillante.

Les essaya vainement de reculer. Il ne voulait pas voir ça. Il ne voulait pas entendre ce hideux gargouillement, ce bouillonnement bourbeux qui faisait penser à du suif en train de bouillir.

Non, non, non, ne cessait-il de se répéter, refusant de croire au témoignage de ses sens.

Le cri les fit bondir tous les deux et, prise de nausée, Marian se plaqua contre l'un des murs de la cage.

L'homme n'était plus visible. Les ne quittait pas des yeux l'endroit où il s'était trouvé, ne quittait pas des yeux la forme lumineuse qui pulsait, volumineuse masse de plancton boursouflé, tel un ballon empli de liquides pâles et ondoyants.

Il demeura ainsi jusqu'à ce que l'homme eût été entièrement dévoré.

Alors, il se retourna et s'écroula à côté de Marian. Les ongles de sa femme s'enfoncèrent dans son dos tandis qu'elle enfouissait dans le creux de l'épaule de Les son visage empli de larmes. Il la serra machinalement dans ses bras. Au-delà de l'horreur qui le broyait comme un étau, il éprouvait confusément le besoin de consoler Marian, d'apaiser sa terreur.

Mais il en était incapable. C'était comme si d'invisibles mâchoires lui fouaillaient la poitrine. Il n'était plus qu'une coquille enserrant un vide glacé, au fond duquel une lame de rasoir oscillait chaque fois qu'il s'efforçait d'envisager la situation où ils se trouvaient, Marian et lui.

Quand le cri avait retenti, Merv s'était bouché les oreilles au point que ses tempes en étaient douloureuses.

Il ne parvenait plus à ne pas entendre. Les portes ne fermaient pas assez hermétiquement, les fenêtres n'étaient pas suffisamment étanches, les murs étaient trop poreux : il percevait toujours les cris.

Peut-être parce que, en réalité, ils étaient dans sa tête et que, dans sa tête, il n'y avait pas de porte à verrouiller, pas de fenêtre à clore pour faire taire ces hurlements. Oui, peut-être était-ce dans son esprit que cela se passait. Ce qui expliquerait pourquoi il les entendait encore, ces cris, quand il dormait.

Quand le silence revint, signe que la chose était partie, Merv alla pesamment dans la cuisine et ouvrit la porte. Puis, comme un robot mû par d'impitoyables engrenages, il s'approcha du calendrier et entoura la date du jour d'un cercle.

Dimanche 22 août.

C'était le huitième homme.

Le crayon échappa à ses doigts gourds et roula sur le lino. Seize jours. Un homme tous les deux jours pendant seize jours. Mathématiquement, c'était tout simple. Il n'en allait pas autant de la réalité.

Maintenant, Merv faisait les cent pas dans le living. Il passait

et repassait devant la lampe qui répandait sa lumière de miel sur ses traits harassés que l'ombre, ensuite, estompait. Seize jours ! Il avait l'impression que seize années s'étaient écoulées depuis qu'il était parti chasser le lapin dans le désert. Seize jours seulement ? Ce n'était pas possible !

Une fois de plus, il revécut la scène. Elle était toujours présente à sa mémoire.

C'était en fin d'après-midi. Ses semelles effleuraient le sable. Le fusil à la hanche, il regardait à droite et à gauche, l'œil attentif.

Soudain, comme il atteignait le sommet d'une dune couverte d'une végétation rabougrie, il s'était arrêté net, la bouche ouverte, à la vue du globe qui brillait doucement comme de la lumière dans l'eau. Son cœur avait tressauté et tous ses muscles s'étaient subitement tendus.

Il s'était approché de la boule luminescente qui happait les reflets rougeoyants du soleil à son déclin.

Il avait poussé une exclamation étranglée quand la surface de la sphère s'était ouverte. Au fond de la cavité, quelque chose flottait, quelque chose qui...

Il avait battu en retraite au pas de course, la respiration sifflante. Ivre de panique, il avait couru sans désemparer et, à chaque pas, le fusil qu'il étreignait dans sa main rigide cognait contre sa jambe.

Puis il y avait eu le son. C'était comme un jet de gaz qui fuse. Hagard, il s'était retourné en poussant un cri d'horreur.

La masse bulbeuse flottait à trois mètres au-dessus de lui.

Merv s'était rué en avant. Un souffle chaud et fétide lui avait caressé le dos et il avait à nouveau levé la tête. La chose descendait pour s'abattre sur lui. Deux mètres cinquante... Deux mètres... Un mètre cinquante...

Merv Ketter était tombé à genoux, il s'était brusquement retourné et avait épaulé. La détonation avait déchiré le silence du désert.

Un hurlement discordant s'était échappé de sa gorge quand il avait vu les plombs ricocher sur la boule lumineuse comme des cailloux sur un ballon de caoutchouc. Quelques-uns s'étaient enfoncés dans son épaule et dans son bras. Son fusil lui avait échappé des mains.

La chose continuait de descendre. Il avait l'impression d'être

au milieu d'un brasier et l'odeur pestilentielle qui l'environnait faisait vibrer l'air.

Il avait agité les bras comme des fléaux. « *Non !* »

Un jour, il avait sauté étourdiment dans un trou d'eau et s'était enlisé dans une fondrière de chaux vive. Il retrouvait la même sensation, à ceci près que, cette fois, le limon s'abattait sur lui. Le vaporeux linceul noyait ses cris et un tissu gélatineux lui entravait les membres. Affolé d'épouvante, il s'enfonçait dans un fluide gluant et mouvant, agité de tourbillons miroitants. La mort l'aspirait, absorbait sa vie.

Mais il ne mourut pas.

Il prit une profonde aspiration : il y avait de l'air, encore que celui-ci eut une consistance grumeleuse et que sa pestilence lui donnât la nausée. Ses poumons se vidèrent, s'emplirent à nouveau. Péniblement. Il étouffait.

Puis quelque chose palpita dans son cerveau.

Il voulut se débattre, crier, sans y parvenir. Des serpents se faufilaient dans son crâne et leurs crocs lacéraient son esprit.

Les serpents s'enroulèrent. Ils se raidirent.

Je pourrais te tuer...

Les mots le brûlaient comme un acide. Les muscles faciaux de Merv se crispèrent mais son visage, pris dans cette glu putride, était figé.

D'autres mots s'étaient formés dans sa tête, le brûlant comme des fers rouges.

Tu me procureras de la nourriture.

Merv Ketter, planté devant le calendrier, les yeux fixés sur les chiffres encadrés, frissonna à ce souvenir.

Qu'aurait-il pu faire d'autre ? La créature avait sondé son esprit. Elle lui avait donné ses directives sans lui laisser de choix. Merv était contraint de s'y plier. L'autre branche du dilemme, c'était la mort. Et qui eût accepté pareille mort ? N'importe qui aurait promis n'importe quoi, le monde et le reste, pour échapper à ce sort affreux.

Lugubre, Merv gravit l'escalier, les jambes tremblantes, sachant qu'il ne dormirait pas.

Néanmoins, il se laissa tomber sur son lit, retira une botte et, l'œil morne, se perdit dans la contemplation du tapis au crochet qu'Elsa avait fait jadis.

Oui, il avait promis à la créature d'obéir à ses ordres. Et la créature avait inséré dans les muscles de son bras le minuscule

cône bourdonnant, de sorte que Merv ne pouvait se libérer qu'en déchirant sa propre chair et au prix de sa vie.

Alors, cette espèce de hideux limon grumeleux l'avait recraché et s'était élevé dans les airs tandis qu'il gisait sur le sable, sans voix, paralysé. Et son cerveau avait capté l'ultime avertissement :

Dans deux jours...

C'était ainsi que tout avait commencé : l'épuisante chasse aux innocents qu'il capturait pour échapper au destin qui l'attendait.

Le plus affreux était que Merv savait qu'il continuerait, qu'il continuerait inlassablement, faisant n'importe quoi pour ne pas être victime de la créature. Il irait même jusqu'à sacrifier la femme...

Il serra les dents et ferma les yeux. Un tremblement le secouait.

Que ferait-il quand il ne resterait plus rien de ce couple ? Que ferait-il si personne d'autre ne s'arrêtait devant la pompe ? Que ferait-il si la police ouvrait une enquête sur la disparition de onze personnes ?

Ses épaules tressaillirent et l'angoisse lui arracha une plainte.

Avant de se coucher, il avala une bonne rasade de whisky. La brûlure de l'alcool dans son estomac était incapable de lutter contre le froid, contre le vide de son corps.

Roulé en boule, les nerfs à fleur de peau, il attendait dans l'obscurité.

Le cône bourdonnait dans son bras.

Les arracha le dernier barreau et resta un moment immobile, haletant, les mâchoires serrées ; chaque fois qu'il respirait, sa poitrine se soulevait avec effort. Il était harassé. Une douleur sourde vrillait son dos, ses épaules, ses bras.

— « Allons-y, » laissa-t-il enfin tomber.

Il aida Marian à se glisser par la lucarne. « Ne fais pas de bruit. »

C'était à peine s'il pouvait parler, épuisé qu'il était par la soif, la faim, la chaleur et les efforts qu'il avait accomplis pour réussir, au bout d'un temps qui lui avait semblé interminable, à limer les barreaux.

Incapable de soulever la jambe, il dut se faufiler la tête la première à travers l'ouverture. Les bords déchiquetés des barreaux s'enfoncèrent dans sa chair. Quant il sauta de l'autre côté, le choc de la chute se propagea douloureusement dans ses bras tendus et,

l'espace d'une seconde, des aiguilles de lumière déchirèrent la nuit.

Marian lui prêta main-forte.

— « Allons-y, » répéta-t-il, hors d'haleine. Tous deux s'élancèrent en direction de la maison.

Soudain, Les saisit le poignet de Marian et l'obligea à s'arrêter.

« Ote ces sandales, » lui ordonna-t-il d'une voix rauque.

Elle se baissa vivement et en défit les boucles.

Aucune lumière ne brillait dans la maison. Il y avait des reflets de lune dans les fenêtres. Marian fit une grimace en posant son pied nu sur un caillou aigu.

« Dieu soit loué ! » murmura Les.

La voiture était toujours devant la maison à l'endroit où il l'avait laissée. Les prit son portefeuille et ouvrit la pochette réservée à la petite monnaie. Il sentit sous ses doigts le contact froid de la seconde clé de contact. Il était sûr que son trousseau n'était plus dans l'auto.

« Vite ! » haleta-t-il. Ils ouvrirent les portières et s'installèrent. Les se rendit soudain compte que la nuit était glaciale et qu'il grelottait. Il tâtonna à la recherche du contact. Il n'avait pas refermé, ayant décidé de ne le faire que lorsque la voiture aurait démarré.

Enfin, la clé entra dans la fente et Les poussa un soupir angoissé : si le pompiste avait trafiqué le mécanisme, ils étaient perdus.

« Ça y est, » balbutia-t-il. Et il tira sur le starter.

Le moteur toussa, gronda... et s'arrêta. Les jeta un coup d'œil chargé d'appréhension du côté de la maison obscure.

— « Elle ne va pas partir ? » fit Marian dans un souffle.

— « Je ne sais pas. J'espère que c'est seulement le moteur qui est froid. » Il tira encore sur la manette et le moteur ahana de nouveau.

— « Les ! »

Au contact de la main de Marian sur son bras, il se tourna vers la maison.

Une fenêtre s'était allumée au second étage.

— « Tu vas démarrer, oui ? » hurla-t-il frénétiquement.

Il éprouva un intense sentiment de soulagement quand le moteur ronronna enfin. D'un même geste, tous deux refermèrent les portières et Les appuya sur l'accélérateur.

Au moment où il passait en première, le buste du pompiste se

dessina en ombre chinoise dans l'encadrement de la fenêtre illuminée. L'homme cria quelque chose mais ni Les ni Marian ne comprirent ce qu'il disait.

La voiture fit un bond en avant et s'immobilisa.

Le conducteur poussa un grognement de rage impuissante et, une fois de plus, tirailla son starter. Le moteur retrouva sa cadence et les pneus tressautèrent sur le sol rugueux. L'homme n'était plus derrière la fenêtre et Marian, les yeux fixés sur la maison, vit s'éclairer la pièce du bas.

— « Vite ! »

Les passa en seconde, tout en braquant à fond. Les roues chuintèrent et la voiture s'élança en direction du chemin. Alors, il embraya la troisième et alluma les phares.

Quelque chose explosa derrière eux et tous deux rentrèrent la tête dans les épaules quand un projectile heurta le toit. Les écrasa la pédale de l'accélérateur.

Une seconde détonation déchira la nuit et la moitié de la vitre arrière disparut en une pluie de verre cassé. Les gémit tandis qu'un éclat tranchant comme un rasoir lui effleurait la nuque.

La voiture passa sur un petit fossé et il s'en fallut de peu qu'elle ne heurtât le talus. Cramponné au volant qui tressautait entre ses mains, le conducteur revint au centre du chemin.

— « Où est-il ? » demanda-t-il à Marian.

Elle tourna la tête en tous sens.

— « Je ne le vois pas. »

La voiture cahotait et, à chaque secousse, le pinceau des phares faisait des saccades vertigineuses.

Je m'arrêterai à la prochaine ville pour dire au shérif de tout faire pour essayer de libérer ce pauvre type, songeait Les avec affolement. Le sol, à présent, était moins accidenté et il accentua son allure. Atteindre la prochaine ville et...

— « Attention ! »

Malgré l'avertissement de Marian, il ne put s'arrêter à temps. La calandre fracassa la lourde barrière qui barrait le chemin et la Ford s'immobilisa. Le choc fut d'une brutalité inouïe. Projetée en avant, Marian heurta le pare-brise. Le moteur se tut et les phares s'éteignirent.

Les se dégagea, à moitié assommé.

— « Vite, chérie ! Vite ! »

— « Ma tête ! » gémit Marian. « Ma tête ! »

Elle se tenait la tempe.

Passé le premier moment d'effarement, Les ouvrit la portière de droite et prit Marian par le bras.

— « Il faut se sauver, mon amour. »

Désemparée, elle sanglotait tandis qu'il la tirait hors de la voiture. Il la prit par la taille pour la soutenir. Derrière lui, il entendit quelqu'un courir et, quand il se retourna, il vit l'œil éblouissant d'une torche électrique braquée sur eux.

Marian s'effondra en atteignant la barrière et Les resta debout, impuissant, la serrant entre ses bras, tandis que le pompiste arrivait au pas de course, un revolver dans la main droite, sa lampe dans la gauche. Le fugitif grimaça, aveuglé par la torche.

— « Demi-tour. »

Ce fut tout ce que dit le pompiste en désignant la maison du bout de son fusil.

— « Ma femme est blessée. Elle a cogné le pare-brise. Vous n'allez pas la remettre en cage ! »

— « J'ai dit : demi-tour ! »

Il avait hurlé ces mots et Les sursauta.

— « Mais elle ne peut pas marcher. Elle est évanouie ! »

La respiration de l'homme était sifflante. Les remarqua qu'il était torse nu et qu'il grelottait.

— « Eh bien, vous n'avez qu'à la porter. »

— « Mais... »

— « Vous voulez que je vous abatte sur place ? » s'exclama le pompiste avec une fureur frénétique.

— « Non... non. »

Tremblant, Les souleva le corps inerte de Marian et se mit en marche, l'homme sur ses talons, s'efforçant de regarder le visage de sa femme sans perdre l'équilibre.

— « Chérie... » fit-il dans un souffle. « Marian... »

Sa tête était renversée en arrière et le vent jouait dans ses cheveux blonds. Les sentit monter en lui une rage froide.

« Pourquoi faites-vous ça ? » demanda-t-il soudain sans se retourner.

Il n'y eut pas de réponse — rien que le bruit des bottes du pompiste sur le sol défoncé.

« Comment pouvez-vous faire une chose pareille ? Capturer vos semblables et les offrir en pâture à ce... cette espèce d'horreur... »

— « Silence ! » Mais le ton était celui de l'accablement et non celui de la colère.

— « Ecoutez... Laissez partir ma femme. Gardez-moi prisonnier s'il le faut, mais laissez-la partir. Je vous en supplie ! »

Toujours pas de réponse. Désemparé devant cet échec, Les se mordit les lèvres.

La maison était une masse sinistre et menaçante dressée au milieu de l'imensité du désert.

« Pour l'amour du ciel, ne l'enfermez pas dans une cage ! » cria Les avec désespoir.

— « Rentrez. »

La voix de l'homme était indifférente. Elle ne promettait rien, elle était dénuée d'émotion.

Les se raidit. S'il avait été seul, il se serait jeté sur lui. Jamais il ne se serait dirigé de son plein gré vers les cages, vers cette chose... Mais il y avait Marian.

Il fut pris par surprise. Subitement, le pompiste le rattrapa et il sentit une aiguille s'enfoncer dans son épaule. Le souffle coupé par cette douleur inattendue, il se retourna aussi vite qu'il le put mais son fardeau ralentissait ses mouvements.

— « Qu'est-ce que... »

Il ne put même pas achever sa phrase. C'était comme si un liquide brûlant qui l'engourdissait s'infiltrait dans ses veines. Une lassitude infinie plombait ses membres et il faillit s'écrouler quand le pompiste lui prit Marian des bras.

Il fit encore un pas en titubant et la nuit se ponctua d'étincelles lumineuses. Sous ses pieds, la terre se liquéfia et ses jambes devinrent molles comme du caoutchouc.

— « Non, » grommela-t-il dans un soupir léthargique.

Puis il s'écroula.

Il ne se rendit même pas compte du choc quand il tomba.

Le ventre de la créature était tiède. Une chaleur épaisse et vaporeuse le faisait palpiter. Elle reposait dans une pénombre humide et son corps sans forme était animé par les pulsations monotones du sommeil. Grotesquement recroquevillée sur elle-même comme un chat cosmique devant l'âtre, elle était repue, elle était satisfaite.

Pour deux jours.

Des cris stridents réveillèrent Les. Il s'étira vaguement et ses lèvres bougèrent comme pour parler. Mais elles étaient de bois,

elles étaient molles et inertes ; il était incapable de les mouvoir et ce ne fut qu'au prix d'un intense effort de volonté qu'il parvint à soulever ses paupières.

Il cligna lentement des yeux, le regard vitreux. Ses mains s'agitèrent faiblement, tels des poissons agonisants.

Les cris venaient de la cage voisine. Le prisonnier qui s'y trouvait était sorti du sommeil artificiel dans lequel il était plongé et il cédait à une crise de nerfs. Parce qu'il savait...

Le front de Les se plissa. *L'homme pouvait penser.* Son corps était semblable à un bloc de pierre, mais sous cette surface minérale, son esprit conservait sa lucidité.

Il referma les yeux. Savoir ce qui allait advenir rendait les choses encore plus épouvantables. Etre là, impuissant et désarmé, et attendre ce qui allait arriver...

Il frissonna. Cette chose, qu'était-ce ? Il n'avait aucune base sur quoi bâtir une hypothèse. Ce qu'il avait vu au cours de cette nuit était au-delà de toute logique.

Quel jour était-on ? Et où était...

Marian !

Il tourna la tête avec difficulté. Sa gorge se contracta et des filets de salive coulèrent au coin de ses lèvres. Une fois encore, il se concentra pour ouvrir les yeux.

Sa physionomie conserva toute son impassibilité. Pourtant, les couteaux de la panique lacéraient son cerveau.

Marian n'était pas auprès de lui.

Elle gisait sur le lit, droguée. Merv lui essuya une fois de plus le front avec un linge humide et frais. Elle avait un pansement sur la tempe.

Debout, il la contempla en silence. Il venait de faire un tour du côté des cages pour administrer une injection au prisonnier qui s'était remis à hurler. Il se demandait ce qu'il y avait dans la drogue que la créature lui avait remise, se demandait ce qu'elle avait fait à cet homme. Il espérait qu'elle l'avait rendu totalement inconscient.

C'était son dernier jour, à celui-ci.

Non, songea-t-il soudain, passant du coq à l'âne. C'est mon imagination qui m'a joué des tours. Elle ne ressemble pas à Elsie. Absolument pas.

C'était une illusion. Il voulait qu'elle ressemble à Elsie, voilà

tout ! Il déglutit laborieusement. Imbécile ! Elle ne ressemble pas du tout à Elsie.

Son regard, une fois de plus, caressa le corps de la femme, le promontoire de sa poitrine, ses hanches souples, ses longues jambes au galbe parfait. Marian... C'était le nom que son mari lui avait donné. Marian...

Un joli nom.

Avec un haussement d'épaule rageur, Merv Ketter se détourna et se hâta de quitter la chambre. Qu'est-ce qui lui prenait ? Qu'est-ce qu'il se figurait ? Qu'il allait la laisser partir ? Pourquoi l'avoir emmenée chez lui, la veille au soir ? Pourquoi l'avoir logée dans la chambre d'amis ? C'était absurde. Il ne pouvait pas se permettre d'éprouver de la pitié. Pas plus pour elle que pour n'importe qui. Car ce serait sa perte. C'était évident.

Tout en descendant l'escalier, il essaya de reconstituer le sentiment d'horreur qu'il avait éprouvé au moment où cette masse gélatineuse s'était mise à l'absorber, de se rappeler la terreur fulgurante qu'il avait ressentie. Mais le souvenir se désagrégeait comme un nuage dispersé par le vent, et c'était à la femme qu'allaient ses pensées. *Marian.* Elle ressemblait à Elsie. La même couleur de cheveux, la même bouche...

Non !

Il la laisserait reposer dans la chambre jusqu'à ce que la drogue cesse son effet. Alors, il la remettrait dans la cage. *C'est moi ou eux,* songea-t-il avec colère. Je ne vais pas mourir pour ça ! Je ne vais pas mourir pour elle.

Il continua de se tenir des discours jusqu'à ce qu'il eût atteint les pompes au volant de sa camionnette.

Il faut que je sois fou pour l'avoir fait coucher à la maison, pour avoir eu pitié d'elle, pensait-il. Je ne peux pas me le permettre. Pour moi, elle représente seulement un sursis de deux jours. C'est tout...

La station-service était vide et silencieuse. Merv coupa le moteur et descendit du véhicule.

La terre brûlante grinçait sous ses semelles. Inlassablement, il tournait en rond autour des pompes, les traits crispés, la physionomie haineuse. *Je ne peux pas la laisser partir !* Il frissonna, s'apercevant subitement qu'il y avait deux jours qu'il y songeait.

— « Pourquoi n'est-ce pas un homme ? » murmura-t-il en serrant les poings. Il leva son bras gauche et se perdit dans la

contemplation de la petite excroissance rougeâtre. Pourquoi n'arrachait-il pas cet objet enfoui dans sa chair ? Pourquoi ?

C'est alors que la voiture arriva brûlante et couverte de poussière. Une voiture de représentant...

Merv fit le plein, vérifia le niveau d'huile, remplit le radiateur. Et, pendant tout ce temps, il observait à la dérobée sous le bord de son chapeau le petit bonhomme rougeaud, vêtu d'un complet de lin et coiffé d'un panama. Un échange... La pensée était là, dans sa tête, bien que Merv n'osât pas la formuler. Il regarda la plaque d'immatriculation.

Arizona.

Son visage se durcit. Non... Il avait toujours laissé repartir les voitures enregistrées dans l'Etat. C'était plus sûr.

Je suis obligé de le laisser repartir, se dit-il avec accablement. Obligé... Je ne peux pas me permettre de...

Mais quand le petit bonhomme sortit son portefeuille, la main de Merv s'enfonça dans la poche arrière de son pantalon et ses doigts se refermèrent sur la crosse tiède du revolver.

Bouche bée, le petit homme regarda l'arme en écarquillant les yeux.

— « Qu'est-ce que ça signifie ? » demanda-t-il d'une voix faible.

Merv ne répondit pas.

La nuit caressait la bulle de ses doigts glacés.

Pourquoi l'air était-il si peu nutritif, la pression de l'atmosphère si faible ? Cette terre était une terre agonisante dont les gaz générateurs de vie étaient presque épuisés.

Tout en glissant, râclant le sol à mesure qu'elle avançait, la créature rêvait d'évasion.

Depuis combien de temps déjà était-elle en ce lieu aride et désolé ? Impossible de le déterminer car le soleil de cette planète surgissait et disparaissait à une incroyable rapidité ; l'obscurité et la lumière se succédaient sans cesse.

En outre, les instruments chronométriques du vaisseau étaient irréparablement brisés. Il n'y avait plus de références, plus d'étalons de mesure à quoi se rapporter. La créature était perdue sur ce vide ténu de roches vivantes où elle pouvait à peine trouver de quoi survivre.

Au loin apparut le gîte de l'animal indigène. Une masse angulaire et pointue, grotesque. C'était un animal stupide, inintelligent,

incapable d'avoir un comportement conforme à la raison, tout juste bon à émettre des piaillements affolés et à agiter ses membres comme les plantes nocturnes du monde de la créature. Et ce corps ! Si calcifié qu'il en était rigide et dur. Quelle piètre nourriture ! La créature était forcée de manger deux fois plus souvent que d'habitude car la digestion exigeait une terrible dépense d'énergie.

La créature se rapprochait.

L'animal qui lui était destiné se trouvait là, comme à l'accoutumée. Il gisait sur le sol, inerte. La créature émit des ondes de pensée et savoura le suc épais de celles de l'animal. Quel monde barbare si c'était là la forme de vie intelligente qui le peuplait ! L'être rampant s'approcha davantage, se balançant sur la terre en proie au vent.

L'animal bougea et un profond dégoût envahit l'esprit de la créature. Si elle n'avait pas été affamée, réduite à l'impuissance, jamais elle n'aurait pu se forcer à absorber cet être à l'ossature raide qui se contorsionnait.

La bulle toucha un membre de l'animal. La créature recouvrit la forme animale et s'immobilisa, frémissante. Ses cellules visuelles lui révélèrent les yeux écarquillés de sa victime, ses cellules auditives traduisirent les bruits étranglés qu'elle exhalait, ses cellules tactiles absorbèrent le tremblement de son corps.

Et, au plus profond d'elle-même, la créature enregistrait l'inlassable cliquetis émanant de la tanière obscure où se tapissait le premier animal, celui dans le membre flasque duquel elle avait implanté le cône de localisation.

La créature mangea. Et, tout en se repaissant, elle se demandait si elle trouverait assez de nourriture pour la maintenir en vie... pendant les mille années terrestres que durerait son existence.

Il était affalé sur le plancher de la cage, le cœur battant à grands coups, sous le regard du pompiste.

Il était occupé à éprouver les parois quand il avait entendu s'ouvrir la porte de la maison et les pas de l'homme marteler les marches. Aussitôt, il s'était laissé rouler à terre, s'efforçant désespérément de retrouver la position qu'il avait eue quand il dormait sous l'influence de la drogue. Les mains mollement allongées de part et d'autre du corps, la jambe droite à peine repliée, il avait

fermé les yeux. Il ne fallait surtout pas que l'autre sache qu'il était conscient. Il importait qu'il ne se méfie pas quand il ouvrirait la porte de la cage.

Les s'efforçait de respirer régulièrement, bien que cela lui fît mal au ventre. Le pompiste l'observait en silence par la lucarne. Quand il ouvrira la porte, je bondirai et...

Sa gorge se contracta lorsqu'un spasme le convulsa. Son geôlier devinait-il qu'il jouait la comédie ? Les muscles bandés, il guettait le bruit de la serrure. S'il devait s'évader, ce serait maintenant ou jamais.

La chose allait revenir cette nuit.

Il entendit un bruit de pas qui s'éloignaient et ouvrit les yeux avec un rictus d'incrédulité. L'homme s'en allait.

Longtemps, Les resta immobile, agité de soubresauts, les yeux fixés sur la lucarne par laquelle le pompiste l'avait regardé. Il avait envie de crier, de frapper la porte à coups de poing jusqu'à ce que ses mains soient meurtries.

— « Non... non... » gémit-il.

Enfin, il se dressa sur ses genoux et s'approcha avec précaution de la lucarne. Le pompiste avait disparu.

Les s'étendit à nouveau par terre et, une fois de plus, vida ses poches.

Son portefeuille qui ne contenait rien qui pût lui être du moindre secours, son mouchoir, un bout de crayon, quarante-sept *cents* en monnaie, un peigne.

C'était tout.

Pendant de longues minutes, il contempla ces différents objets comme s'ils recelaient la réponse. Il fallait qu'il y ait une solution, il était inconcevable qu'il finisse comme l'autre prisonnier, offert en holocauste à cette chose...

Puis, une fois de plus, il palpa désespérément les parois de la cage à la recherche d'une fissure, d'une planche plus faible que les autres, de n'importe quoi...

Et il s'efforçait de ne pas penser à la nuit qui allait tomber, à ce que cette nuit apporterait.

Mais il ne pouvait penser à rien d'autre.

Elle se redressa avec un cri étouffé quand le pompiste lui caressa les cheveux de ses doigts calleux. Horrifiée, elle le regarda,

les yeux écarquillés, et la main de l'homme retomba.

— « Elsie, » murmura-t-il.

Elle sentit sur son visage une haleine au relent de whisky et elle s'écarta avec une grimace, étreignant de toutes ses forces la couverture.

Il répéta : « Elsie. » Sa voix était pâteuse et son regard trouble.

Marian se recula, le dos contre le bois de lit.

« Je ne voulais pas ça, Elsie, » dit l'homme. Des mèches pendaient sur ses tempes et son souffle était brûlant. « Elsie, ne... n'aie pas peur de moi. »

— « Où... où est mon mari ? »

— « Elsie... Tu ressembles à Elsie. » La voix du pompiste était brouillée. Son regard était suppliant. « Bon Dieu, ce que tu lui ressembles ! »

— « Où est mon mari ? »

Il lui prit le poignet et l'attira contre lui.

— « Non ! » balbutia-t-elle en essayant de se dégager.

— « Je t'aime, Elsie. Je t'aime ! »

— « *Les !* »

Son appel résonna bruyamment dans la petite pièce.

Quand l'épaisse main du pompiste se plaqua sur sa bouche, la tête de Marian chavira.

— « Il est mort, » hurla l'homme d'une voix rauque. « La chose l'a mangé. Elle l'a mangé ! Tu entends ? »

Marian retomba contre le bois de lit, avec de l'épouvante dans le regard.

L'homme se mit debout péniblement et, oscillant sur ses jambes, il l'examina. Elle était livide.

— « Tu penses que ça m'amuse ? » demanda-t-il sur un ton haché tandis qu'une larme glissait sur sa joue noire de barbe. « Tu crois que ça me plaît ? » Un sanglot le secoua. « Eh bien, non, ça me plaît pas. Mais tu ne sais pas ! Tu ne sais pas ! Elle m'a avalé. Avalé ! Grand Dieu ! Tu ne peux pas savoir ce que c'est, tu ne peux pas ! »

Il s'assit pesamment sur le lit, tête basse, la poitrine secouée de hoquets.

« Je ne voulais pas. Bon Dieu, tu crois que je le voulais ? »

Marian serrait sa main sur sa bouche. Son esprit refusait d'admettre la réalité. Non ! Ce n'était pas vrai... pas vrai !

Subitement, elle bondit hors du lit. Dehors, le soleil était prêt à se coucher. La chose ne vient pas avant la nuit, songeait-elle

avec désespoir. Pas avant la nuit. Mais combien de temps était-elle demeurée inconsciente ?

— « Qu'est-ce que tu fais ? » demanda l'homme. Il avait les yeux rougis.

Elle se rua vers la porte.

Au moment où elle l'ouvrait, l'homme la rejoignit et tous deux heurtèrent le mur. Marian en eut le souffle coupé. Le pompiste s'accrochait à elle. Elle sentait ses mains courir sur sa poitrine, sur ses épaules.

« Elsie... Elsie, » répétait-il d'une voix étranglée en essayant de l'embrasser.

C'est alors qu'elle repéra la lourde cruche posée sur la table. Les mains de l'homme se faisaient plus pressantes, sa bouche brutale se collait sur ses lèvres. Mais c'était à peine si elle en avait conscience. Ses doigts se refermèrent sur l'anse de la cruche, elle leva le bras...

Des éclats de poterie tombèrent en pluie sur le plancher tandis que s'élevait le cri de l'homme.

Adossée au mur, Marian s'efforça de reprendre son souffle, les yeux braqués sur le corps de l'homme affalé par terre, ses doigts étreignant encore convulsivement le tapis.

Elle tourna la tête en direction de la fenêtre. Le soleil était presque couché.

Elle se précipita sur sa victime inanimée et, les mains tremblantes, palpa ses poches jusqu'à ce qu'elle eût trouvé le trousseau de clés.

Quand elle se précipita dehors, elle entendit geindre le pompiste. Regardant derrière elle, elle l'entrevit fugitivement : lentement, il se tournait sur le dos.

Elle traversa le vestibule en courant, ouvrit la porte. Les derniers feux du couchant empourpraient le ciel.

Elle descendit les marches et poursuivit sa course. Ce n'est pas vrai, pas vrai... Les mêmes mots continuaient de résonner dans sa tête tandis qu'elle se précipitait vers les cages. Il m'a menti. Un sanglot lui tordit les lèvres. Il a menti !

L'obscurité tombait rapidement. Marian titubait.

La première cage était vide.

Elle eut encore un sanglot et courut vers la cage suivante. Il avait menti !

— « *Les !* »

— « Marian ! »

Le visage illuminé par un espoir fou, Les bondit vers elle.

— « Oh ! mon chéri ! » Sa voix n'était qu'un murmure vacillant. « Il m'avait dit... »

— « Marian, ouvre la cage. Dépêche-toi ! La chose arrive. »

L'épouvante retomba sur Marian. Machinalement, elle tourna la tête pour scruter avec horreur le désert qui s'assombrissait.

« Marian ! »

Maladroitement, elle essaya une clé. Ce n'était pas la bonne. Elle en essaya une deuxième sans plus de succès.

« Marian, dépêche-toi ! »

— « Mon Dieu... » gémit-elle en introduisant gauchement la troisième clé dans la serrure. Elle ne convenait pas mieux que les deux autres. « Je n'arrive pas à trouver la... »

Elle laissa sa phrase en suspens et, pétrifiée, cessa de respirer. Un gigantesque crissement, un sifflement brisaient le silence. Elle jeta un coup d'œil derrière elle et son regard se posa à nouveau sur Les.

— « Allons... ne t'affole pas. Nous avons encore le temps. » Les poussa un bruyant soupir. « Essaye la clé suivante. Très bien... Non, non... l'autre. Là.. voilà. Nous y sommes. Non, elle ne marche pas. Essaye celle d'après. » Le ventre de Les n'était plus qu'un nœud douloureux tellement il était contracté.

Les dents de Marian s'enfoncèrent dans sa lèvre inférieure. Elle tressaillit et laissa tomber le trousseau. Avec un gémissement, elle se baissa pour le ramasser. Là-bas, dans le désert, le son chuintant et liquide s'intensifiait.

— « Je n'y arrive pas, Les ! Je n'y arrive pas ! »

— « Tant pis, va-t-en. Rejoins l'autoroute à toute vitesse. »

Pétrifiée, elle regarda son mari. « Quoi ? »

— « Je t'en prie, ne reste pas là ! Cours ! »

Elle se mordit à nouveau les lèvres et retint son souffle. Le tremblement qui secouait ses mains cessa. Elle glissa une autre clé dans la serrure, puis une autre encore sous le regard éperdu de Les qui sondait l'étendue du désert.

— « Non, mon amour, ne... »

La serrure joua.

Avec un grognement inarticulé, Les ouvrit la porte d'un coup d'épaule et agrippa la main de Marian. L'atroce chuintement vibrait dans le crépuscule.

— « Cours ! » ordonna Les d'une voix étouffée. « Ne regarde pas derrière toi. »

Ils s'élancèrent, fuyant les cages, fuyant la masse gélatineuse et vivante. Ils s'efforçaient de ne pas entendre, ils regardaient droit devant eux, courant à grandes enjambées, talonnés par la panique.

La Ford au capot défoncé avait été ramenée devant la maison. Ils ouvrirent les portières et s'engouffrèrent frénétiquement dans la voiture. La clé de contact était encore en place. Les la tourna et actionna le starter.

— « Les, la chose vient vers nous ! »

Les vitesses grincèrent. L'auto fit un bond. Les passa en seconde et appuya sur l'accélérateur jusqu'à ce que la Ford fût engagée sur le chemin.

Il braqua à droite en direction de la ville qu'ils avaient traversée... quand ? Il lui semblait qu'il y avait des années de cela. Le pied au plancher, il accéléra. Il distinguait mal la route maintenant que les phares étaient morts mais il lui était impossible de soulever le pied. La voiture fonçait dans la nuit en rugissant. Pour la première fois depuis quatre jours, Les exhala un soupir de soulagement...

La créature écumeuse oscillait sur elle-même et la rage palpitait dans ses tissus. L'animal l'avait trahie. Aucune nourriture ne l'attendait. Furieuse, elle tournait en rond. Ses cellules visuelles scrutaient le sol et sa masse, lumineuse et amorphe, laissait des traînées dans la poussière. Rien ! La créature gargouillante se dirigea vers la maison telle une marée visqueuse, se dirigea vers le cliquetis incessant qui émanait de l'animal relié à elle...

Le bras de Merv Ketter se contracta spasmodiquement et le pompiste se releva, les yeux écarquillés et fixes. Une douleur déchirante lui vrilla le cerveau. Il avait mal dans la tête, dans le bras. Le cône était une araignée aux pattes tranchantes qui se frayait une voie dans sa chair. Il se mit à genoux en grinçant des dents. La souffrance lui brouillait la vue.

Comme il se dressait sur ses pieds, un choc ébranla la maison, suivi d'un fracas. Il se tordit convulsivement. La brûlure qui lui mordait le bras se fit plus lancinante et, d'un seul coup, il com-

prit. Avec un gémissement plaintif, il sortit en hâte et se pencha sur la cage de l'escalier obscure.

La créature se hissait en rampant. Ses yeux multiples luisaient comme des blocs de métal. Elle montait, masse bouillonnante, sifflant de fureur. Elle montait de marche en marche vers l'animal avec un bruit mou. L'animal fit demi-tour et s'enfuit.

L'escalier de derrière... C'était sa seule chance. Il avait toutes les peines du monde à respirer. L'air avait la densité d'un liquide dans ses poumons. Ses bottes résonnèrent dans le hall. Il se rua dans la chambre enténébrée. Derrière lui, la rampe de l'escalier se gondola et céda. La créature avait atteint le second étage. Elle se tortilla sur elle-même, prenant la forme d'un fer à cheval, et continua de glisser en avant.

Merv dévala l'escalier, s'accrochant à la rampe. Son cœur cognait comme un marteau-pilon dans sa poitrine. La douleur fulgura, plus intense que jamais, dans son bras, et il poussa un cri rauque. Il avait si mal qu'il faillit s'évanouir.

Quand il arriva au bas de l'escalier, la porte de la chambre vola en éclats.

Pesamment, la créature creva la porte donnant sur l'escalier de derrière. Elle percevait le piétinement de l'animal en fuite. Elle dégoulina de marche en marche, roulant sur elle-même en crissant. Le bois éclatait sous elle et ses innombrables palpeurs enregistraient sa plainte.

Une fois arrivée à la dernière marche, elle se répandit comme une traînée de lave dans la cuisine.

Merv se précipita vers la cheminée du living, s'empara du mauser et pivota sur lui-même, face à la masse miroitante de la créature qui se coulait vers lui.

Il vida son chargeur et l'écho assourdissant des détonations se répercuta dans la pièce. Mais les balles ne firent que caresser le corps de la créature et il recula avec un hurlement de terreur, lâchant son arme. Il fit un grand geste du bras, balayant la photo

de sa femme. Le portrait tomba avec un bruit de verre cassé et, il eut la vision fugitive du sourire d'Elsie.

Sa main se referma sur un objet dur et, soudain, il sut ce qu'il fallait faire.

La masse fluide et luisante glissait vers lui. Merv sauta de côté.

La cheminée se désagrégea et le mur se fissura.

La créature se contracta et, lourdement, s'abattit sur Merv. Alors, celui-ci dégoupilla la grenade et la serra étroitement contre sa poitrine.

Bête stupide ! Maintenant, je vais te tuer pour...

Douleur !

Explosion des tissus, éclatement de la bulle externe protectrice... La créature se répandit en torrents de protoplasme en fusion.

Silence. Ses différents esprits s'éteignirent l'un après l'autre sous l'effet de l'asphyxie qui s'emparait progressivement de ses tissus dans cette atmosphère ténue. L'agonie envahit ses cellules, ses articulations gélatineuses. Les vestiges de la créature frémissaient légèrement. Ses pensées s'amenuisaient.

Ses fluides vitaux se tarirent. Faisceaux de lumière donnant chaleur et vie à la matière palpitante... coalescence d'organes, division cellulaire, turgescence ondulante et nourricière... où sont-ils ? Où sont les maîtres qui m'ont donné vie afin que je puisse les nourrir sans jamais perdre ni ma masse ni mon énergie ?

Et la créature, née de cultures hydroponiques malignes, mourut, oubliant qu'elle avait jadis dévoré ses maîtres endormis, qu'elle avait ingéré en même temps que leurs corps le savoir recélé par leurs esprits.

Ce samedi-là, au mois d'août, il y eut une violente explosion dans le désert et, à trente kilomètres à la ronde, les gens trouvèrent d'étranges objets métalliques dans leurs cours.

— « C'est une météorite, » dirent-ils.

Parce qu'il fallait bien dire quelque chose.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Being.

JAMES

H. SCHMITZ

Question d'attitude

James H. Schmitz est un auteur à peu près inconnu en France, où seule une infime partie de son œuvre a été traduite dans notre langue. Dans Galaxie, *nous avons pu lire une nouvelle intéressante :* La planète de l'oubli *(nº 35) et surtout un court roman,* Point Oméga *(nº 27), écrit en collaboration avec l'enfant chéri des amateurs français : A.E. van Vogt, œuvre que nous trouvons pour notre part tout à fait excellente. Quelques années auparavant, l'ancienne édition de* Galaxie *avait publié quelques récits de Schmitz, dont le plus remarquable était sans doute* Vigilance (Galaxie *ancienne série nº 10) : perdu sur une planète peuplée d'êtres à l'aspect monstrueux, un homme déforme inconsciemment la réalité et croit vivre dans un pays idyllique où les indigènes ne sont que grâce et beauté ; mais une illusion n'est jamais totalement stabilisée et quelquefois le réel transparaît derrière les apparences...*

James H. Schmitz n'est donc pas

un des écrivains appartenant à la génération montante. Né en 1911 à Hambourg, de parents américains, il publie sa première nouvelle, Greenface, *en août 1943 dans* Unknown, *magazine spécialisé dans le fantastique moderne à tendance humoristique et dans l'*heroic fantasy. *Il faut attendre 1949 pour voir paraître son second récit, dans* Astounding : Agent of Vega *(numéro de juillet 1949).* Agent of Vega *ouvre un cycle qui fut plus tard publié en livre sous le même titre ; on pourra d'ailleurs en lire une traduction dans le prochain volume de la collection Galaxie-Bis. En attendant la sortie de celui-ci, sachez déjà que ce space-opera a principalement des femmes pour héroïnes, ce qui est très rare en science-fiction.*

Un autre sommet dans la carrière de James H. Schmitz est la récente publication de son roman The witches of Karres, *qui est l'expansion d'une nouvelle du même nom* (Astounding, *décembre 1949). C'est une œuvre tout à fait délicieuse qui conte, dans un style alliant quelques-unes des qualités d'Edmond Hamilton et de Jack Vance, les mésaventures du capitaine Pausert, entraîné par trois petites sorcières dans une odyssée qui aura des répercussions sur tout l'univers.*

A l'inverse d'écrivains réputés comme Fredric Brown ou Catherine Lucille Moore, Schmitz continue d'être très actif dans le domaine de la science-fiction. C'est une de ses dernières œuvres, publiée dans le numéro de février 1969 de Fantasy and Science Fiction, *que vous allez lire ; il ne s'agit donc pas d'un « classique », mais elle n'en mérite pas moins notre attention.*

M.T.

CELA faisait à présent six de *leurs* heures que les escorteurs de la flotte de la Fédération avaient rendu compte « mission accomplie » et annoncé qu'ils faisaient demi-tour. Bientôt, se dit Aznard, il sera possible d'agir en sûreté... de prendre les dernières mesures pour la vaste gageure qui avait paru si dangereuse et avait été si indispensable. Sans l'Attitude Malatlo, c'eût été impossible. Malatlo l'avait aidé de bien des manières.

Du fond de la vaste salle des commandes il contemplait fixement les trois humains de la Fédération. Ils avaient le dos tourné, l'attention concentrée sur divers instruments, tandis que le grand vaisseau de commerce approchait sans hâte de la planète. Sashien avait déclaré que les opérations d'atterrissage commenceraient dans une heure.

Cela semblerait anormal qu'Azard ne soit pas avec eux à observer les activités sur les écrans. Il lui fallait donc procéder immédiatement à ses derniers arrangements.

Il pivota et sortit sans bruit de la salle. Peut-être ne s'apercevraient-ils pas de son abscence. Et même dans le cas contraire, cela n'aurait pas d'importance. Pendant le voyage, depuis le départ du Moyeu, il s'était montré sans cesse préoccupé de la cargaison immensément précieuse que le destin avait confiée à ses soins. Comme pour tout le reste, ils ne faisaient rien qui pût le gêner sur ce point.

Il entra dans une cabine de transfert d'où il ressortit cinq étages plus bas, dans une coursive faiblement éclairée où donnaient de nombreuses portes. Le vaisseau était énorme, bien plus grand qu'il n'eût cru possible avant de se rendre au Moyeu. Une bonne partie de l'espace disponible contenait, en couches superposées, les multitudes de corps humains inertes, assemblés par des moyens artificiels, et dont chacun serait bientôt doté de son eld pour arriver à la vie consciente et intelligente. Un cadeau pour le monde perdu de Malatlo, de la part de la Fédération du Moyeu. Et c'étaient aussi des cadeaux, les milliers d'outils, de machines, d'instruments emmagasinés dans des emballages réduits en d'autres secteurs du vaisseau. Les moyens et les approvisionnements voulus pour fonder sans délai une colonie. La Fédération était riche et généreuse. Et elle avait respecté, tout en ne la partageant pas dans l'ensemble, l'Attitude Malatlo. Elle respectait Azard et sa mission... La mission de faire renaître à la vie Malatlo sur le monde vierge qui se présentait en ce moment devant le vaisseau.

Azard fila par les coursives sonores jusqu'à la zone interdite à laquelle il était convenu que lui seul aurait accès. Il n'avait pas cru pour autant que cet accord serait observé. Ses responsabilités étaient trop lourdes pour qu'il se permette la faiblesse d'avoir confiance. En principe les deux hommes et la femme de la salle des commandes étaient les seuls humains de la Fédération présents à bord. Pourtant, étant donné les dimensions de la nef, on ne pouvait en avoir la certitude ; c'est pourquoi, dans la section qui lui causait le plus de souci, il avait disposé et dissimulé de nombreux pièges et avertisseurs. Si quelqu'un y pénétrait, il devait forcément laisser des traces que relèverait Azard. Jusqu'à présent, il n'en avait pas trouvé.

Il ouvrit la massive porte d'un compartiment, la franchit et la referma hermétiquement derrière lui. Il vérifia ses engins dissi-

mulés avec un soin méticuleux. Ils n'avaient enregistré aucune présence injustifiée. Il descendit encore d'un étage, ouvrit un second sas.

Cette fois, il laissa le panneau ouvert. Dans la salle se trouvaient les caisses de « cultures ». Il y en avait huit. Deux d'entre elles contenaient à elles seules, grâce à l'énergie qui se répandait à travers leurs doublures à alvéoles microscopiques, plus d'un demi-milliard d'elds — plus d'un demi-milliard de personnalités, d'identités, d'entités. Azard n'était nullement versé dans la science des elds et n'avait pas été nanti de renseignements sur les forces qui maintenaient les elds dans les caisses Mais il savait qu'ils y étaient.

Il se tenait la tête à moitié tournée, les yeux mi-clos, l'oreille tendue. Rien de détectable, songeait-il. Rien qu'il soit possible de déceler là tant que les caisses restaient fermées, ni au moyen d'instruments quelconques ni par l'intermédiaire d'une sensibilité comme la sienne. Il se pencha et procéda à la succession compliquée d'opérations qui seules permettaient d'ouvrir une caisse de culture. L'épais couvercle de celle qu'il manipulait se rabattit bientôt en arrière, découvrant les instruments qui en garnissaient l'intérieur. Azard n'y toucha pas. Il attendit. Un moment s'écoula, puis, progressivement, il acquit la perception des personnalités confinées.

C'était comme le bourdonnement croissant d'un essaim tournoyant de minuscules créatures. Ce n'étaient pas ses oreilles qui l'entendaient, mais son esprit. Ils étaient éveillés, conscients, avides... terriblement avides, terriblement incités à bouger, à sentir, à vivre de nouveau. Il se demandait si les humains de la Fédération les auraient entendus comme lui, et, dans l'affirmative, s'ils auraient compris ce qu'ils entendaient.

Il n'y en a plus pour longtemps, dit-il aux elds. Plus pour longtemps ! Mais cela ne fit pas baisser le ton de leur bourdonnement, de leur impatience de revêtir de nouveau les attributs de la vie.

Il referma la caisse puis vérifia les systèmes de sécurité des huit qu'il avait en tout. Pas d'indices qu'on eût tenté d'y toucher. Ce n'étaient pas des elds que contenaient les six autres, mais quelque chose qui avait presque autant de valeur. Les humains de la Fédération l'ignoraient. Ou du moins Azard pouvait-il être à peu près sûr qu'ils n'en savaient rien.

Il sortit du compartiment scellé. Il songeait que cela n'avait plus d'importance qu'il eût ou non réussi à éviter tout soupçon.

L'aventure avait réussi jusqu'à présent, elle était proche du succès total. Ses trois compagnons de bord, dans la salle des commandes, seraient bientôt morts. Alors le vaisseau avec tout ce qu'il contenait serait entre ses mains.

Il s'en alla parachever ses préparatifs.

Sashien, le pilote, avait posé la nef du côté non éclairé de la planète, dans la zone que les spécialistes de la colonisation du Moyeu avaient proposée comme l'une de celles où toutes les conditions étaient favorables au renouveau de Malatlo. Le gigantesque vaisseau atterrit si doucement qu'Azard ne s'en aperçut qu'en voyant Sashien qui commençait à désactiver les moteurs.

— « Et maintenant, » dit aussitôt Odun à Azard, « si nous sortions jeter un coup d'œil à votre monde vierge ? »

Azard hésitait. Il ne tenait pas à s'éloigner du vaisseau, ne fût-ce que pour quelques-unes de leurs heures, tant qu'il resterait un humain de la Fédération sur le vaisseau. Mais il se révéla que tous étaient de la partie... Odun, Sashien et la femme, Griliom Tantrey, qui représentait l'entreprise responsable de la production et du conditionnement en masse des corps-zombies emmagasinés pour Malatlo. Un petit croiseur atmosphérique prit son essor, jaillissant du flanc du vaisseau. Une demi-heure après, ils flottaient dans la lumière solaire.

Ce monde était d'apparence agréable, verdoyant, varié, avec des nuages qui dérivaient et des océans qui roulaient. Ils survolèrent de grands troupeaux d'animaux dans les plaines et effleurèrent la cime de montagnes altières. Enfin, ils firent demi-tour pour regagner le secteur nocturne.

— « Qu'est-ce que c'est ? » s'enquit Azard en désignant une large tache d'un jaune luisant à la surface sombre de l'océan, à gauche sous eux.

Sashien orienta le croiseur dans la direction indiquée.

— « Des bêtes marines qui devraient un jour constituer une source utile d'alimentation et de produits chimiques, » dit Odun. Il s'était plongé dans l'étude des rapports relatifs à ce monde ainsi que des recommandations en faveur d'une restauration de Malatlo. « Individuellement, ces animaux sont minuscules, mais ils se rassemblent en masse à diverses saisons pour le frai. »

Sashien releva un compte sur un écran et dit : « Cette tache

a plus de cent kilomètres carrés ! Pour un rassemblement, c'en est un ! »

Ils passèrent au-dessus de cette couverture de feu à la surface des eaux. Azard constata : « La planète est riche. La Fédération se montre fort généreuse... »

— « Pas trop, en réalité, » dit Odun. « Il y a longtemps que ce monde a fait l'objet d'un relevé et a été réservé pour une colonisation éventuelle. Mais il est si éloigné du Moyeu qu'il aurait très bien pu rester à jamais inutilisé. Il ne manque pas de planètes habitables beaucoup plus proches de nous. » Il ajouta : « Cet éloignement de la Fédération et de toute civilisation que nous connaissions est naturellement une des raisons qui l'ont fait choisir pour Malatlo. »

— « Cela n'en reste pas moins un geste d'une insigne générosité, » insista Azard.

— « Eh bien, voyez-vous, » expliqua Odun, « nous étions bien plus nombreux dans la Fédération que Malatlo ne le croyait à nous y intéresser ainsi qu'à son idéal. »

Griliom Tantrey approuva de la tête : « Nous aimions Malatlo, » dit-elle. « C'est pourquoi nous sommes ici tous les trois... »

Malatlo. L'Attitude Malatlo.

Revenons de quelque deux siècles en arrière à partir de cette nuit où l'énorme vaisseau se posa sur un monde intact.

La Fédération du Moyeu s'était enfin forgée. Forgée dans le sang, le feu et la fureur, mais tout cela était à présent révolu. Pour la première fois depuis bien des générations d'humains, il n'y avait plus de guerres entre constellations. Et un peu partout les populations commençaient à contempler avec stupéfaction et parfois une certaine incrédulité les destructions, les violences et les cruautés d'un passé récent. Elles n'en voulaient plus. Plus jamais.

Seulement, et c'était naturel, la constitution de la Fédération ne mit pas fin aux violences et aux cruautés. Elle organisa une société viable, assez riche de promesses, mais ce n'était pas une société parfaite et elle ne le serait sans doute jamais. Et quand certaines gens avaient compris qu'ils n'y pourraient rien, ils n'avaient tout simplement plus voulu entendre parler de Fédération.

C'était cela, Malatlo, l'Attitude Malatlo. Personne ne paraissait savoir d'où venait ce nom. Mais c'était dans l'air, en quel-

que sorte, sur un millier de mondes. Ce mouvement n'avait pas de grands leaders, ni de rites ni de philosophie, ni quoi que ce soit d'étiquetable. Pourtant il y avait de très nombreux chefs mineurs.

Ils soumirent la question à la Fédération. Ils voulaient être à l'écart de ladite Fédération, ceux qui partageaient l'Attitude Malatlo, loin de tous ceux qui n'y adhéraient pas totalement ; ils voulaient se retrouver entre eux. Ils n'éprouvaient pas d'animosité envers les autres êtres humains, mais ils refusaient que Malatlo fût troublé par ceux dont la pensée et les actes n'étaient pas en accord avec leurs idées.

La Fédération avait fait droit à ces exigences. Peut-être les dirigeants considéraient-ils cela comme une expérience. Il est également possible qu'individuellement ils aient approuvé l'Attitude Malatlo tout en la jugeant inapplicable à la plupart des humains — et en tout cas à la Fédération. De toute façon ils avaient accompli tout le nécessaire pour donner naissance au monde Malatlo.

Son emplacement n'avait jamais été divulgué. Mais on savait qu'il se trouvait à une distance énorme du Moyeu, ce qui ne laissait à peu près aucune probabilité qu'on le découvre par hasard. Il avait pour voisine une planète où vivait une race qui s'appelait les Raceels et avait donné à son monde le nom de Tiurs. La civilisation était bien développée mais n'avait pas encore atteint le vol spatial. Les adeptes de l'Attitude Malatlo avaient souhaité de tels voisins pour démontrer que l'homme était capable de vivre en paix avec toutes les autres créatures. Environ quatre millions d'entre eux furent transférés au monde Malatlo en l'espace de quelques années. Par la suite presque tous les liens avec la Fédération avaient été rompus. Les gens de Malatlo étaient opposés aux voyages galactiques et n'avaient conservé que des astronefs leur permettant de se déplacer dans le système de leur nouveau soleil.

Sur accord, un seul lien était resté avec la Fédération. Tous les dix ans, un petit vaisseau allait du Moyeu au système Malatlo. Il n'emmenait que peu de personnes qui toutes avaient assez de sympathie envers l'Attitude Malatlo pour n'être pas cause de discorde. En outre les visiteurs ne restaient sur la planète que le temps de recueillir les renseignements nécessaires à la Fédération, puis rentraient rendre compte.

Les comptes rendus demeuraient favorables. En un peu moins de deux siècles la population de Malatlo était montée à deux cents

millions d'habitants et s'était stabilisée à ce niveau. Elle avait mis au point de nouvelles ramifications scientifiques dans le domaine de l'âme humaine mais ne tenait pas à révéler au-dehors ses découvertes sur ce plan. Les gens de Malatlo avaient noué des relations de plus en plus amicales avec les Raceels de Tiurs qui estimaient l'Attitude Malatlo. Tel avait été le dernier rapport.

Et puis Azard était arrivé dans la Fédération à bord d'un petit astronef en mauvais état qui avait mis plus de trois ans pour venir de Malatlo. Le monde de Malatlo avait été détruit. Les Raceels de Tiurs l'avaient attaqué au moyen de champs de conversion de la matière qui avaient rendu la planète inhabitable en quelques jours, puis l'avaient entièrement consumée. A l'exception d'Azard, les adeptes de Malatlo n'existaient plus en chair et en os. Mais les elds, les personnalités de plus de la moitié d'entre eux avaient été conservées dans les huit caisses qu'avait apportées Azard. L'isolation de l'eld, la capacité de le maintenir vivace en dehors d'un corps matériel, avait été la dernière grande découverte de Malatlo.

Azard signala que Tiurs s'était elle-même détruite par la même occasion. Il était évident qu'au moins un des champs de conversion avait échappé au contrôle sur la planète, et une fois le champ activé, il n'existait aucun moyen de l'enrayer. Quelle qu'en fût la cause, il était clair qu'avant le départ de l'unique nef à quitter le système solaire de Malatlo, le monde des Raceels était lui-même en voie de désintégration rapide.

Azard était venu plaider pour que la Fédération aide une fois encore Malatlo à s'établir. La science fédérale savait fabriquer des corps humains qui fonctionnaient physiquement mais n'avaient pas la notion d'être et étaient dépourvus d'une personnalité tranchée. Il était possible de transférer les elds de Malatlo dans ces corps et de leur redonner ainsi la vie.

La Fédération avait accepté. Les corps-zombies étaient surtout des outils de recherche ; il n'y avait pas eu lieu précédemment de les produire en grandes quantités. Mais, avec un personnel directeur qualifié, cette production ne posait pas de problèmes majeurs et un développement forcé pouvait en amener en quelques mois de véritables armées au point de maturité physique. L'opération se complétait simultanément d'exercices mécaniques et de stimulation des neurones sur programme. Le résultat obtenu était une imitation d'homme limitée mais viable. Et si les découvertes des expérimentateurs de Malatlo pouvaient

transformer ces imitations en des êtres humains nouveaux et dotés de leur intégrité, Malatlo pouvait disposer de la matière première.

La construction des corps avait donc commencé. Et on avait entre-temps choisi un monde qui répondrait aux nécessités de l'Attitude Malatlo. Bientôt les zombies et les outils élémentaires d'une civilisation simple furent embarqués sur le grand vaisseau de commerce. Azard apporta à bord ses précieuses caisses. La Fédération avait choisi les trois spécialistes Sashien, Odun et Griliom pour conduire le bâtiment à la planète, surveiller le matériel de déchargement automatique et de construction, puis vérifier l'état final des zombies avant de ramener le vaisseau au Moyeu.

Du point de vue d'Azard, ce qui n'allait franchement pas dans cette affaire, c'est qu'il y avait beaucoup trop de gens à connaître l'emplacement du nouveau monde. Cela rendait inévitable qu'on vînt avant longtemps voir comment cela marchait à Malatlo. Ce qui n'était pas une situation acceptable.

Il n'en avait bien entendu rien dit. Mais le vaisseau de commerce ne rentrerait pas au Moyeu après avoir débarqué son contenu, pas plus qu'il ne resterait sur ce monde. Azard avait prévu de supprimer ses compagnons de la Fédération quelques heures après l'atterrissage, puis de mettre en état de vie autant d'elds sélectionnés qu'il en faudrait pour faire fonctionner le vaisseau avec des corps tout neufs, avant de repartir dans l'espace à la recherche d'une autre planète assez éloignée de la Fédération pour avoir la certitude qu'on ne la découvrirait jamais.

Dès que le croiseur atmosphérique fut rentré de son tour de planète, Azard prit des mesures pour mettre son plan à exécution.

Il avait un peu peur des trois spécialistes. On ne les aurait pas désignés pour cette mission s'ils n'avaient pas été des plus compétents. Durant le voyage, il les avait évités le plus possible, ce dont ils ne s'étaient d'ailleurs pas formalisé. Mais il avait quand même eu assez de rapports avec eux pour se rendre compte qu'ils étaient alertes et vifs de pensée. Il était peu probable que quoi que ce soit aille de travers. Toutefois cela restait une possibilité. Son premier acte était donc de mettre hors service les émetteurs du bord. Il s'en acquitta promptement et, de cette façon, ils se trouvèrent momentanément privés de tout moyen d'appeler à l'aide.

Sans doute ne leur faudrait-il pas longtemps pour découvrir la cause de cette panne et procéder aux réparations, mais avant cela les manœuvres d'Azard les rendraient incapables de nuire d'une manière ou d'une autre.

Ses préparatifs immédiats pour leur donner la mort étaient terminés. La salle des commandes était un des endroits du vaisseau où on les trouvait régulièrement ensemble. Un second point de rencontre, c'était une zone de trois pièces communicantes où ils prenaient leurs repas, rédigeaient leurs comptes rendus et parfois se détendaient en écoutant de la musique et des enregistrements divers. De divers points du vaisseau, il était maintenant en mesure de libérer une vapeur inodore qui tuerait au premier contact dans l'une ou l'autre de ces sections, mais il était indispensable d'agir de façon à les détruire tous les trois simultanément.

Ils étaient dans la chambre de pilotage où ils se livraient à des calculs relatifs au débarquement du matériel lourd de construction automatique lorsqu'Azard descendit une nouvelle fois dans la section scellée du vaisseau. Quand il en ressortit, il portait une des caisses d'elds. Quelques minutes après, il s'enfermait dans une zone d'emmagasinage où trente corps-zombies étaient allongés dans des coffres individuels à stimulation totale.

Griliom Tantrey et les autres l'avaient instruit avec soin des méthodes à suivre pour tirer ces corps de l'état de métabolisme de repos presque complet adopté pour les mettre en stock, ainsi que de celles propres à leur redonner le niveau normal de fonctionnement d'un corps humain actif. Les trente zombies choisis approchaient de cette phase depuis la veille et les instruments de lecture placés sur les coffres indiquèrent à Azard qu'ils étaient maintenant prêts. Il ne restait plus qu'à leur infuser leur conscience... et les elds seraient en mesure d'opérer.

Il ouvrit la caisse, puis, avec un soin patient, se mit à disposer les instruments à la bonne position. La plupart des personnalités en essaim enfermées là-dedans ne pouvaient être isolées ou traitées individuellement. Mais il était possible de contacter les membres de certains groupes essentiels en utilisant les combinaisons d'une quantité de cadrans et de les libérer un à un ; il n'en fallait pas plus. Azard posa la caisse devant un des coffres à zombies ouverts, pointa l'aiguille de libération sur le corps inerte et donna la liberté à un eld. Il le sentit se précipiter pour prendre possession de l'organisme. Les autres surent aussitôt ce qui se passait.

Il sentit leur avidité d'incarnation venir battre en un flot hurlant contre son esprit. Pas encore, songea-t-il.

Toutefois il en fit sortir trente en tout. C'étaient des entités disciplinées. Les corps-zombies restèrent calmes, sans un mouvement, si ce n'est une respiration profonde et régulière. Azard activa un appareil et sa voix se fit entendre. Quand il quitta l'endroit, sa voix continuait d'expliquer ce qu'ils devaient faire aux trente elds qui l'écoutaient à présent par les organes des corps...

Et, dans une autre partie du bâtiment, Azard activait un petit écran. Il y vit d'abord la salle des commandes... vide maintenant. Il sélectionna une vue d'une des pièces de vie commune. Griliom entrait à cet instant par une porte, et Sashien assis à une table se retournait pour lui parler. Leurs voix devinrent perceptibles et Azard écouta un moment leur conversation. Puis Sashien appela Odun et ce dernier franchit le seuil.

Azard ébaucha un sourire, passa la main derrière l'écran, trouva le bouton encastré dans le bâti, le pressa et le maintint. Le gaz qui se répandit dans la pièce vers les trois spécialistes de la Fédération était incolore, silencieux, inodore. Il les atteignit en quelques secondes et ils s'écroulèrent l'un après l'autre. Azard lâcha le bouton. Ils étaient déjà morts... et dans moins d'une heure le système d'aération du vaisseau aurait filtré la vapeur empoisonnée et en aurait débarrassé la partie habitable.

Et maintenant, sa tâche était presque achevée ! Envahi d'un sentiment de soulagement et de triomphe, il se dit que le temps était venu où il allait pouvoir restituer à de plus qualifiés que lui ses responsabilités. Il repartit par le vaisseau, presque courant dans son impatience. Cette fois, il ne prenait pas la peine de refermer les panneaux derrière lui ; ce n'était plus nécessaire.

Plus de deux milliers de dispositions très variées d'ordre génétique étaient représentées parmi les corps-zombies fournis par la Fédération. Un de ces groupes était vraiment extraordinaire tant du point de vue physique que du potentiel mental. Azard en avait apporté un spécimen la veille. Il mit en circuit les mécanismes d'éveil du coffre. Ce corps allait recevoir l'eld du plus grand de tous ceux dont il avait eu charge jusqu'alors. Il entreprit d'examiner le zombie et de surveiller son conditionnement pour la dernière fois, avec le plus grand soin. Mais c'était visiblement un choix excellent, le meilleur possible dans les circonstances...

Pendant qu'il réglait le dernier cadran des instruments de transfert, il fut saisi d'une atteinte de faiblesse, de lourdeur étranges. L'impression qu'en un instant on l'avait vidé de toute sa force.

Il lui fallut un effort énorme pour se forcer à tourner la tête, il était effaré, il n'en croyait pas ses yeux.

Et ils étaient bien là. Sashien et la fille Griliom...

Et le troisième ?

L'idée démente s'imposa à lui : la troisième silhouette, c'était lui-même.

— « Non, » lui expliqua la troisième silhouette, « ce n'est pas vous, Azard. Nous avons combiné un déguisement qui me confère votre apparence pour un temps. » C'était la voix d'Odun.

Les yeux écarquillés, figé de surprise, Azard vit Sashien tendre à Griliom l'appareil qu'il avait tenu pointé sur lui. Les deux hommes s'approchèrent, le soulevèrent du plancher et le posèrent dans un fauteuil.

Griliom lui annonça : « Je vais réduire la pression. Vous pourrez parler. »

Azard inspira profondément. Un peu d'espoir lui revint. Les elds qu'il avait munis de corps et de renseignements ne tarderaient pas à s'armer et à arriver. Il les avait avertis de se montrer prudents. Si le trio désirait qu'il parle, eh bien, il parlerait. Il demanda d'une voix rauque : « Que me voulez-vous ? »

Odun répondit par une question : « Pourquoi avez-vous tenté de nous supprimer ? »

— « Je n'en ai rien fait, » contra Azard. Comment diable avaient-ils pu échapper à leur sort ? « Vous deviez rester un certain temps sans connaissance, mais sans aucun mal. »

Il l'examinèrent, puis Sashien prit la parole : « Quel but poursuiviez-vous par cette tentative ? »

Azard soupira. « J'avais besoin de ce vaisseau pour Malatlo. »

— « Malatlo l'aurait obtenu rien qu'en le demandant, » fit Odun. « Et vous le saviez bien. »

— « Oui. Mais il nous est impossible de rester ici. Ce monde est encore trop proche de la Fédération et trop de gens en auraient connu la position. Nous avons une nouvelle dette de gratitude envers la Fédération, mais il nous faut à présent rompre tout lien avec ses populations. Le nouveau Malatlo doit naître sur un monde que personne ne connaisse... et trop éloigné pour qu'on le découvre par hasard. »

— « Pourtant Malatlo ne voyait pas d'objections à entretenir quelques relations avec la Fédération, auparavant, » dit Griliom.

— « Nombre d'entre nous ne le souhaitaient pas, » affirma Azard. « Et en fin de compte, nous étions beaucoup à estimer que nos ennuis avec les Raceels de Tiurs ont eu pour origine le fait qu'ils étaient informés de la Fédération par notre intermédiaire. Ils ont cherché à nous éliminer non pas tant par peur de nous que par peur de la Fédération où l'Attitude Malatlo n'est pas dominante. »

— « Il vous fallait quand même la Fédération pour vous fournir les corps-zombies, » observa Griliom. « La quantité que nous en avons embarquée sur ce vaisseau n'était qu'un début. »

— « Mais cela suffisait, » rétorqua Azard. « Naturellement nos savants les meilleurs auraient été parmi les premiers éveillés. Leur étude des corps et des notes que j'ai prises sur les méthodes employées pour les fabriquer leur auraient permis de reproduire le procédé. »

Il continua d'un ton sincère : « Croyez bien qu'il ne vous en serait échu aucun mal. On vous aurait laissés ici sur cette planète avec le croiseur atmosphérique et des approvisionnements. Dès que le vaisseau aurait été assez loin pour qu'on ne puisse plus le repérer, nous aurions informé les escorteurs de votre situation pour qu'ils viennent vous reprendre. »

Sashien et Odun regardèrent Griliom, qui secoua la tête. « L'analyse a révélé trois éléments mortels dans le gaz qu'il a répandu, » dit-elle. Elle lança un coup d'œil à Azard. « Nous n'étions pas dans cette pièce. Vous n'avez vu et entendu que des zombies programmés. Ils sont morts en quelques instants... comme nous serions morts à leur place. » Elle ajouta à l'intention de ses deux compagnons : « Nous voici donc devant un soi-disant adepte de Malatlo qui était prêt à tuer trois êtres humains pour arriver à ses fins. Cela paraît difficile à croire. »

Azard répéta avec obstination : « Le fait même que je sois un adepte de Malatlo doit vous indiquer que, si le gaz utilisé était vraiment mortel, cela ne pouvait être que par erreur ! Une erreur qui, je l'avoue, aurait eu des conséquences terribles... »

Odun émit d'un ton songeur : « Peut-être devrions-nous questionner un des autres. » Il désigna du menton la caisse posée devant le coffre du corps. « Passez-moi le paralyseur, Griliom, et ayez l'obligeance de voir où il en était de l'opération. »

Azard banda lentement ses muscles quand la femme s'approcha de la caisse des elds et se pencha pour inspecter la disposition des cadrans à l'intérieur. Elle ne marquait pas d'hésitation... comprenait-elle donc ce qu'elle voyait ?

Elle annonça : « Il a choisi une personnalité particulière pour la transférer dans ce corps. Voyons... » Elle se tourna vers le coffre, l'ouvrit et se courba sur le zombie. Ses épaules bougeaient. Azard ne voyait pas ce qu'elle faisait, mais il présumait qu'elle en vérifiait l'état d'après les divers instruments. Elle se redressa bientôt et regarda Odun : « Capacité totale, » conclut-elle. « Nous pouvons procéder au transfert. »

Azard fit un violent effort pour se lever. Mais ils étaient attentifs ; la pression du paralyseur s'accrut aussitôt. Il ne pouvait pas bouger et il s'aperçut aussi qu'il n'avait plus la parole. Un éblouissement le prit, sa vision s'embruma. Puis il se rendit compte que Griliom et Sashien s'agitaient autour de lui ; enfin sa vision lui revint peu à peu.

Il était toujours immobilisé sur son siège et voyait la pièce comme à travers un mince voile de teinte sombre. Il devina que c'était un champ d'énergie d'une espèce particulière. Odun se tenait au milieu du local. A une dizaine de mètres de lui, le corps-zombie préparé par Azard était étendu sur le dos. Azard s'aperçut alors que Sashien et Griliom se tenaient de part et d'autre de son fauteuil et un peu en retrait.

Le corps remua, ouvrit les paupières, s'assit.

Il inspectait la pièce du regard mais ne paraissait voir ni Azard ni ses deux surveillants. Le voile d'énergie devait donc bloquer la vision dans cette direction. Les yeux du zombie se portèrent sur Odun, qui le contemplait sous l'apparence d'Azard. Le zombie se mit debout.

Rien d'incertain dans ses mouvements. C'était un puissant eld, capable de transmettre instantanément ses intentions sur toute la gamme des dispositions de réaction physique et mentale du zombie. Azard aurait dû sentir sa présence dans la pièce, mais il ne pouvait pas établir le contact avec l'eld à travers la barrière d'énergie. Pas moyen de lui transmettre un avertissement.

— « Dom belke anda grom, Azard ! » dit le corps à Odun. La voix était forte, sûre d'elle-même.

— « Gelan ra Azard, » répondit Odun. « Ra diriog Fédération. Sellen ra Raceel. »

Le corps se déplaça aussitôt. Il sauta de côté jusqu'à une table, à trois mètres de distance. Et Azard remarqua alors seulement ce qu'il eût dû voir d'un simple coup d'œil circulaire dans la salle : le pistolet posé sur la table. Le corps s'en saisit, en braqua le canon sur Odun et pressa la détente.

Et il retomba mollement sur le plancher, l'arme lui échappant de la main.

— « C'était une épreuve, » dit Odun à Azard. Il n'avait plus le visage d'Azard ; il avait dû ôter sa fausse peau ou son masque. « Vous avez entendu ce que je lui ai dit. Je me suis identifié comme un humain de la Fédération et je l'ai accusé d'être un Raceel. Il a immédiatement tenté de me tuer. Bien sûr l'arme était truquée. C'était celui qui pressait la détente qui mourait. »

Azard ne répondit pas.

« Ainsi vous êtes des Raceels, » pousuivit Odun. « Et vous êtes prêts à nous tuer tous — tous les êtres humains — comme vous avez détruit la population de Malatlo. Nous aimerions savoir comment tout cela est arrivé. Consentez-vous à parler ? »

— « Oui. Je vous raconterai tout ce que vous vous voudrez, » répondit Azard d'une voix volontairement morne, l'air navré et résigné. Mais il était envahi d'une colère farouche... et plus longtemps il retarderait ceux-là par ses paroles, plus certaine serait leur mort et plus tard la victoire des Raceels. Les trente elds qu'il avait libérés étaient un groupe choisi de combattants magnifiques et ils devaient en ce moment même fouiller le vaisseau, nantis de corps vigoureux et neufs, munis d'armes. La petite démonstration qu'il en avait eue l'instant d'avant confirmait qu'ils sauraient utiliser au maximum lesdits corps.

« Nous étions au désespoir, » reprit-il, sachant qu'il avait à présent toute leur attention. « Avant que les colons de Malatlo établissent le contact, Tiurs connaissait le problème d'une population menaçant sans cesse de déborder les capacités et les ressources de la planète, alors que la civilisation locale n'avait pas les moyens techniques d'entreprendre des déplacements dans l'espace qui auraient allégé les difficultés. On avait donc adopté une solution provisoire et boiteuse en mettant au point les méthodes de conservation de la personnalité consciente pour une durée indéfinie sans qu'il y eût besoin d'un corps matériel...

— « C'est donc vous et non Malatlo qui avez donné naissance à la science des elds, » observa Sashien.

— « Ils procédaient à des recherches dans ce domaine, » répondit Azard, « mais nous avions réussi la séparation de l'eld un siècle avant qu'ils commencent à faire des progrès intéressants dans ce sens... »

Les adeptes de Malatlo n'avaient pas renforcé leurs rapports avec Tiurs, estimant qu'il valait mieux laisser ceux-ci se développer d'eux-mêmes d'une manière satisfaisante pour les Raceels. Et ces derniers, bien qu'avides de renseignements de la part des humains, restaient également circonspects. Pour eux la situation était lourde à la fois de promesses et de menaces. Il existait des moyens de traverser l'espace interstellaire et il y avait des mondes à l'infini parmi les étoiles pour y répandre leur espèce. Telles étaient les promesses.

Les menaces, c'était la possibilité de rencontrer dans l'espace des concurrents plus formidables qu'eux-mêmes. Les adeptes étaient sans danger, mais d'après ce qu'ils avaient révélé de leur race aux Raceels, celle-ci ne l'était sûrement pas. Et cette race dominait déjà, c'était évident, un secteur énorme de l'espace. De plus il pouvait y avoir d'autres espèces aussi dangereuses pour des êtres moins puissants.

La logique imposait de ne pas se faire remarquer avant d'être assez fort pour faire face à toute opposition.

Les Raceels s'étaient plongés dans la recherche à bien des niveaux, y compris dans des voies qu'ils avaient abandonnées de longtemps, les jugeant trop dangereuses pour eux-mêmes dans l'immédiat. Ils éprouvèrent un peu de surprise lorsque Malatlo se montra prêt à leur fournir des astronefs pour étude, quand ils manifestèrent leur intérêt dans ce domaine. Malheureusement ces nefs n'étaient pas conçues pour les distances interstellaires, mais ils permirent aux savants de Tiurs d'accomplir un pas de géant dans la bonne direction. Les Raceels cachèrent à Malatlo ce progrès ainsi que leurs autres espoirs et leurs craintes.

C'était une race dont la cadence de reproduction était naturellement élevée et, tout au long d'une histoire hérissée de guerres, elle avait érigé en dogme son expansion. Cette poussée était devenue une faiblesse quand Tiurs avait enfin été unie en une société unique et rigoureusement contrôlée, restreinte à la surface de sa propre planète. Et voilà que soudain cette avidité d'expansion pouvait redevenir un avantage. Quand ils déboucheraient sur les

étoiles, ce ne serait pas en de timides et incertains sondages en vue de colonisation, mais bien avec des milliers de vaisseaux dont chacun serait en mesure de peupler un monde en une seule génération.

Ils travaillaient dans ce but avec une détermination fiévreuse. Ils avaient appris par Malatlo que les savants de la Fédération étaient en mesure de fabriquer des corps-zombies dépourvus d'elds, en quantités théoriquement infinies, aussi s'étaient-ils penchés sur ce point. Les elds désincarnés emmagasinés dans les caves, qui n'avaient pas place pour une existence normale sur Tiurs, reviendraient à la vie dans des corps neufs sur des mondes nouveaux. Les cellules fertiles endormies, appartenant à des familles sélectionnées, étaient entassées par millions. Les recherches en matière d'armements avançaient rapidement. Le voyage interstellaire complet paraissait presque à portée.

Et puis...

— « Les adeptes de Malatlo portèrent à notre connaissance qu'ils étaient informés de nos plans et que cela les horrifiait, » dit Azard. « Ils semblaient se croire capables de nous persuader d'y renoncer. » Il hésita. « Aussi leur avons-nous imposé le silence. »

— « Vous avez supprimé tout un monde vivant, » dit Griliom.

— « Nous ne pouvions plus arrêter ce que nous avions entrepris. Et Malatlo aurait révélé notre secret à la Fédération. Nous avons pensé que nous n'avions plus le choix. »

— « Comment Tiurs a-t-elle été détruite ? » s'enquit Sashien.

— « Nous avions compté la détruire à l'aide de champs convertisseurs de masse après notre départ. A tout enquêteur, il semblerait par la suite que Malatlo et Tiurs eussent été engouffrés dans un même désastre. Nous n'avions pas compris à quel point ces champs étaient instables et dangereux. Une réaction prématurée s'est déclenchée parmi ceux qu'on mettait en place sur Tiurs. Après quoi...

Il haussa les épaules. Un instant l'horreur vieille de trois ans parut lui assombrir de nouveau l'esprit.

« Nous étions absolument sans préparation et, il ne nous restait que quelques jours pour agir. » Jusqu'au dernier moment, on avait fait passer les couches les plus précieuses de la population par les centres de séparation des elds. Un seul vaisseau muni d'un moteur expérimental interstellaire avait échappé à la première explosion de conversion. Il était très petit. Mais il pouvait

quand même transporter tous les elds de Raceels qu'on aurait le temps de sauver. Il pouvait également contenir une assez forte quantité de cellules de reproduction. Et des provisions pour un seul Raceel qui voyagerait des années durant. Parce qu'il ne restait plus qu'un endroit où il était possible de produire des corps-zombies pour les elds rescapés, et c'était la Fédération humaine du Moyeu... »

Griliom intervint : « Nous avons analysé le corps dont vous vous vous servez. Il est humain, de toute évidence. Comment vous l'êtes-vous procuré ? »

— « Il y avait un certain nombre d'adeptes sur Tiurs quand nous avons détruit Malatlo, » dit Azard. « J'appartenais au groupe qui présentait les diverses caractéristiques nécessaires pour conduire notre vaisseau de survie jusqu'à la Fédération. On a transféré mon eld dans le corps d'un adepte, à cette fin. La méthode appliquée consistait à amener le sujet humain au bord de la mort physique. Le processus mortel dissolvait l'eld qui habitait la chair. L'eld de Raceel était alors injecté et on tentait ensuite de ranimer l'organisme. Les quarante-huit premiers essais avaient échoué et les elds de Raceels étaient morts eux aussi avant qu'on ait pu les arracher des corps à l'agonie qui les avaient absorbés. Je suis le quarante-neuvième transfert. Ce corps-ci a été ranimé effectivement, alors j'ai survécu. »

Il ajouta : « Nous serions en mesure d'échanger des informations nombreuses et précieuses si, par exemple, les savants raceels au courant des méthodes de transfert des elds et ceux qui ont mis au point les champs de conversion étaient ramenés à l'existence physique. Nous vous offrons ce qu'ils ont découvert en échange de l'usage de vos corps-zombies. »

Il ne s'attendait pas qu'on accepte cette offre. Les trois autres devaient croire qu'ils pourraient obtenir ces mêmes renseignements des elds qui étaient en fait leurs captifs pour le moment, et ce sans rien donner en retour. Mais, tant qu'ils le laissaient bavarder, cela laissait aux elds libérés d'autant plus de temps pour les trouver et les anéantir.

Il reprit : « Il ne faut pas nous juger trop sévèrement. Notre histoire et nos traditions ont fait de l'expansion continue de notre espèce une impérieuse nécessité en nous. Nous n'aurions permis aucun obstacle. Mais à présent votre race et la mienne peuvent se servir réciproquement. C'est à quoi vous devriez réfléchir plutôt qu'à la question de venger Malatlo. »

— « Azard, vous ne voyez pas complètement la situation, » répondit Odun. « Votre récit devant la Fédération avait été admis à titre provisoire, mais on vous surveillait de près. Et peu à peu des contradictions sont apparues. En tenant compte même du choc causé par le désastre, vous ne parliez et vous n'agissiez pas tout à fait en adepte de Malatlo, pas comme nous les connaissions Vos demandes étaient logiques en fonction de l'Attitude Malatlo. Mais elles étaient un rien trop logiques et précises, et trop rigoureuses.

» Il se pose en outre la question de votre cerveau. Il dresse des barrières automatiques devant les sondages psychiques. Les cerveaux humains peuvent disposer de cette capacité sous des formes diverses. Mais, dans votre cas, le mécanisme entre en action d'une manière qu'on n'a encore relevée chez aucun humain. Donc on n'a pas tardé à se demander si, en dépit des apparences, vous étiez complètement humain. Entre-temps il se confirmait, comme vous l'aviez signalé, que les mondes de Tiurs et de Malatlo avaient disparu. En conséquence, si vous n'étiez pas un humain, vous étiez très probablement un eld raceel dans un corps d'homme. Et il s'ensuivait que vous tendiez à la Fédération un piège pour qu'elle vous aide à reconstituer l'espèce des Raceels. »

Azard le regardait avec ébahissement. « Si on me soupçonnait, pourquoi... »

— « C'était une épreuve. »

— « Une épreuve ? » répéta Azard.

Odun poussa un soupir. « Il semble que, même acquise d'occasion, l'Attitude Malatlo conserve un étrange pouvoir, » observa-t-il. « Il a été décidé que, si l'on découvrait que la destruction de Malatlo avait été un acte de panique irréfléchie, un acte dont vous et votre espèce ayez du remords, et pas seulement parce que votre propre destruction en a découlé, on vous aiderait alors à redonner l'existence physique aux elds raceels en stockage. Mais tout ce que vous avez fait depuis le début de ce voyage constitue la preuve constante de l'hostilité implacable de votre race envers toutes les autres. Et pas un instant vous n'avez échappé à la surveillance. »

Azard protesta d'un ton dur : « C'était impossible ! »

— « Bien entendu, nous prenions certaines précautions, » lui expliqua Griliom Tantrey. Elle désigna du menton le zombie étendu sur le sol. « J'ai injecté à ce corps un stimulant avant qu'y soit transféré l'eld qui venait de l'un des chefs de votre peu-

ple, sans doute. C'était une des étapes de l'animation des zombies dont vous n'étiez pas informé. Ce stimulant fait défaut à tous les corps où vous avez transféré des elds il y a une heure. Ils sont tous morts par conséquent, quelques minutes après que les elds les aient amenés à la pleine et normale activité, et bien sûr, les elds sont morts du même coup. »

Il s'efforça quelques secondes de n'y pas croire, mais elle disait la vérité, c'était clair. Il examina leurs visages tour à tour, puis s'adressa à Odun : « Vous avez parlé dans notre langue. Comment l'avez-vous apprise ? »

— « Il y a quelques années déjà que j'étudie les rapports entre Malatlo et les Raceels, » dit Odun. « Le dernier vaisseau à revenir de votre système m'a fourni des enregistrements linguistiques. » Il lança un coup d'œil à ses compagnons. « Je crois qu'Azard nous a maintenant dit tout ce qu'il fallait, tout ce que nous souhaitions savoir. »

Ils firent un signe d'assentiment.

« En conséquence, il est temps de procéder aux dernières dispositions de l'affaire. »

Sa main se déplaça. Et les ténèbres se refermèrent précipitamment autour d'Azard.

Il se réveilla bientôt et promena les yeux dans la pénombre. Il était installé dans un autre fauteuil, de nouveau dans l'incapacité de remuer les membres et le corps, et les trois autres s'occupaient de quelque chose non loin de lui.

Quelques secondes plus tard, il se rendit compte qu'ils étaient à bord du croiseur atmosphérique. L'écran montrait la surface d'un des océans. Les deux caisses d'elds étaient posées près de l'écran.

Azard s'aperçut qu'il pouvait parler et demanda à haute voix : « Que faites-vous ? »

Ils se retournèrent et Griliom lui déclara froidement : « Nous allons nous débarrasser des elds ici même. »

Malgré tout, Azard éprouva un sentiment d'incrédulité en même temps que la rage l'envahissait. Du moins ces trois-là mourraient-ils aussi ! songea-t-il. Les hordes d'elds, relâchées simultanément, lutteraient farouchement pour la possession de leurs corps aussi bien que de celui d'Azard lui-même. Et ni

les elds incarnés ni les corps physiques ne survivraient à un tel assaut.

— « Vous n'avez aucun droit de prendre cette décision ! » s'insurgea-t-il.

— « Nous en avons le droit et c'est pourquoi nous sommes ici, Azard, » répondit Odun.

— « Dans ce cas, vous êtes encore pires que nous n'étions. Nous n'avons détruit que la population d'un monde. Vous prenez sur vous de supprimer toute une espèce intelligente. »

Ils ne réagirent pas immédiatement. Ils examinaient à présent l'écran et Azard réussit à bouger suffisamment la tête pour l'observer aussi. Un instant, puis la frange d'une formation d'un jaune luisant apparut dans le cadre. Il reconnut un rassemblement de milliards de petites créatures marines en frai, comme celui qu'ils avaient observé dans la soirée précédente.

Griliom lui déclara sans se retourner : « Voici au dessous de nous un approvisionnement sans fin de corps dénués à la fois d'elds et d'intelligence. J'ai réglé les commandes de ces caisses de façon que les elds raceels soient libérés dans la minute qui suivra le contact des caisses avec la surface des eaux. Ils émergeront et pénétreront dans ces corps d'accueil où ils auront la possibilité d'exister durant un peu moins d'une année normale... c'est la durée de vie de ces créatures. Ensuite ils mourront avec elles. Voilà notre solution à l'affaire. »

Odun ajouta : « Mais vous êtes dans l'erreur sur un point fondamental, Azard. Nous conservons les cellules reproductrices de Raceels en stockage et il en surgira une génération nouvelle, sous notre surveillance. Il faudrait une nécessité atroce pour que nous supprimions toute une espèce. Ainsi la vôtre ne périra-t-elle pas. C'est son histoire, ses traditions et ses attitudes qui mourront. »

Azard demanda : « Et que sommes-nous sans notre histoire, nos traditions et nos attitudes ? »

Les humains ne répondirent pas et il ne fut pas tellement certain d'avoir formulé sa question à voix haute. Il s'aperçut que la chose le laissait indifférent, que la question même était sans importance. Puis il nota que le croiseur s'était rapproché de la surface de la mer, qu'on ouvrait un panneau. On largua les caisses d'elds et le panneau se referma.

Il vint à Azard l'idée que ni ceci ni quoi que ce fût d'autre ne lui causait d'émotion. Leurs artifices l'avaient vidé de toute réaction émotive. Il se rendit compte ensuite que ses

sens s'affaiblissaient et qu'il se mourait. Mais cela aussi le laissait indifférent. Il en conclut qu'ils étaient capables de compassion, à leur manière.

Puis il mourut.

En bas, les caisses d'elds, ouvertes, dansaient sur les eaux lumineuses. Les elds, conscients et affreusement affamés de vie physique, découvraient brusquement qu'on les avait libérés. Ils jaillirent des caisses et trouvèrent de la vie en abondance autour d'eux. Ils pénétrèrent, prirent possession, se fixèrent. Durant un instant, peut-être, certains d'entre eux eurent-ils encore assez de lucidité pour comprendre qu'ils s'étaient unis à une forme de vie qui ne fournissait aucun véhicule à la conscience. Mais, comme il n'y avait plus rien pour la soutenir, leur propre conscience s'éteignit.

Ils survivraient néanmoins un certain temps. Un peu moins d'une année.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Attitudes.

Revue des livres

LES MIROIRS DE LA PEUR (anthologie)

Des plus simples et des plus efficaces — encore fallait-il avoir la modestie d'y penser, — la tactique de la maison Casterman consiste, pour l'élaboration de sa collection « Histoires Fantastiques », à ne faire confiance qu'à des spécialistes du genre. C'était déjà net quand sortirent des anthologies signées Jacques Papy, Jean Palou, Marcel Schneider ; ce fut lumineux quand, voulant ouvrir la collection à la science-fiction, ses responsables s'adressèrent à Alain Dorémieux. On connaît le résultat : la collection « Histoires Fantastiques » se maintient à un très bon niveau et accumule les volumes lentement mais régulièrement.

Avec *Les miroirs de la peur*, nous en sommes au neuvième. Il s'agit de quinze récits fantastiques anglo-saxons inédits en français, qui ne feront exception aux habitudes de la collection ni du point de vue de la qualité ni du point de vue des raisons de cette qualité.

On en doit le choix et la présentation à Roland Stragliati, c'est-à-dire à quelqu'un qu'un qui est au royaume de la littérature fantastique une sorte de Guillaume Budé mâtiné d'une espèce d'éminence grise. Si certains l'ignorent encore, c'est qu'à la façon des icebergs le personnage ne se réduit pas à ce qui s'en laisse apercevoir. Précieux collaborateur de la présente revue, il est en particulier l'auteur de plusieurs anthologies parues dans le cadre des numéros spéciaux — dont l'une, publiée en 1965, sous le titre *Histoires de terreur*, fut signalée en termes élogieux par Roger Caillois dans l'avertissement de la seconde édition de son *Anthologie du fantastique*, — mais ce n'est pas tout. Comme d'autres se font une certaine idée de la France, Roland Stragliati se fait une certaine idée du fantastique qu'il n'a cessé de défendre en contribuant à introduire et parfois à imposer en France des auteurs qui nous resteraient peut-être inconnus. Pensons par exemple à Jean Ray dont il fut l'ami et l'infatigable supporter. Enfin, chaque fois ou presque qu'il se fait quelque chose d'intéressant dans le domaine de l'anthologie, il est celui qui conseille, éclaire, renseigne avec une discrétion et une bonne grâce qui, selon l'expression du même Roger Caillois, *« donnent plus de prix à la rare étendue de ses connaissances »*.

Son érudition et l'attention qu'il porte à la vie de la littérature fantastique offraient à Roland Stragliati une multitude de voies pour la composition de son recueil. Ce n'est pourtant ni la plus originale, ni la plus brillante, ni la plus immédiatement séduisante qu'il a choisie. Presque entièrement coupés des formes les plus avancées du fantastique (sur quinze auteurs représentés, quatre seulement vivent encore), *Les miroirs de la peur* constituent une manière de jardin des classiques, et il serait possible de leur reprocher un parti pris qui risque de trop laisser dans l'ombre des tendances ou des talents nouveaux. Sans aborder le problème de savoir s'il y avait matière à révélations, il faut pourtant reconnaître que l'option prise par Roland Stragliati est la plus pédagogique, surtout dans une collection destinée au grand public ; quant à l'amateur éclairé, est-il sûr de bien connaître, quoique leurs noms lui soient assez familiers, les maîtres incontestés que sont aux Etats-Unis ou en Grande-Bretagne William Hope Hodgson, Montague R. James, Edith Wharton, Herbert R. Wakefield, etc. C'est aussi

la plus naturelle. Un peu méfiant à l'égard du fantastique moderne jugé, à tort ou à raison, trop artificiel, Roland Stragliati a suivi ses goûts particuliers et, pour parodier ce que Gide disait de Montaigne, avouons qu'une bonne partie du plaisir que nous prenons à lire *Les miroirs de la peur* vient de celui qu'a pris Stragliati à les découvrir et à les réunir. Plaisir révélateur : si, dans sa préface, Stragliati peut légitimement espérer que ces miroirs « *ne refléteront pour le lecteur que ses peurs les plus chères, ses imaginations les moins cartésiennes* » et « *l'inciteront, insidieusement à passer de l' « autre côté » comme la petite Alice* », il n'en reste pas moins qu'ils reflètent d'abord la personnalité de celui qui les a choisis. Ainsi se superposent deux lectures du livre d'où se dégagent deux thématiques : le fantastique selon Roland Stragliati et Roland Stragliati selon le fantastique.

Comme le théâtre et le western, la littérature fantastique a ses conventions. Moyen de référence, manière directe d'annoncer la couleur et d'établir des connivences, délicieuses règles du jeu, elles simplifient les rapports entre l'œuvre et le public et excitent tout de suite l'intérêt à leur façon. Loin de les rejeter par on ne sait quelle mauvaise conscience, Roland Stragliati les accepte pleinement et n'a pas tort d'écrire que « *nombre de lecteurs seraient déçus qu'il en allât autrement* ». Nous voici donc d'emblée en terrain connu avec les sujets. *Le taureau* de Rachel Hartfield, *Le retour du sorcier* de Clark Ashton Smith, *La sonnette* d'Edith Wharton, *Ce vieux Martin* d'Alfred E. Coppard, *Le vaisseau fantôme* de Richard Middleton, *Tinker* de John Metcalfe mettent en scène un ou plusieurs fantômes qui s'acharnent à compliquer ou à empoisonner l'existence des vivants. *Par là entrait le monstre...* de William Hope Hodgson, *Negotium perambulans* d'Edward F. Benson et *Le dix-septième trou* de Herbert R. Wakefield développent le thème de la « Chose » mystérieuse et maléfique qui fut si cher à Fitz James O'Brien et à Ambrose Bierce sans parler de Lovecraft. *La nuit du labyrinthe* de Robert Aickman et *Mademoiselle Esperson* de Stephen Grendon (pseudonyme d'August Derleth) évoquent d'inquiétantes pratiques de sorcellerie. *L'outil* de William F. Harvey et *La « Pavane » de Ravel* de Henry S. Whitehead brodent sur les pièges du temps — oblitération ou répétition cyclique — et la fusion des domaines de la réalité et de l'imaginaire. Le thème de l'objet aberrant et magique est représenté avec *Du haut de la colline* de Montague R. James. Enfin, *Le visage dans le miroir* — qui illustre à la lettre le titre du recueil — de Denys V. Baker fait état d'un cauchemardesque dédoublement de personnalité. Accessoires quasi gothiques que se plaisent à utiliser les virtuoses pour mieux faire ressortir leur personnalité et exiger davantage de leur art ou preuve du caractère éternel, archétypique, des peurs irrationnelles de l'humanité, peu importe : ces thèmes sont l'objet de remarquables variations et Roland Stragliati s'est sans doute fait une joie — de virtuose de l'anthologie, cette fois — de réunir sur les mêmes sujets des nouvelles dont chacune serait difficilement comparable non seulement à l'autre mais parfois aussi au reste de la production de son auteur ou, d'une façon encore plus générale, à ce qui a déjà été fait dans le genre. Quelques exemples suffiront.

En ce qui concerne les traditionnelles *ghost stories*, il faut noter que pas un fantôme ne ressemble à l'autre. Fantôme d'animal, fantôme en pièces détachées, fantôme d'ivrogne, de servante fidèle ou d'enfant insupportable, chacun est fortement typé dans son caractère, ses obsessions, ses effets. Quant à la peur, elle est introduite sous des visages variés selon la personnalité du narrateur élu ou le climat général du récit. Dramatique jusqu'au grand-guignolesque dans *Le retour du sorcier*, attendri quand il s'agit de l'évocation par un adulte de souvenirs liés au monde de l'enfance comme dans *Le taureau* ou *Mademoiselle Esperson*, distingué et feutré comme dans *La « Pavane » de Ravel*, de bonne compagnie comme dans *Par là entrait le monstre...* où l'horrifique récit de Carnacki, le chasseur de fantômes, se déroule dans une douillette atmosphère bourgeoise, le ton est incidemment ironique, voire franchement bouffon. De ce point de vue, *Le vaisseau fantôme* de Richard Middleton mérite une mention

particulière. Le titre, qui laisse attendre une classique histoire maritime avec grincements dans les haubans et sortilèges océaniques, est déjà passablement canularesque puisque le vaisseau fantôme en question s'est échoué, par jour de grand vent, dans un petit village du sud de l'Angleterre, au beau milieu d'un champ de navets. A part le propriétaire du champ, ennuyé pour ses navets, les habitants ne se tracassent pas trop. Ils ont l'habitude des fantômes qu'ils laissent vaquer à leur guise dans le village et avec lesquels ils entretiennent des rapports cordiaux. Mais voilà qu'un beau jour les jeunes fantômes — entendez ceux des grands-pères et arrière-grands-pères — se mettent à rentrer dans leurs familles adoptives à des trois heures du matin et saouls comme trente-six Polonais. On découvre bientôt que la cargaison de rhum du vaisseau est à l'origine des débordements des fantômes locaux. Intervention du pasteur, palabres avec le capitaine... Rien ne pourra finalement résister à l'attrait de l'excellent rhum du vaisseau fantôme qui, à l'occasion d'un nouveau coup de vent, emportera sous d'autres cieux toute sa nouvelle clientèle, y compris l'idiot du village ! Riche en détail savoureux et pris sur le vif, en remarques burlesques, rarement *ghost story* fut aussi tordante. Ce n'est d'ailleurs pas le seul cas où la peur de l'au-delà est allègrement exorcisée. Ainsi *La « Pavane » de Ravel*, où la musique sert de catalyseur aux mystérieux enroulements du temps et mène à un terme heureux une fort belle histoire d'amour. Ce texte présente aussi l'intérêt de révéler une face du talent de Henry S. Whitehead que j'avoue avoir jusque-là ignorée. Souvent caractérisé par le pittoresque de sa peinture des Antilles au début de notre siècle, Whitehead se montre ici un remarquable musicologue. Certaines pages font songer à celles que Proust consacra à la fameuse petite phrase de Vinteuil et, si les analyses de Whitehead n'ont pas la profondeur de celles de notre romancier, elles en ont la subtilité et l'élégance. Enfin il arrive que le renouvellement d'un thème classique soit poussé jusqu'à rendre inclassable le résultat obtenu. Tel est le cas de *La nuit du labyrinthe* de Robert Aickman qui est peut-être la meilleure nouvelle du recueil, en tout cas une de celles que je préfère. Impossible à résumer, elle s'impose surtout par le pouvoir suggestif de son atmosphère. Discrètes allusions, symboles subtils, personnages superbement énigmatiques, sortilèges d'une nature où dominent le brouillard, la boue, les feuilles pourrissantes et d'indéfinissables odeurs, tout cela laisse à peine deviner la signification de l'histoire et les liens ambigus qui se nouent entre une fiancée peu enthousiaste et la fascinante Mme Pagani. Seule domine une inquiétude sournoise, d'autant plus durable que sa motivation ne dit jamais son nom.

Autre caractéristique de ces récits — et ceci nous explique leur efficacité : la précision avec laquelle est évoluée la réalité quotidienne. On sait comment l'emploi du « je » — utilisé ici dix fois sur quinze — et l'accumulation des détails vraisemblables contribuent à donner à l'irruption de l'irrationnel la force de conviction s a n s laquelle il n'est pas d'angoisse délicieuse : n'insistons pas là-dessus. Il me paraît plus intéressant de signaler que la réalité où nous introduisent *Les miroirs de la peur* présente un charme qui pourrait presque s'apprécier isolément. Largement majoritaires en face de l'apport américain, les textes britanniques nous offrent un tableau assez complet, parfois tendrement satirique, de la province anglaise. L'impression d'intimité que dégage la campagne, le goût de la vie de famille, des réunions amicales, du golf, des promenades en plein air, les vieux garçons un peu maniaques, les auberges, les villages où vivent au ralenti des batraciens tranquilles, les péquenots chauvins, les diplômés en vacances ou en retraite, les pasteurs gavés de Bible, ces éléments tissent au fil des pages un univers spécifique qui a l'attrait de la chose vieillotte et délicatement patinée par le temps. Tout autant que dans les faits troublants qui nous sont contés, il y a là ample matière à rêverie. Il y a aussi, consciente ou non, la légère confidence d'un terrien, c'est-à-dire d'un homme qui aime la chair du réel. Car Roland Stragliati, comme tous les vrais amoureux du fantastique, ne fuit pas la réalité dans le merveilleux. C'est au contraire parce qu'il jette sur elle un regard particulièrement chaleu-

reux qu'il y découvre et nous invite à y découvrir des mystères, d'accord en cela avec Robert Aickman qui pense que « *tout vrai fantastique naît de la seule réalité* ».

Dernier trait frappant : chaque nouvelle est précédée d'une présentation très développée de l'auteur. Outre son intérêt purement documentaire, ce procédé permet au lecteur d'entrer, au-delà du récit achevé, dans le récit en train de se faire. Prenons par exemple la première nouvelle, *Du haut de la colline* de Montague R. James. Elle est centrée autour d'une paire de jumelles magiques qui, lorsqu'on regarde à travers, a entre autres pouvoirs celui d'abolir les dégradations du temps et de restituer ainsi telle ou telle architecture dans sa splendeur passée. Si l'idée d'un tel objet paraît assez gratuite à première vue, elle devient tout à fait naturelle quand on sait que Montague R. James fut passionné d'archéologie : quel archéologue n'a pas rêvé, pour s'être souvent cassé le nez sur la difficulté de reconstruire ce qui fut à partir du peu qui reste, de posséder semblable appareil ? Ce contact avec l'écrivain peut aussi se compléter d'un contact encore plus intime avec l'homme et ce qui a tissé sa vie, son univers intérieur. Quand on a en mémoire la biographie d'Edward F. Benson, on s'aperçoit que les traits qui dessinent le narrateur de *Negotium perambulans*, sensibilisé tout enfant à l'horreur surnaturelle par un terrible pasteur d'oncle, brillant universitaire un peu plus tard et avide d'explorer les secrets de la petite patrie de l'enfance, constituent un auto-portrait à peine déguisé. Cette double démarche, ce n'est pas moi qui la propose. Sa sociabilité comme son intérêt pour le mécanisme de la création en matière de littérature fantastique exigeaient de l'ami de Jean Ray et de Jean-Louis Bouquet qu'il la fît et l'indiquât. Une des analyses auxquelles se consacre Roland Stragliati dans sa préface est d'ailleurs très significative. Remarquant qu'un des auteurs de son anthologie fut pasteur et que « *trois au moins sont fils d'hommes d'église* », il ajoute : « *Quand on sait que d'autres auteurs anglais que le fantastique attira, tels Arthur Machen, Hugh Walpole et les trois frères Powys, l'étaient également, on peut légitimement s'étonner, se poser des questions. Ne serait-ce point par exemple en lisant la Bible, à la lueur vacillante d'une méchante lampe à pétrole, durant les longues nuits d'hiver, dans quelque presbytère des « moors » livré aux vents coulis, qu'ils auraient pris le goût, l'amour des phantasmes et des abominations de toute sorte qui pullulent aussi bien chez les prophètes, grands et petits, que dans les psaumes ou l'Apocalypse ? Je n'en sais rien. Mais l'hypothèse me sourit autant qu'elle m'enchante...* »

Malgré une allure générale un peu sévère, un peu désuète au premier abord, *Les miroirs de la peur* est en définitive une de ces anthologies qu'il faut non seulement lire mais *pratiquer*. Elle livre ses richesses à petites doses, niveau par niveau, mais on se retrouve au bout du compte en possession d'un solide magot qu'il est bien agréable de passer en revue. A ne pas recommander au consommateur hâtif qui attend d'une histoire de terreur une émotion immédiatement digestible, elle comblera ceux qui choisissent un livre, fût-il non fantastique, comme on choisit un ami. Et pourquoi ne pas la conseiller aux anglicistes auxquels certaines maisons d'édition font confiance sur présentation du B.E.P.C. ? Ils verront et, espérons-le, apprendront ce que sont de bonnes traductions, même quand la tâche n'est pas facile. En faisant appel à Michel Demuth, Jacques Parsons, Maurice B. Endrèbe, Roland Stragliati s'est entouré de quelques-uns des meilleurs spécialistes de la question. Et comme on n'est jamais si bien servi que par soi-même, il a mis lui-même la main à la pâte avec bonheur en compagnie de Françoise Martenon.

Jacques CHAMBON

Les miroirs de la peur, anthologie par Roland Stragliati : Casterman, collection « Histoires Fantastiques ».

Curt Siodmak a poursuivi une double carrière : scénariste et réalisateur de films, il s'est presque exclusivement consacré au fantastique et à la science-fiction ; romancier, il s'est montré plus éclectique, abordant, outre les genres précités, le genre historique ou le genre policier. C'est à l'un de ses romans qu'il doit sa célébrité : *Le cerveau du nabab*, traduit en 1949 dans la Série Blême et réédité il y a quelque temps dans la Série Noire. Il est d'autant plus nécessaire de revenir sur ce livre jamais critiqué dans *Fiction* qu'il entretient des rapports très étroits avec ce nouveau titre qu'est *La mémoire du mort*.

Un savant, le docteur Patrick Cory, poursuit, au Mexique, des recherches sur la greffe du cerveau. Un accident d'avion survenu près de son laboratoire lui fournit un patient : un homme trop grièvement blessé pour être sauvé. Avant qu'il meure, Cory prélève son cerveau et, grâce à un système électrique, parvient à le maintenir artificiellement en vie dans une cuve.

Le cerveau appartenait à un nabab, Donovan, dont la personnalité, odieuse, rappelle celle du citoyen Kane ; libéré des contingences qu'impose le corps, le cerveau de Donovan se développe de façon monstrueuse et acquiert une puissance effrayante. Il utilise le corps de Cory comme support et comme instrument. Le journal tenu par le savant révèle comment, peu à peu, la personnalité de Donovan envahit son être jusqu'à oblitérer sa personnalité propre. Ce lent investissement se déroule avec une régularité inéluctable ; le physique de Cory en vient à se modifier au moment où Donovan le dépossède entièrement de sa personnalité. Quand, dans son journal, Cory décide de passer à un récit à la troisième personne, le lecteur ressent une impression de malaise ; un homme décrit son corps, ses gestes, ses intonations comme s'il s'agissait d'un autre.

Donovan poursuit un but mystérieux pour lequel il utilise Cory. Partagé entre la crainte et la curiosité, Cory se laisse d'abord dominer. Mais il en vient rapidement à haïr Donovan lorsqu'il découvre le caractère de celui-ci et prend conscience des conséquences de son expérience : le cerveau, libéré des notions de temps et d'espace, commence à se mouvoir dans l'avenir ; il peut, pour support de son action, utiliser n'importe quel organisme : « *Ainsi, dans le monde futur, un être humain pourrait être commandé par un super-cerveau sélectionné, qui le guiderait comme un robot à partir d'une station centrale* » (p. 159, Série Blême).

Le récit se déroule suivant un plan rigoureusement logique : Siodmak épuise tour à tour les conséquences médicales, physiques, psychologiques et pratiques de son expérience sans que l'on puisse trouver une faille dans son développement ; l'action, soutenue par une fiction policière, se déroule sur un rythme très rapide. Le style sec, terne et banal convient à un rapport rédigé par un savant méticuleux et peu imaginatif : Cory ne décrit que des faits bruts et ne nous livre que des réflextions banales. Le sujet appelait un autre style : l'efficacité de celui de Siodmak ne fait pas oublier ce décalage qui, toutes proportions gardées, crée la même impression que la lecture de *Monsieur Cosmos* de Maurice Limat.

Par ailleurs, le roman contient une morale marquée par l'époque où il fut écrit : Siodmak n'oublie pas d'opposer la science, matérialiste, à la vraie recherche, spirituelle ; Cory ne parvient à se libérer de l'emprise de Donovan que par la prière. La conclusion contient un couplet sur la petitesse et la faiblesse de l'homme.

Siodmak avait trouvé là un thème neuf susceptible d'adaptations multiples ; personne, et lui le premier, ne s'en est privé. Avec *La mémoire du mort*, il a réalisé ce qu'au cinéma il est convenu d'appeler un « remake ». Le sujet, le même que *Le cerveau du nabab*, est traité, de façon tout aussi logique, sous un autre aspect : ce qui était une fin devient un moyen. Comme pour toute version nouvelle réalisée longtemps après l'originale, Siodmak a dû adapter son roman au goût du jour. Le docteur Cory, légèrement vieilli et oublieux de son passé, s'est installé en Californie. La C.I.A. le force à récupérer le cerveau d'un savant allemand, Hauser, abattu au moment où il franchissait le rideau de

fer. Le but recherché est différent : il ne s'agit plus d'une expérience scientifique mais d'une opération d'espionnage ; ce n'est plus le cerveau qui compte mais la mémoire, comme l'indiquent les titres parallèles en américain *(Donovan's brain — Hauser's memory)* comme en français *(Le cerveau du nabab — La mémoire du mort) ; le* cerveau n'est donc plus conservé, mais broyé et injecté ; les effets de l'expérience sont différents : la possession qui devient extrêmement rapide ne saurait être combattue. Les rôles enfin ont changé : c'est l'assistant de Cory, Hillel Mondoro, qui s'injecte la « mémoire » de Hauser.

Mais, d'un roman à l'autre, thèmes et situation se retrouvent. Les deux morts possèdent la même personnalité puissante et repoussante ; l'évolution physique et psychique est identique chez Hillel et chez Cory ; elle provoque les mêmes réactions de la part de leurs femmes. Siodmak a pris soin d'adapter la coloration scientifique du roman : à la mention d'instruments chirurgicaux, il a substitué des commentaires sur l'ADN et l'ARN.

Le récit est entièrement raconté à la troisième personne et l'on ne sait que rarement ce que pense Hillel ; ce changement rend l'histoire moins convaincante. L'action et l'intérêt se sont déplacés vers une aventure d'espionnage avec son attirail conventionnel. Siodmak cède de nouveau à l'influence du temps : la morale a presque complètement disparu. Cory est toujours conscient des conséquences de son expérience — il soulève même le problème de l'immortalité — mais, loin de s'en effrayer, il s'en réjouit. La spiritualité a été remplacée par l'anticommunisme.

Ainsi que la plupart des romans récemment parus dans la Série Noire, *La mémoire du mort* a été amputé d'un bon tiers (1) ; les coupures tendent à rendre le texte encore plus sec et plus impersonnel ; elles le défigurent parfois en créant des ellipses surprenantes. Ces coupures portent, soit sur des phrases, soit sur des passages, et laissent généralement le texte en place, à l'exception du chapitre IX qui a été entièrement bouleversé. Manquent : a) tous les détails concernant la vie et le caractère de Cory ; b) tout ce qui concerne les rapports entre Hillel Mondoro et sa femme ; c) des discussions sur l'expérience en cours, ainsi que des explications sur les expériences antérieures ; d) un certain nombre de traits anticommunistes. Enfin le dernier chapitre (XXVI) a disparu ; que le chapitre XXV prenne ainsi plus de puissance dramatique, ce n'est pas niable ; mais, outre quelques remarques générales, ce dernier chapitre contient un fait capital : la femme d'Hillel serait enceinte. Quel sera la « mémoire » de l'enfant ? (Amorce d'une suite à venir ?)

Ces amputations sont trop significatives pour n'être pas relevées : elles ne laissent subister qu'un squelette en éliminant tout ce qui peut donner de l'épaisseur à un personnage ou tout ce qui peut constituer une réflexion même banale (2).

Les caractéristiques du style de Siodmak n'ont pas changé, mais le contenu différent du roman leur donne un autre prolongement : *La mémoire du mort* paraît écrit directement pour le cinéma ; il contient, tout prêts, des dialogues, des scènes spectaculaires, des épisodes entièrement découpés. La fin, compte tenu des prémisses, diffère de celle du *Cerveau du nabab ;* il ne paraît pas difficile de la modifier suivant les volontés de la production.

Hormis quelques redites, *Le cerveau du nabab* et *La mémoire du mort* se complètent ; quoique le premier soit supérieur au second, il semble maintenant difficile de lire ces deux romans séparément. Ce petit tour de force illustre l'habileté technique de certains écrivains américains ; leur sens commercial également : une bonne idée, surtout si l'actualité lui redonne de l'importance et de l'attrait, n'est jamais épuisée.

Alain GARSAULT

---

(1) Voir par exemple **Fuzz** d'Ed McBain, paru sous le titre **La rousse :** le roman a été châtré de la plupart des détails qui sont caractéristiques de l'auteur.

(2) **Le cerveau du nabab** avait-il subi le même sort ? Je n'ai malheureusement pu consulter la version originale.

La mémoire du mort (Hauser's memory) par Curt Siodmak : Gallimard, Série Noire.

UNE VIE TRES PRIVEE par Michael Frayn

Livre-vérité, livre-reportage, tranche de vie, flot littéraire capable d'emporter le lecteur dans le tourbillon des événements qu'il décrit, des instincts qu'il dévoile, des horreurs qu'il dénonce ? Psychologie mouvante, monde des objets « conditionnants ? » Contre-Utopie ? Un roman SF qui veut rendre compte sociologiquement d'un devenir possible de la société humaine, en nous dévoilant le sort réservé à son héros, doit-il s'orienter dans toutes ces directions, emprunter ces formes et utiliser ces méthodes, ou bien faire choix d'un terrain plus restreint ?

Au reste, faut-il nécessairement et à chaque fois parler ici de science-fiction ? Et le moraliste (qui peut être un scientifique auquel sa spécialité pose des questions gênantes) qui tente d'apporter une réponse en projetant dans le futur des structures qui l'inquiètent devient-il forcément un auteur SF ? Toute littérature prospective ne risque-t-elle pas, alors, de sombrer dans le domaine réservé (et pour certains misérable) de la SF ?

Dans l'optique d'une revue comme la nôtre, de telles questions (et beaucoup d'autres) ne se posent évidemment plus. Et, des *Contes des mille et une nuits* à *2001*, en passant évidemment par Cyrano ou Swift, voici belle lurette que nous refusons de ranger dans une rubrique à part de la littérature générale les œuvres qui nous procurent l'émotion, excitent notre intellect ou touchent en nous le philosophe qui sommeille.

Une chose est certaine : aujourd'hui, l'auteur qui collectionnait les coupures de presse annonçant les récentes découvertes de la science pour en faire des thèmes de récits, dénoncer les dangers potentiels qu'elles recélaient et proposer la meilleure façon de les intégrer à un devenir mécaniste du monde, cet auteur-là est bien mort. La technique est devenue globale et c'est la réaction de l'Homme, être senti par soi-même autant qu'entité de groupe, qui constitue le principal sujet d'étude, de réflexion et de prétexte à l'action.

Michael Frayn a nettement placé dans une telle optique le sujet de son premier livre traduit en français : *Une vie très privée*, récit d'une tranche (de la prime adolescence jusqu'à l'accession à l'âge adulte) de la vie d'Uncumber, son héroïne du futur.

Mais obéissait-il, en rédigeant son histoire, à la volonté expresse d'écrire de la SF ? Il est permis de se le demander. Et le fait de voir ce livre édité par Denoël dans la série « Présence du Futur », spécialisée dans la SF, ne permet aucunement de donner à coup sûr la réponse.

En fait, la société montrée dans ce livre demeure très envisageable pour un individu vivant à notre époque. A noter au reste que cette projection dans le futur est accentuée par un refus de la convention habituelle au genre qui fait dire à l'auteur, aux premières lignes de son ouvrage : « Il sera une fois une petite fille nommée Uncumber ». Ce détail est en soi peu de chose, mais nous paraît symptomatique : il s'agit bien d'une anticipation, mais la règle SF est refusée. Toutefois, si l'anticipation sociologique est audacieuse, ici (et nous allons y venir), l'anticipation « scientifique » est, répétons-le, non pas timide mais, de propos visiblement délibéré, presque inexistante. La ségrégation qui nous est montrée (dans le livre) à l'état de fait immémorial existe manifestement en germe dans notre monde actuel. En outre, nous ne rencontrons, dans l'univers d'Uncumber, ni extra-terrestre ni super-cerveau électronique. L'auteur ne fait pas la moindre allusion à de possibles voyages vers d'autres planètes et, si le support de la civilisation imaginée est éminemment technique, il n'est rien, là, qui ne soit réalisable en l'état « actuel » de notre science : conditionnement d'air absolu, télé totale en trois dimensions, contact réel supprimé, donc, entre les êtres et médecine préventive intégrale : tout cela, nous pouvons le réaliser aujourd'hui même.

Alors ? Alors, nous sommes nous-mêmes l'extra-terrestre pour certains hommes de la Terre. Alors, les autres planètes, les autres civilisations, sont dans les différences des cultures. Et la linguistique, comme dans le Babel de la Bible, sépare les hommes, bien plus que les habitudes vestimentaires

ou alimentaires, en ce qu'elle plie la pensée à des modes différents d'articulation. Alors, lorsque l'univers mental des classes dites aujourd'hui « privilégiées » aura été suffisamment modifié pour qu'elles renoncent à l'ostentation qui fait actuellement leur joie de vivre, pour leur faire admettre un idéal différent, à savoir « *la tranquillité* », dans l'incognito, alors nous vivrons dans ce monde qui paraît au lecteur de 1970 aberrant, vide, vain, aliénant et qui est celui d'Uncumber, décrit de façon visionnaire par Michael Frayn.

Voilà pourquoi il n'est nul besoin d'astronefs, de sub-espace, de monstres extra-galactiques ni de télépathes, pour écrire d'excellente et authentique science-fiction. Voilà pourquoi le livre de Michael Frayn nous semble particulièrement à sa place dans la série « Présence du Futur ».

Agé aujourd'hui de trente-six ans, « made in Cambridge », journaliste, homme de théâtre autant que de roman, observateur visiblement passionné de notre monde actuel, puisqu'ayant séjourné plusieurs fois en U.R.S.S. il a pu constater la convergence des modes de pensée dans les sociétés matériellement évoluées, Michael Frayn se veut à la fois témoin et moraliste théoricien. Il l'a choisi, pour exprimer son frémissant sens de l'humain, de raconter une histoire, plutôt que de pondre de nouveaux dogmes aussi fumeux que les anciens, en élucubrant dans l'abstrait. Il le fait avec beaucoup de talent, puisqu'il intéresse tout en forçant la réflexion.

Il est rare de voir une fable atteindre à l'exemplaire, tout en demeurant à ce point valable au niveau romanesque. Ne feignons point trop, cependant, de nous en étonner. Il y a, derrière notre auteur, une solide tradition britannique, et bien des spécialistes étrangers se fixent en Angleterre, lorsqu'ils veulent effectuer un retour aux sources de l'esprit. Oxford et Cambridge demeurent, heureusement, des lieux où coulent encore le lait et le miel de l'humanisme. Nous citions Swift peu avant, mais Aldous Huxley, mais Georges Orwell, mais Arthur C. Clarke, ne sont-ils pas fils d'Albion ?

Eternel paradoxe de cette île, héritière à la fois de Rome et de la Phénicie, créatrice du mercantilisme moderne et mère de la révolution industrielle, qui refuse de renoncer au théâtre élizabéthain, jouit de la Bible et de son « grand Will » et poursuit sa « recherche du temps perdu », du temps qu'elle était la « joyeuse Angleterre ».

Suivons donc Uncumber, dans sa découverte du « monde extérieur », avec sa première grippe, son douloureux et naïf amour, sa lutte pour échapper à la tyrannie sociale et familiale et son insertion finale dans un monde fou... fou, si désespérément monotone, aussi, et si bien étudié par l'auteur.

Ce roman est impossible à résumer. Il est une suite d'états de conscience, que l'on peut goûter à deux, parfois à trois niveaux différents, et même beaucoup plus encore. Les débusqueurs de thèmes psychanalytiques pourront se livrer à leur gré, en ces pages, à leur distraction préférée. Les contempleurs de Korzybski y verront que la carte « peut » devenir le territoire. Les amateurs d'érotisme y apprendront comment le rêve (vécu) de l'ascension du mont symbolique devient, par la grâce des hypnogènes, une authentique expérience sexuelle...

Que dire d'autre ?... Ce livre vient à point nommé. Il est à la fois très « *in* », suffisamment « néo-roman », par le rôle qu'il attribue aux objets, et en même temps empreint d'une nonchalante assurance de sa propre pérennité. Il est... Lisez-le ! Et convenez avec nous que Denoël aurait dû emboucher la trompette d'or pour annoncer sa parution.

Martial-Pierre COLSON

Une vie très privée par Michael Frayn : Denoël, « Présence du Futur ».

RAYON LIBRAIRIE

Rappelons à nos lecteurs parisiens que nous avons ouvert à notre boutique de vente, 24, rue de Mogador - Paris 9e, un rayon général de science-fiction et de fantastique où figurent les ouvrages de toutes les maisons d'édition. Il vous est donc désormais possible, en passant à notre boutique, d'acheter sur place toutes les nouveautés et les ouvrages récents dans ces deux domaines. Nous ne pouvons malheureusement pas, pour l'instant, accepter de commandes par correspondance.



RELIURES

Vous pouvez conserver votre collection de « Fiction » dans des reliures marquées au nom de la revue, dos toile verte, contenant chacune quatre numéros. Leur vente est assurée directement par les Etablissements BALLAND, 61, 63, rue des Prairies, Paris-20e (MEN 02-05) C.C.P. 6103-45 Paris.

TARIFS :	1 reliure franco	6,50 F.
	2 » »	12 F.
	3 » »	18 F.

ATTENTION : Adressez vos commandes exclusivement à cette adresse.

Ce numéro pourrait ne vous coûter que

3 F. 10

si vous souscriviez un abonnement couplé

(voir page 160)

Revue des films

LES CONFESSIONS D'UN MANGEUR D'OPIUM d'Albert Zugsmith

Ces *Confessions* n'ont apparemment que peu de rapport avec l'œuvre de Thomas de Quincey. Le film se présente comme un *serial* condensé. Deux grands thèmes s'y nouent : celui de la traite des jeunes filles, non pas blanches mais jaunes, et celui du quartier chinois, autour de personnages bien caractéristiques (trois sortes d'innocentes, deux chefs mystérieux et masqués) dans un décor typé : le quartier chinois de San Francisco au début du XX[e] siècle — sans doute une ville « western », fort bien habillée à la chinoise par Eugene Lourie. Les maisons sont truffées de passages secrets, de panneaux coulissants, de trappes et de judas ; elles recouvrent un réseau d'égouts qui joue un rôle dramatique important. Un hasard bienheureux veille sur le protagoniste au cours d'épisodes heurtés dont il n'est pas difficile d'imaginer le titre qu'ils porteraient si on les isolait.

Mais les deux personnages principaux diffèrent des héros parfaitement moraux du *serial* pour se rapprocher des personnages du roman policier noir. Gil de Quincey, petit-fils de Thomas, est un bourlingueur dont l'expression blasée et ironique (il est incarné par Vincent Price) indique un passé chargé ; venu à San Francisco pour aider un ami, il paraît hésiter avant de choisir son camp. C'est qu'il a en face de lui la belle Ruby Low (Linda Ho), sorte de fille de Fu Manchu qui poursuit un rêve de vengeance et de domination. Immédiatement, chacun reconnaît en l'autre un égal et son destin. Emportés, symboliquement, par l'égout, ils trouveront peut-être une autre chance dans un autre monde. Par le lien inexplicable qui les unit, le scénariste Robert Hill fait intervenir, dans les personnages mêmes, l'onirisme qui caractérise le film.

Cet onirisme se manifeste dès l'ouverture par la présence obsessionnelle d'un Orient mythique aussi inquiétant que celui qui hantait de Quincey : « *En Chine surtout, je suis terrifié par les modes de vie, par les usages, par une répugnance absolue, par une barrière de sentiments qui nous séparent d'elle et qui sont trop profonds pour être analysés... Il faut que le lecteur entre dans toutes ces idées... pour comprendre l'horreur qu'imprimaient dans mon esprit ces rêves d'imagerie orientale et de tortures mythologiques* » (1). Deux Mongols reviennent pourchasser de Quincey comme un Malais son « grand-père ». Les multiples apparitions de Chinois qui surgissent, dans les conditions les plus ahurissantes, pour lancer des hachettes manquant régulièrement leur but, prennent elles aussi un caractère hallucinatoire.

L'enchaînement illogique des épisodes renforce cette impression : Gil est entraîné dans des actions désordonnées sans pouvoir se reprendre ni s'arrêter. Le sentiment du temps est aboli — le jour ni la nuit n'existent pour Chinatown — ou bouleversé dans le rêve engendré par l'opium.

Gil est forcé de fumer une pipe ; dans son hallucination, placée approximativement au milieu du film, se mêlent des

(1) **Les confessions d'un opiomane anglais**, traduction Baudelaire et Pierre Leyris, Gallimard, 1962, p. 113.

figures humaines déformées, des masques orientaux et des animaux réels mais exotiques dont l'aspect est généralement considéré comme repoussant : « *Je ramassais toutes les créatures, oiseaux, bêtes, reptiles, arbres et plantes, usages et spectacles, que l'on trouve communément dans toute la région des tropiques, et je les jetais pêle-mêle en Chine ou dans l'Hindoustan... Les agents principaux* (de mes terreurs) *étaient de hideux oiseaux, des serpents ou des crocodiles, principalement ces derniers. Le crocodile maudit devint pour moi l'objet de plus d'horreur que presque tous les autres* » (1). Encore mal débarrassé des vapeurs de l'opium, Gil est forcé de se battre, puis de s'enfuir sur les toits de Chinatown. Ces séquences muettes sont filmées au ralenti ; Zugsmith bouscule le rapport temporel entre l'attente et l'événement : les chutes sont suspendues, les gestes prolongés ou indéfiniment retardés. Cette séquence qui, parce qu'elle se prolonge, ressemble à un cauchemar, fait éprouver une véritable dilatation du temps : « *Il me semblait parfois avoir vécu soixante-dix ou cent ans en une nuit ; que dis-je, j'avais parfois pendant ce laps de temps des impressions qui correspondaient à un millénaire ou tout au moins à une durée excédant de très loin les limites de toute expérience humaine* » (2).

L'onirisme provient de certaines séquences dont la fonction capitale est de plonger le spectateur dans un autre univers — telle l'ouverture : sur une mer inconnue, dans un brouillard épais, un bateau chargé de jeunes filles dérive et tourne sur lui-même ; telle la première séquence : un mystérieux cheval blanc que la lune fait paraître argenté vient secourir les futures esclaves ; tel l'épisode des « cages suspendues » ; telle la lutte de Gil contre un cerf-volant qui, par l'artifice du montage, devient un combat avec une force et une forme maléfiques.

Cet univers étrange, c'est aussi celui où évolue Gil de Quincey. Par suite d'une guerre tribale, le quartier chinois est fermé et de Quincey s'y trouve, seul Blanc, complètement isolé. Le quartier est désert ; de temps à autre un Chinois rentre furtivement dans une maison ; une paire de volets se ferme rapidement. Cette absence devient menaçante. Chaque bâtiment est une source de surprises : on ne sait jamais sur quel décor ouvre une porte ; un panneau glisse pour laisser voir une jeune noyée, flottant une pierre attachée au cou. Là encore, il faut louer le travail de Lourie. Le labyrinthe que forme Chinatown ne rappelle-t-il pas, par ailleurs, celui des ruelles de Londres où de Quincey erra à la recherche d'Ann ?

Les confessions ont parfois l'aspect d'un film « sexy » ; Albert Zugsmith, qui produisit *Ecrit sur du vent, La ronde de l'aube, L'homme qui rétrécit*, commença sa carrière de réalisateur par des petits films de ce genre, tous inédits en France, dont le plus célèbre est *The private life of Adam and Eve*, co-réalisé par Mickey Rooney. Les esclaves, avant d'être vendues, doivent exécuter des danses anachroniques, tâche dont elles s'acquittent avec une maîtrise toute professionnelle. Gil est aidé par une Chinoise naine qui tombe amoureuse de lui. Zugsmith ne se prive pas de jouer sur la disproportion qui existe entre les deux membres de ce couple insolite où l'on peut voir une inversion du rêve de Beaudelaire : à la géante correspond la naine. Il n'est jusqu'à l'allure fauchée commune à tous les films « sexy », dans lesquels la cohérence et la vraisemblance sont les moindres soucis, qui ne vienne renforcer l'impression dominante.

En introduisant l'humour dans *Les confessions*, Zugsmith évite que son film passe pour un pastiche ; le spectateur éprouve la même réaction que devant un *serial* et le film prend pour lui une valeur émotionnelle comparable. Cet humour se manifeste de diverses manières : dans le commentaire, écrit dans un style pompeux qui satirise celui de de Quincey et lu, avec toutes les modulations possibles, par Vincent Price ; dans le décalage entre ce commentaire et les dialogues, d'un ton beaucoup plus direct ; dans ces dialogues, aussi, par l'abondance de formules fleuries qui rappellent Charlie Chan ; dans la multiplication des Chinois qui renvoie au *Cameraman* ; dans des traits joliment inattendus : une jeune esclave qui se refuse à danser est menacée d'un fouet

(1) Id. pp. 113 et 114.
(2) Id. p. 107.

— d'un fouet de velours, précise le vendeur, pour éviter de la marquer.

Zugsmith a construit son film à partir des éléments d'une mythologie littéraire et cinématographique. Il a utilisé ces éléments, en jouant sur ce caractère particulier et en s'appuyant sur leurs pouvoirs suggestifs, pour créer une véritable fantasmagorie, qui agit sur l'inconscient du spectateur. De là l'impression trouble et indéfinissable que suscite ce film comme bien peu d'autres.

Alain GARSAULT

LES PROIES DU VAMPIRE de Fernando Mendez

Le Mexique produit régulièrement des films fantastiques qui ne sont guère distribués en dehors des pays de langue espagnole. Parmi les metteurs en scène spécialisés, nous ne connaissons, en France, qu'Alfonso Corona Blake pour *Santo contre les femmes vampires*, René Cardenas pour *La vengeance de la momie* (1) et Fernando Mendez pour *Les proies du vampire* que l'on vient de ressortir (2). Dans sa première livraison, *Midi-Minuit Fantastique* annonçait un numéro spécial consacré au fantastique mexicain ; il faut souhaiter que ce numéro puisse voir le jour.

Ce cinéma s'adresse à un public populaire qui aime à retrouver ses héros dans des fascicules façon roman à deux sous — *dime novels*, « Dracula pocket (3) ou roman photo. De psychologie, aucune ; les caractères sont dessinés une fois pour toutes : la jeune fille victime, le jeune premier incrédule, etc. Le vampire possède tous les attributs de sa race : raffinement, élégance et faciès aristocratiques, et tous les éléments de sa panoplie : costume de soirée, cape, collier. Non content de se transformer en chauve-souris, il peut se matérialiser sur le lieu de son choix ; mais il ne doit pas oublier de réintégrer ponctuellement son cercueil au premier chant du coq. Ses seconds ne sont que des silhouettes, mais tout le monde connait bien leur rôle.

L'aventure ressemble à un cauchemar encadré par une rencontre et un baiser donné sur les lieux mêmes de cette rencontre : une jeune fille revient dans la propriété où elle passa son enfance. L'une de ses tantes est morte, l'autre, devenue vampire, veut vendre la propriété à son maître et voisin, le comte Lavud ou Duval (German Roblès), l'équivalent mexicain de Dracula. Un médecin appelé par l'oncle de la jeune fille pour enquêter sur la mort de sa femme détruira les vampires. Il ne faut s'attendre à aucun recul en face du sujet ou du genre, mais au contraire à une fidélité scrupuleuse envers certains thèmes (la propriété au mauvais renom ; la maison qui comporte un caveau familial, une nursery abandonnée, des passages et des souterrains secrets) ou certains détails (le livre qui contient des renseignements précieux tombe seul ; le poison se dissimule dans une bague ; la jeune fille n'oublie pas d'ouvrir sa fenêtre avant de s'endormir).

Dans le décor, on retrouve la même utilisation de constantes du roman ou du film fantastique : l'héroïne débarque dans une petite gare écartée ; le chemin qui mène à la propriété de sa tante traverse une forêt très sombre ; l'absence de rapport entre les différents lieux souligne l'isolement de l'hacienda qu'entourent des nappes de brouillard bien disposées ; de cette hacienda bâtie autour d'une petite cour toujours humide drapée de gigantesques toiles d'araignée, se dégage une impression de putréfaction et de dégénérescence qu'accentue une lumière tamisée.

Mendez a retenu l'aspect formel des films américains des années quarante. Sa mise en scène vise à bien mettre en relief l'idée autour de laquelle chaque séquence s'organise ; les dialogues sont très réduits, les développements ramenés au strict nécessaire, et le dé-

(1) Voir compte rendu dans **Fiction** n° 177.

(2) Voir compte rendu, lors de la première sortie du film, dans **Fiction** n° 74.

(3) Les « Dracula pocket » sont publiés aux Editions Bel-Air.

coupage, fort simple, tend à produire un effet immédiat : le comte Lavud traverse une forêt dans sa voiture ; passe un jeune paysan accompagné de sa mère. La voiture s'arrête, le comte se transforme en vampire et s'abat sur le jeune garçon tandis que la mère s'enfuit. Une telle séquence est plus forte que bien des raffinements psychologiques. Cette sobriété n'implique pas un manque d'habileté ; Mendez sait fort bien construire une scène : telle celle où l'héroïne découvre que sa tante ne se reflète plus dans un miroir. Jouant des éclairages, il s'autorise quelques grands effets : le comte Lavud fait sa première apparition en se matérialisant dans un cône de lumière (ce plan semble inspiré du cinéma muet allemand).

Les genres populaires ont trop longtemps pâti du mépris dans lequel on les tenait. Juger *Les proies du vampire*, qui date d'ailleurs de 1958, en regard des films fantastiques récemment réalisés en Europe ou aux Etats-Unis serait commettre une injustice de même nature. Il faut tenir compte des conditions dans lesquelles ce film très honnête fut conçu et réalisé pour apprécier sa valeur et même y prendre du plaisir.

Alain GARSAULT

ERRATUM : Un moment d'inattention et j'ai écrit, dans mon compte rendu du *Grand inquisiteur* (n° 192), que Patrick Wymark interprétait l'assistant de Vincent Price ; c'est Robert Russell qui tient ce rôle, Patrick Wymark incarnant Cromwell.

Au prochain sommaire de «Galaxie»

POUL ANDERSON nous revient à l'occasion de la publication de **Agent de l'Empire Terrien** au C.L.A. avec **Le partage de la chair,** Hugo 1969, ainsi qu'**ARTHUR C. CLARKE,** avec **L'épave du ciel. PIERS ANTHONY, ANDREW J. OFFUT** et **ROBERT E. MARGROFF,** trois jeunes auteurs dont vous reverrez la signature, se sont unis pour écrire **Humanoïde,** une nouvelle qui n'est pas près de quitter votre mémoire. Quant à **GORDON R. DICKSON,** dans un récit pas sérieux du tout, il vous fera faire la connaissance du Bulbur, sympathique et... **délicieux.**

HISTOIRE

informations et documents

AU PROCHAIN SOMMAIRE

PIERRE MAURICE-GARÇON
Jules César en Morbihan

RENE SEDILLOT
Les du Pont de Nemours

PAUL CAMBON
Lettres inédites (I)

MICHEL LAUNAY
La grande aventure du Sillon

ANDRE TOULEMON
Anatole de Monzie

E.-P. PLAGNOL
Si l'impôt sur le revenu m'était conté

Chronique cinématographique

Un été fantastique (2)

par Jacques Lourcelles

(N.D.L.R. : Voir le début de cet article dans notre précédent numéro.)

Les quelques films d'espionnage sortis durant l'été témoignent bien de l'extension du fantastique, voire d'une certaine inflation du genre qui ne sert plus qu'à susciter des points de départ gratuits et farfelus qu'aucune logique interne, ni même aucun brillant de surface, ne viendra en cours d'intrigue justifier. La politique-fiction se révèle ici un alibi particulièrement pratique. Dans **Sel, poivre et dynamite,** l'idée d'un complot politique fomenté contre la reine d'Angleterre par un quarteron de policiers et de militaires est simplement le prétexte à un fastidieux mélange d'espionnage, de policier, de burlesque et de **slapstick** destiné à mettre en valeur les ébats du sinistre duo Sammy Davis Jr - Peter Lawford. Le cas de **L'homme le plus dangereux du monde** est un peu plus intéressant. Un prix Nobel (Gregory Peck) est chargé de pénétrer en Chine communiste pour y dérober la formule chimique permettant d'isoler un enzyme miracle grâce auquel n'importe quel sol aride de la planète peut devenir le plus fertile qui soit. Avant son départ, on lui a inséré dans la boîte crânienne (1) un transistor qui lui donne la possibilité de se faire entendre quand il le veut et là où il le veut par ses chefs : il ne lui faut que s'isoler et ouvrir la bouche. Mais il ne sait pas que l'engin est susceptible d'exploser et de le détruire si le besoin, aux yeux des organisateurs de la mission, s'en faisait sentir. Ayant déjà régressé du savant au soldat, Gregory Peck est maintenant devenu une sorte d'homme-bombe malgré lui, une machine infernale vivante ignorant, de surcroît, son propre fonctionnement. Le développement le plus intéressant de cette idée n'existe, hélas ! qu'au niveau des dialogues, quand un officier américain suggérera que, puisque Gregory Peck va approcher Mao Tsé Toung, il suffirait alors de déclencher le mécanisme d'explosion de la mini-bombe pour être débarrassé à tout jamais de l'auteur du **Petit livre rouge.** Ce projet est repoussé par les autorités suprêmes du pays. C'est néanmoins une caractéristique de ce film que les desseins les plus noirs tirent tous leur origine de cervelles américaines, et les auteurs donnent par là l'impression de se laisser aller à exprimer un certain complexe de culpabilité hérité sans doute, lointainement, du **Dr Folamour.**

(Le voleur, le traître, l'envahisseur, c'est bien le prix Nobel américain, et il y a aussi une figure de général borgne, interprété par Arthur Hill, qui n'est rien moins que catholique.) Bien entendu, l'académisme, la médiocrité, la prudence du style de Lee Thompson ne permettent pas d'aller bien loin dans ce domaine et l'intérêt du sujet a tendance à se cantonner, comme cela arrive souvent, dans une rêverie à propos du film qui se concrétise, partiellement et subrepticement, dans les dialogues. En tout cas, l'idée de l'homme-bombe, du kamikaze malgré lui, est doué d'une légère saveur insolite et paradoxale qui, jointe au climat de malaise et de mauvaise conscience présenté comme étant celui dans lequel travaille habituellement l'espionnage américain, permet au film d'échapper un tant soit peu à la routine.

Destination : Zebra cumule trois aspects virtuellement fantastiques (politique-fiction, espionnage, anticipation scientifique) dont chacun, pour différentes raisons, parvient finalement à se vider de tout contenu fantastique. Dans une station polaire, espions anglais et américains d'une part, espions russes d'autre part, se disputent un rouleau de pellicule contenant des vues de bases de lancement de missiles prises aussi bien dans le monde libre qu'en Russie soviétique. Le combat se terminera par un match nul avec la destruction de la pellicule et la publication d'un communiqué commun, hypocritement rassurant, par lequel Américains et Russes déclarent avoir coopéré pour venir en aide à des météorologistes en détresse. Politique-fiction et espionnage, dans le film, tâchent de familiariser le spectateur avec l'idée qu'à tout moment nous frôlons la guerre froide. Or, on en est si bien persuadé **a priori** que cet aspect de politique-fiction se détruit lui-même par excès de « réalisme » conventionnel dans la mise en situation et par manque d'invention et de surprise dans les péripéties. Le même processus autodestructif se reproduit en ce qui concerne l'aspect technique des aventures évoquées par le film. Il faudrait en effet avoir la patience et la méticulosité d'un spécialiste pour discerner parmi les détails de l'odyssée scientifique des personnages, ceux qui appartiennent déjà au présent et ceux qui sont le résultat d'une spéculation sur un futur proche, d'autant que le style pesant, imperturbable et inexorablement terre à terre de John Sturges s'emploie encore à brouiller les pistes. L'impression dominante ressentie devant les différents épisodes de l'histoire est qu'ils sont assez ennuyeux pour pouvoir être vrais. **Zebra** apparaît alors comme le type même de l'entreprise absurde où l'on a cru camoufler le côté déjà vieillot et dépassé du point de départ spéculatif en prétendant le mettre au service d'une tentative ambitieuse et réaliste de récit scientifique. Toute la fierté des auteurs semble se résumer en ceci : qu'ils ont réussi à expulser la fiction d'une œuvre de science-fiction ; mais ils n'en ont pas su pour autant rendre la science captivante. Aussi se sent-on frustré à la fois sur le plan de l'imagination et de la spéculation, trop timides et embarrassées, et sur le plan du réalisme et de l'exposé scientifique auxquels font obstacle l'ambiguïté du propos de Sturges et le fait que le spectateur, se sachant dans une œuvre frôlant la science-fiction, s'interroge constamment sur la véracité et le degré de vraisemblance de ce qu'il voit, et n'y apporte plus en conséquence qu'une attention soupçonneuse et entravée.

L'effort de Sturges a pourtant eu une conséquence bizarre et peut-être imprévue, qui perfectionne d'autre part l'absurdité du film : c'est que le seul élément à se trouver majoré d'un certain coefficient fantastique (de splen-

deur, d'indifférence, de mystère) est aussi le seul élément indubitablement réaliste de l'histoire, à savoir les paysages polaires. Par ce biais, le film s'enrichit bien malgré lui d'une ressemblance avec toute une série d'œuvres fantastiques majeures (notamment **Nosferatu** et **Them !**) qui, à un moment donné de leur trajectoire, mais une trajectoire savamment agencée et chargée de sens, trouvaient dans la description d'un élément réaliste l'un des points maximum de leur intensité fantastique : je fais allusion aux plans de la plante carnivore et du polype dans le film de Murnau, à la fameuse séquence documentaire sur le comportement des fourmis dans celui de Gordon Douglas.

Avec leurs lacunes évidentes, leur grisaille, leur absence de brio et d'envolée, **L'homme le plus dangereux du monde** et **Zebra** ont en commun de se rattacher à la conception (relativement) sérieuse de l'espionnage, celle qui s'efforce toujours de contenir implicitement une valeur de menace et d'avertissement. A l'inverse, **Matt Helm règle son « comte »** et **L'espion au chapeau vert** sont des films d'espionnage délibérément décontractés, puérils, sans message, dépourvus de tout arrière-plan politique ou moral. Le film de Karlson, quatrième épisode de la série des Matt Helm, est beaucoup moins détestable que les précédents. Cela tient au fait que la paresse des scénaristes, du metteur en scène et de l'interprète principal s'y étale maintenant au grand jour dans une totale absence de complexes. On imagine que le genre a trouvé son public, que ce public lui est tout acquis, qu'en conséquence auteurs et interprètes n'ont plus à s'appliquer pour le conquérir. A tel point que la décontraction du film prend parfois des allures de procédé de style et de litote. Il n'est même plus question, dans le suspense que développe — mollement — l'intrigue, de la fin physique de notre planète, mais seulement de sa fin monétaire. (Le vol d'un wagon de lingots d'or par un comte italien met en péril les monnaies du monde entier.) Matt Helm alias Dean Martin met un frein à ses innombrables plaisanteries salaces et exaspérantes qui en faisait un personnage fastidieux ; il n'ouvre presque plus la bouche ; il se contente d'acquiescer, hilare, aux propositions et aux avances de ses compagnes d'une séquence : Tina Louise, Nancy Kwan qui s'appelle dans le film Wen-Yu-Rang (« quand vous avez sonné »), Elke Sommer, Sharon Tate. Celles-ci ont un charme moins stéréotypé, un peu plus varié et différencié qu'habituellement dans ce genre de production. Il y a enfin les sempiternels gadgets dont les personnages se servent sans plus d'émoi qu'une bonne ménagère de sa cocotte-minute : un appareil photo dégageant une fumée qui aveugle pendant quatre-vingt-dix secondes, un mouchoir formant boule et explosant comme une grenade, un hélicoptère de poche contenu dans la malle arrière d'une voiture, etc.

On assiste à tout le film comme à un ballet aux figures connues où une sorte de plaisir se crée à partir de l'absence de surprise et de l'acceptation des conventions et des règles du jeu. En bref, l'usure de la série irait presque jusqu'à lui donner du talent. Et le fantastique, qui apportait dans les films d'espionnage sérieux un surcroît d'ambition et de vues prémonitoires, a pour effet ici de servir un type d'intrigue frivole où rien n'a d'importance, où rien ne compte, sinon quelques portraits de filles enlevés avec une prestesse digne de Hawks (quand Hawks veut bien ne pas se prendre au sérieux), et qui apparaît comme le dernier refuge d'un cinéma commercial et anti-intellectuel

vraisemblablement en voie de disparition. Au sein d'un même genre, l'espionnage, et selon qu'on est dans la version sérieuse du genre ou dans sa version futile, le fantastique aura donc un double rôle : il précipitera certaines intrigues dans l'inquiétude du futur (le futur de l'humanité) tandis qu'il en retiendra d'autres dans les sentiers étroits et nostalgiques du passé (le passé du cinéma), là où le vieux **serial**, naïf et humoristique, continue d'exercer une influence durable et dicte des péripéties qui ne veulent pas tirer à conséquence.

Ainsi par exemple la série de télé **Man from U.N.C.L.E. (Des agents très spéciaux)**, dans son ensemble, n'est rien d'autre qu'une mise au goût du jour de l'esprit du **serial** d'avant-guerre. L'allure parodique d'une bonne partie des dialogues et des situations, des pointes de sadisme pour rire, et surtout une distribution remplie de **guest stars** qui donne aux cinéphiles l'occasion de retrouver des vedettes qu'on ne voit presque plus en ce moment, sont les qualités mineures de cette série, qui l'empêchent de sombrer dans une médiocrité totale. Mais elle aussi semble guettée par l'usure, une usure dont elle sait peut-être moins bien s'accommoder que le **Matt Helm** cité plus haut. Le dernier épisode cinématographique qu'on en ait vu à Paris, **L'espion au chapeau vert**, se lance résolument dans l'humour pour essayer d'y trouver une nouvelle jeunesse. Cela donne lieu à un curieux croisement de genres : espionnage à gadgets + comédie à l'italienne. Une partie de l'action en effet prend place en Sicile et, dans une séquence du début du film, une jeunesse du cru (Letitia Roman) est amenée à cacher dans sa chambre Napoleon Solo (Robert Vaughn) pour le sauver de ses poursuivants. Quand ils sont surpris ensemble par le père de la jeune fille, voilà Solo obligé, conformément aux mœurs rigides de l'endroit, de convoler avec son hôtesse. Le malheur est qu'il y a eu déjà vingt films italiens au moins, dont certains très brillants, pour satiriser ce code de l'honneur arriéré. Avec plus d'acharnement que de talent, Joseph Sargent et les scénaristes essaient d'intégrer à leur film cette source de comique, si radicalement étrangère au genre. Le résultat, sans être exécrable, n'est guère convaincant. Et **L'espion au chapeau vert** n'a d'autre intérêt que de souligner le dessèchement d'une vaste catégorie de films d'espionnage à qui ne suffisent plus le souvenir et les richesses du passé et qui, profitant de la vogue actuelle des structures composites, s'efforcent de voler un peu n'importe où, dans le cinéma d'aujourd'hui, des prétextes à divertissement qu'ils n'arrivent pas en définitive à intégrer à leur propre substance.

Quant à **Visa pour l'aventure (The perils of Pauline)**, c'est carrément un **revival** ironique et attendri, beaucoup plus près de l'hommage que du simple **remake**, des célèbres aventures de Pearl White. C'est le genre d'entreprise qui, de prime abord, ne suscite que des sympathies. Las ! Ce qu'on voit sur l'écran fait vite déchanter. Car le film ne dépasse pas le niveau d'un devoir de bon élève, consciencieux et appliqué, qui connaît ses classiques, s'essoufle à les rejoindre et ne les rejoint pas. On est très loin du **Batman** de Martinson qui, dans les limites ô combien étroites d'un genre très particulier (et qu'on pourrait appeler le « **remake** énamouré » — énamouré de son modèle), était une manière de réussite à marquer d'une pierre blanche. Ici, bien qu'on ait fait bonne mesure en ce qui concerne les changements de lieux, les décors et les péripéties qui sont innombrables, le souffle, la gaîté, la spontanéité, la poésie font cruellement défaut. Pamela Austin ne sait reproduire que l'aspect le plus superficiel de Pearl White et la

trahit souvent. Elle n'est qu'un petit pantin aseptisé, plus bête que naïf, ignorant la peur par manque d'imagination et non par courage. Et puis on sent bien, encore une fois, que les auteurs n'ont pas été fidèles à leur parti pris, qui demandait de la rigueur et de la modestie. Ils ont fait dévier leur histoire vers la satire de mœurs modernisante, la plaie des cinéastes à court d'idées. Pauline vient s'égarer dans un tournage de film à la Fellini où elle n'a que faire et elle perd, pour le coup, le reste du crédit que lui valait encore, auprès du spectateur, le souvenir de sa légendaire ancêtre.

Que deviennent par rapport à cette prolifération du fantastique dans tous les domaines les œuvres de pur fantastique ? Quelle évolution interne subiront par exemple des films comme **Les vierges de Satan** ou **Le grand inquisiteur** qui sont aussi, soit dit en passant, les deux films de valeur (avec le Ferreri) parmi la vaste liste citée le mois dernier ? Si on les examine de près, on verra qu'ils représentent tous deux un fantastique ramassé et purifié.

Le film de Fisher, d'une manière qui, pour n'être pas spectaculaire, n'en est pas moins pourtant nette et affirmée, coupe les ponts avec une conception romanesque du fantastique. Les conflits psychologiques, sentimentaux n'y ont quasiment plus aucune place et le film s'oriente délibérément vers le documentaire et la liturgie. Le scepticisme même d'un personnage (ruse traditionnelle visant à susciter l'adhésion du spectateur et à augmenter le climat de vraisemblance de l'histoire) est très vite balayé pour laisser place à un duel entre sorciers et anti-sorciers, tous réunis quoique ennemis dans l'évidence de leur foi en la grande puissance du Seigneur des Mouches. Et c'est ce duel et cette foi commune qui engendreront les diverses péripéties du récit, lesquelles n'auront plus rien à voir ni avec les incidences du caractère des personnages ni surtout avec le hasard. On est plongé dans le monde de la nécessité, du manichéisme, du combat perpétuel entre tenants du Bien et tenants du Mal essayant mutuellement d'empiéter sur le territoire de l'autre. Certes, tous les films fantastiques sur la sorcellerie tendent plus ou moins à cela : installer les personnages (et le spectateur) dans un monde où la seule réalité est le Bien, le Mal — et surtout leur conflit. Mais bien peu y réussissent et le film de Fisher, par son refus des accessoires et des alibis humanistes, psychologiques, romanesques, va assez loin dans cette tentative, en particulier dans la séquence de la longue nuit passée par les héros au centre du cercle pour échapper aux tentations sataniques. La séquence marque par ailleurs le point culminant de l'alliance entre les aspects documentaire et liturgique du récit : elle n'est constituée en effet que d'une série de pratiques et de procédés qui exposent le contenu de la doctrine des sorciers en même temps que, s'incarnant dans le temps et dans l'espace, ils développent leur cérémonial — un cérémonial qui ne peut vraiment se trouver tout à fait à son aise que dans un film fantastique. Est-ce une conséquence indirecte de la progression du fantastique sur tous les fronts si les films fantastiques purs et traditionnels se resserrent sur eux-mêmes et donnent libre cours à ce qui est après tout leur essence : une liturgie de formules, de rites, de fêtes et de sacrifices ? En tous cas, depuis le célèbre **Baiser du vampire** de Don Sharp, les films fantastiques (cf. par exemple **La déesse des sables** de Cliff Owen) sont de plus en plus prodigues en séquences de ce genre. Dans **Les vierges de Satan**, elles ont une minutie, une intensité, une magnificence tout à fait impressionnantes. Sur le plan dramatique, l'importance donnée au cérémonial entraîne dans la mise en scène une conséquence non dénuée d'intérêt : la suppression presque totale de ces

effets ponctuels) d'horreur apparitions, inattendues et soulignées par la musique, de personnages au détour d'un couloir ; zooms sur un détail humain ou matériel censé être horrifiant, etc. — qui sont la part la plus puérile et la plus artificielle du fantastique cinématographique.

La purification du fantastique revêt dans **Le grand inquisiteur** une forme analogue. Mais ici ce n'est plus un manichéisme métaphysique qui a absorbé la psychologie, les conflits de caractères, les notations horrifiantes superficielles, mais la recréation d'une époque dont le vice central (la crédulité) est à l'origine de toute l'horreur contenue dans le film. Avec une fougue qui appartenait peut-être à sa jeunesse (ou à son pessimisme), Michael Reeves a été puiser le fantastique à l'une de ses sources fondamentales et qu'on s'étonne de voir si peu utilisée au cinéma : l'Histoire.

Je crois que l'originalité et le sens de son film dépendent du genre d'horreur qu'il a su amener sur l'écran. Celle-ci ne vient pas au premier chef de ce que l'inquisiteur puisse trouver dans sa fonction un exutoire à sa perversité et à ses angoisses (2), mais plutôt de ce que la victime qu'il désigne comme coupable soit à plus ou moins brève échéance exterminée à la satisfaction de tous, ou au moins de la plupart. Un voile d'obscurantisme est tombé sur cette Angleterre du XVIIe siècle et l'auteur le fait sentir par l'automatisme, le puissant conformisme des réactions du peuple. Sans user d'un déploiement spectaculaire de moyens (qu'il n'avait pas), Michael Reeves a recréé l'époque par intuition et à l'aide de petites touches pointillistes qui dessinent la vie ordinaire, quotidienne des anonymes du temps. Ce faisant, il laisse de côté la psychologie des individus, des hommes exemplaires (ou exemplairement monstrueux), et passe tout de suite au plan de la psychologie des masses et, plus précisément, de la psychologie d'une époque, seule importante pour son propos. Les ravages de la crédulité ne se constatent en effet, dans leur plénitude terrifiante, qu'au niveau des grandes unités. C'est une vérité familière aux prêtres, de quelque culte que ce soit, et aux chefs de parti : l'homme seul, dans la solitude centrale de son moi comme dit Borges, ne croit à peu près à rien ; au sein du clan, de la famille, il est déjà plus malléable et utilisable ; dans la petite communauté sociale du bourg, du village, d'une profession, on l'enrégimente aisément ; au plan de son appartenance raciale ou nationale, il n'est pas d'énormité qu'on ne lui fasse avaler. Faisant preuve d'une ambition qui dépassait sans doute ses possibilités (mais ne lui en faisons pas grief), Michael Reeves a voulu remonter plus loin encore : il a voulu nous faire entrevoir la **figure** de l'homme d'une époque, sauvage et monstrueux par ses réactions, ses croyances d'automate, n'ayant plus le sentiment de l'horreur car il est plongé dans l'horreur. Michael Reeves a choisi le XVIIe siècle anglais. Il aurait pu choisir une autre époque. Mais on doit lui savoir gré d'avoir suggéré, même confusément, même par petites touches, que quelques-uns des plus grands massacres de l'humanité n'ont été rendus possibles que grâce à l'atmosphère morale suscitée par les pensées sages et disciplinées de l'homme moyen contemporain de ces massacres. « Tous les crimes sont collectifs, » écrit Drieu La Rochelle dans **Les chiens de paille,** « et il n'y a jamais qu'un seul coupable, le peuple. » Ce qui est aussi tendre le miroir à chaque spectateur et refuser toute démagogie au profit d'un ton virulent et féroce, souvent déplaisant, qui, il faut bien le dire, n'est pas fréquent au cinéma. Et en effet l'intolérance dans le film de Michael Reeves ne paraît décrite sous des couleurs si exactes et si persuasives que parce qu'elle est montrée non comme étant le fait d'une minorité d'êtres particulièrement répugnants mais comme liée, intimement,

à l'air et à l'ambiance du temps. L'horreur qu'elle inspire aujourd'hui est à la mesure même de sa banalité à l'époque, l'indignation venant toujours, on le sait, avec quelques siècles ou quelques décades de retard.

En résumé, **Le grand inquisiteur** apparaît comme une sorte d'épopée à rebours où intolérance et crédulité sont intelligemment mises en rapport et dénoncées ; où la plupart des réactions individuelles semblent se rattacher à un vaste élan collectif et homogène vers le mal, l'ignorance, la destruction, lesquels n'en finissent pas de triompher, allant jusqu'à contaminer le seul « bon élément » de l'histoire, devenu aux dernières minutes du récit le plus sauvage d'entre tous ; où enfin le genre fantastique a fourni un cadre propice à des réflexions atroces et désespérées dont peut-être, ailleurs, l'atrocité n'eût pas été supportable, ni même admise.

Il me reste à examiner quelques films hétéroclites dont aucun n'est destiné à demeurer longtemps dans les mémoires. Deux d'entre eux, **La vallée du bonheur** et **Un amour de coccinelle,** peuvent être rangés sous la bannière du « film pour enfants ». Sur le plan de la comédie musicale, le film de Francis Ford Coppola aboutit à un échec complet. Sa mise en scène est lourde, insipide, peu inventive, et on s'étonne seulement qu'un réalisateur aussi inexpérimenté ait été placé à la tête d'une production de cette envergure. Il y a lieu de voir là un signe évident de la décadence du système hollywoodien pour qui aujourd'hui la jeunesse semble être devenue automatiquement synonyme de talent et de créativité. Du point de vue des thèmes, le film (adapté d'un succès de Broadway datant de 47) présente une curieuse transplantation de certains éléments de folklore irlandais dans le **deep South** américain dont le racisme est satirisé avec un humour qui, avec un peu de talent, aurait pu être cinglant. Un sympathique aventurier (Fred Astaire) accompagné de sa fille Sharon (Petula Clark) débarque de son Irlande natale à Fort Knox, Mississipi. Avant de traverser les Etats-Unis, il a « emprunté » au farfadet Og une vasque d'or douée de pouvoirs magiques. Aussitôt arrivés, les deux étrangers sont mêlés à la lutte que mène un brave fermier contre un méchant sénateur, esclavagiste obstiné, qui veut le déposséder de sa terre. Au cours de diverses péripéties, Sharon sera accusée de sorcellerie pour avoir transformé le sénateur en Noir du plus beau noir ; ce dernier sera in extremis doté par Og d'un caractère d'ange ; quant au farfadet lui-même, semblable en cela au héros d'**Abracadabra** de Maurice Sachs et à l'Eléna du film de Renoir, il renoncera à l'immortalité pour connaître l'amour ; au final, les plants de tabac mentholé (invention d'un savant, ami du fermier) qui n'avaient jusqu'ici qu'un seul défaut — celui d'être ininflammables ! — s'enflammeront dans un spectaculaire incendie signifiant pour la vallée prospérité et bonheur. Tous ces éléments intéressants à la fois en eux-mêmes et par leur étrange cohabitation sont, hélas, réduits à néant par la mièvrerie du ton de Ford Coppola qui ne se dément pas un instant. Seule la photo, jointe à l'unité de lieu de l'intrigue, parvient à donner une unité plastique à **cette Vallée du bonheur** qui, en dépit de son fourmillement thématique, reste un film en quête d'auteur.

A l'inverse de ce qui s'est passé avec certains classiques de la littérature (tel **Gulliver**) devenus presque malgré eux des ouvrages pour enfants, il semble qu'un film comme **Un amour de coccinelle,** destiné à l'origine au public enfantin, doive surtout nous retenir par ses significations d'œuvre adulte. On peut même avancer que sur le sujet qu'il traite, les rapports de l'homme et de la machine, le film de Robert Stevenson est beaucoup plus adulte que la

moyenne des films adultes. Un pilote de course raté et complètement fauché achète à tempérament une minuscule voiture blanche qui a la propriété singulière de n'en faire qu'à sa tête. D'abord c'est elle qui s'est arrangée pour se faire acheter par le héros du film ; ensuite elle va où elle veut, prend les routes qui lui plaisent et bientôt elle régit totalement la vie (sentimentale, professionnelle) de son propriétaire en lui faisant trouver l'amour puis en le transformant en grand champion. La fable, on le voit, est transparente. Elle contenait, au sein d'une atmosphère fantastique intensément expressive, une foule de virtualités sociologiques, poétiques, philosophiques que les auteurs n'ont su aborder que très capricieusement et en jouant les touche-à-tout. La seule unité réelle du film reste évidemment (et malheureusement) celle qui tend à fournir au public à qui le film se destine sa ration de séquences burlesques et mouvementées. Néanmoins cet **Amour de coccinelle** mérite d'être regardé d'un peu plus près.

La voiturette exerce sur son « maître » un chantage sentimental et le dépossède d'abord de son indépendance d'esprit et d'action dans le domaine de la sensibilité. La manière d'agir de la coccinelle est assimilée à celle d'une épouse moyennement abusive, ou d'un animal domestique très accaparant. Mais l'assimilation, et c'est là la force de ce petit film, ne va pas **trop** loin : la voiture n'est pas une femme, et n'est pas non plus un animal ; elle reste simplement (si l'on peut dire) une voiture douée de la conscience de soi. Elle n'empêche pas le héros (Dean Jones) d'avoir des relations sentimentales, pourvu qu'elle voie d'un bon œil la partenaire qu'il s'est choisie et qu'elle l'a aidé à choisir. Par contre, quand Dean Jones se met en tête d'acheter une vraie voiture de course, alors la coccinelle en a gros sur le cœur et sort ses dernières armes en prétendant quitter le combat : elle décide de se suicider. Elle fonce dans la nuit et s'apprête à « enjamber » le parapet du Golden Gate de San Francisco. Bien sûr, Dean Jones arrivera à temps pour la sauver et leur association reprendra de plus belle.

La voiturette remplace aussi les dons, l'initiative, les nerfs, l'habileté, le métier de son conducteur, et lui fait gagner les plus grandes courses du monde. Le pilote se refuse, au niveau conscient, à admettre sa propre inutilité et tente de se passer de son véhicule ; inconsciemment, il ne peut se détacher de lui et le divinise. Il en sera récompensé quand l'énergie quasi abstraite de la petite voiture triomphera des obstacles de la course finale du film. Là, on verra la coccinelle coupée en deux à la suite des manœuvres illégales d'un concurrent, et ses deux tronçons feront preuve d'un même élan sportif qui permettra à la voiture de remporter la course en y obtenant la première et la troisième place !

Ces quelques notations éparses dans le film présentent donc sous une forme amusante et savoureuse une image de l'homme américain asservi, aliéné, dévirilisé et dépossédé de soi-même par l'effet d'un véhicule fantastique qui concrétise les pressions exercées à la fois par le matriarcat et par la civilisation mécanique. Certes ces notations figurent dans un ensemble brouillon, encombré de personnages et d'épisodes factices et peu passionnants. Mais elles côtoient aussi des déclarations pour le moins étranges, faites par un garagiste initié aux philosophies tibétaines et qui est le seul des personnages de l'intrigue à « comprendre » la voiture. « Les humains, dit-il notamment, n'ont pas su profiter de cette terre. Un jour, une autre race viendra, qui apportera avec elle une nouvelle civilisation. » Il ne dit pas clairement, il suggère que la voiture sans maître et sans pilote préfigure peut-être cette race qui viendra après la race humaine. Ainsi, dans le corps même du film, à des pointes de satire so-

ciologique s'enchaîne inévitablement un aspect de prémonition, d'anticipation au sens fort du terme. Tout cela évidemment est dit à mi-voix et fait partie du sens caché du film, qui est d'ailleurs la seule sorte de sens que cherche à avoir celui-ci.

Une remarque sur ce « sens caché » des films. L'expression appartient au vocabulaire de la critique européenne et surtout de la nôtre. Elle en dit peut-être plus long sur cette critique que sur les films eux-mêmes. Ce qui nous paraît caché, c'est en fait un sens qui s'étale, se répand et s'exhale à travers les péripéties, les gestes, la moindre image d'un film. Ce qui nous paraît caché, c'est un sens qui dédaigne d'avoir, à l'intérieur du film, son propre commentaire. Un film est par définition un commentaire sur la réalité ; mais pour le critique européen et plus spécialement pour le critique français, un commentaire (un film) dépourvu d'un autre commentaire, d'un mode d'emploi, incline à la méfiance et à la perplexité. S'agissant d'un film fantastique, ce sens caché sera plus caché encore, c'est-à-dire en réalité : mieux articulé, plus largement déployé. Le film de Stevenson, malgré ses limites, en est un bon exemple. Par le fait même qu'il a pu recourir à des péripéties saugrenues et débridées pour incarner ses points de vue et ses idées (par exemple, la séquence de la tentative de suicide d'une automobile qui ne domine plus son conducteur), l'auteur s'est trouvé, en ce qui concerne ce commentaire au deuxième degré, ce commentaire de commentaire, plus discret, plus muet, plus indifférent que jamais. Quand on a à sa disposition les ressources d'une imagination sans retenue et la possibilité de mettre celle-ci en images, à quoi bon parler, commenter, souligner ? Alors le film le plus riche et le plus chargé de sens devient un divertissement, un jeu, quelque chose de gratuit. Ce dandysme du cinéma américain (lié à son universalité) a toujours été antipathique à une certaine catégorie d'esprits. Il l'est peut-être plus encore aujourd'hui que déferle sur les écrans une marée internationale de films sérieux, à message, ayant « beaucoup à dire » et suant par tous les pores de leur pellicule la cuistrerie, le mauvais goût sentencieux et l'ennui. A ce dandysme, l'imagination fantastique a beaucoup à apporter et elle a déjà beaucoup apporté dans la dernière décade : en fantaisie effrénée, en décontraction, finalement en expressivité. (Et c'est là que s'opposent, à grands traits, le fantastique anglais et le fantastique américain de ces dernières années. Le fantastique apporte en général au cinéma anglais : une ambition classique s'attachant à renouveler quelques grands thèmes ; des aperçus sur les arrière-plans sado-masochistes des personnages ; de la noirceur ; de la gravité. Il apportera plutôt aux films U.S. : un délire baroque allant dans le sens de l'insolence et de l'irrespect ; une puérilité charmante parcourue d'éclairs de lucidité, et parfois de génie ; pas mal de folie ; de la légèreté.)

Terminons ce panorama avec les inévitables films érotiques du lot. Le film érotique se rattache au fantastique par deux voies qui ne doivent pas être confondues car elles n'ont pour ainsi dire aucun rapport entre elles. Il y a tout d'abord les films appelés « **sexploiters** » (contraction expressive et commode des vocables **sex** et **exploitation**) qui se proposent, dans une totale absence d'ambition, d'être un catalogue de situations et d'obsessions érotiques, vues en général sous l'angle de la perversité et de la pathologie. Ces films rentrent dans l'ordre du fantastique pour maintes raisons et notamment parce qu'ils constituent, dans le domaine dramatique, une sorte d'approfondissement pathologique de la notion d'érotisme. Il est vraisemblable qu'ils stimuleront dans un proche avenir la curiosité des exégètes car ils constituent le seul genre autonome

(avec, si l'on veut, le western italien) qui soit né dans le cinéma depuis une douzaine d'années. Encore faudrait-il qu'ils soient vus et, en France tout au moins, ils n'en prennent pas le chemin.

A côté des **sexploiters**, de nombreux films érotiques sans parenté entre eux utilisent le fantastique comme un prétexte dramatique (où peut d'ailleurs se nicher un certain talent) en même temps que comme masque de pudeur ou plutôt d'hypocrisie. Se refusant à présenter les comportements érotiques comme des comportements normaux et actuels, beaucoup de spécialistes du genre préfèrent dans la mesure du possible les rapporter à quelque fable ou pseudo-légende, ou bien à des personnages tirés de la panoplie la plus poussiéreuse du fantastique conventionnel, tel ce vampire de cinquième ordre du film de Renato Polselli (**L'orgie des vampires**) qui séquestre quelques bonnes femmes enchaînées dans les caves d'un théâtre défraîchi. Dans **La fontaine aux mille plaisirs**, les auteurs, pour introduire quelques ébats de tyroliens et de tyroliennes, se sont cru obligés d'inventer une histoire de source miraculeuse donnant beauté aux femmes et survirilité aux hommes. **Hallucinations sadiques** flirte avec le policier horrifique à base de terreurs mi-réelles mi-rêvées et croit ainsi conférer une aura d'ambition à des méandres érotiques sans intérêt. Il est rare que cet effort hypocrite pour justifier un type de film (le divertissement érotique) dont les auteurs eux-mêmes semblent avoir honte amène les scénaristes à imaginer des situations originales. Parmi les épisodes médiocres de **Comment j'ai appris à aimer les femmes**, le spectateur attentif en décelera pourtant une : l'aventure du héros avec une jeune femme ingénieur (Michèle Mercier) d'un centre de recherches nucléaires, laquelle se livre à des recherches sur le temps et se transporte, pour se distraire durant le week-end, dans la bonne société du XVIIIe siècle afin d'y mieux goûter sa brève rencontre érotique avec un compagnon de hasard. Et nous voilà ainsi arrivés au plus bas de l'échelle, là où le « fantastique à tout faire » n'a plus pour utilité que de servir de couverture (très rarement astucieuse) à des entreprises si douteuses qu'elles n'ont pas même le courage de leurs intentions.

---

(1) L'idée (incorporation d'un matériel scientifique dans un corps humain) est fréquente dans la littérature de science-fiction. Au cinéma, elle est plus rare mais on la trouve cependant dans plusieurs films. Dans **Creature with the atom brain** de Edward L. Cahn, des cadavres, le cerveau rempli d'électrodes, sont ranimés et téléguidés par un savant qui les transforme en assassins. Dans **Berlin operation laser** de Vittorio Sala, Dana Andrews, espion américain, se fait greffer dans l'œil (par ses ennemis) une minuscule caméra de télévision et tout ce qu'il voit et entend s'inscrit désormais, sans qu'il le sache, sur un écran à la disposition de ses adversaires soviétiques. Dans **La folle mission du Dr Schaeffer** de Theodore J. Flicker, le P.D.G. (robotisé) des P.T.T. suggère au Président des Etats-Unis de placer dans le crâne de chaque Américain, dès sa naissance, une minuscule installation téléphonique qui évitera à la compagnie d'être en perpétuel déficit du fait du coût d'entretien, très élevé, du matériel actuellement en usage.

(2) Aspect secondaire dans le récit et d'ailleurs traité avec beaucoup d'ambiguïté et d'hésitation, ce qui est regrettable mais n'entame pas la vitalité essentielle du film.

Chronique scientifique

Problème brûlant non identifié

par Gérard Klein

J'ai sous les yeux deux comptes rendus, aussi diamétralement opposés qu'il est concevable, du rapport Condon. Ce document a été rédigé à la suite d'une étude de l'Université du Colorado financée par l'Armée de l'Air américaine pour un montant d'un demi-million de dollars, soit 2,75 millions de nos francs. Comme on sait, il conclut au terme de 965 pages à la très haute improbabilité, sinon explicitement à l'inexistence, d'engins contrôlés dans notre atmosphère par des extra-terrestres. Selon Philip Morrison, dans le **Scientific American** d'avril 1969, le rapport met fin à une étonnante et bien humaine comédie. Selon Robert M.L. Baker, dans le **Scientific Research** du 14 avril 1969, par ses lacunes et ses incertitudes mêmes, **« il contient certaines indications tendant à suggérer que le phénomène UFO devrait être étudié plus avant »**.

Les deux approches sont également intéressantes, non quant au fond du problème qu'elles ne sauraient évidemment traiter, mais pour leur contenu. Pour Morrison, et quoique cette conclusion ne figure pas dans le rapport Condon, les apparitions de soucoupes sont à ranger sur le même rayon que la « chasse aux sorcières » des années 50, au moins sur le plan américain. Les déclarations des témoins, et à tout le moins les interprétations erronées et fantastiques, s'expliqueraient par le climat de secret, presque paranoïaque, qui caractérisait l'Amérique de ce temps-là et qui ne s'est peut-être pas dissipé sur tous les fronts. Explication présociologique, on le voit, et qui, faute d'un support théorique adéquat, demeure idéologique. On ne peut ni la rejeter, parce qu'elle est vraisemblable, ni l'admettre sans une discussion que le rapport Condon n'introduit pas. De son côté, Baker critique la forme et la méthode du rapport Condon. Il y voit un vaste fatras destiné plus ou moins consciemment à égarer la plupart des lecteurs, un exposé passablement désordonné où le véritable enjeu est trop aisément perdu de vue. Il ne met pas en cause la bonne foi de Condon et de ses collaborateurs, au contraire, mais il laisse entendre que leur formation intellectuelle les dispose peu à admettre certaines possibilités. Pour eux, en somme, la cause aurait été entendue d'avance, et ils se seraient souciés surtout de trouver des justifications à leur attitude. Ce scepticisme un peu trop systématique s'exprime au reste fort naïvement dans certains pas-

sages du rapport que cite évidemment Baker, et dont l'autorité à la fois catégorique et surprenante ôte beaucoup de crédibilité au reste des conclusions. Ecrire qu' **« il est absolument impossible qu'une quelconque forme de vie intelligente existant où que ce soit à l'extérieur de notre système solaire puisse visiter la Terre dans les 10 000 ans à venir »** sans en donner aucune justification, c'est s'exposer sinon au ridicule, du moins à la méfiance. Ni Condon, ni ses collaborateurs, ni Morrison, ni Baker (ni moi) n'ont la moindre idée de ce qui se passera dans les 10 000 ans à venir, ou dans toute autre unité de temps, celle-ci paraissant arbitrairement choisie. En fait, le **« il est absolument impossible »** signifie tout simplement : **« il nous paraît personnellement improbable... »** Il faut dire et redire qu'en ces matières, le recours à de prétendues probabilités n'a rigoureusement aucun sens. Il ne permet aucunement de trancher. Un événement improbable et un événement de probabilité inconnue sont des choses tout à fait distinctes. La confusion volontaire de Condon ne masque ici qu'un haussement d'épaules. Mais il n'est pas sûr qu'un haussement d'épaules soit considéré partout comme un raisonnement, et l'on peut regretter qu'une pareille pétition de principe, dont la nécessité était sans doute incertaine, vienne affaiblir un travail certes considérable.

Ainsi, à la critique idéologique du milieu dans lequel on a observé des « soucoupes », suggérée par Morrison, s'oppose sous une forme non moins feutrée la critique idéologique du milieu scientifique chargé d'étudier ces observations, que propose Baker. Pat plutôt que mat. Les deux points de vue ont au moins le mérite de suggérer une approche des deux phénomènes plutôt sociologique que physique ou psychologique.

⁂

C'est sur cette même impression que l'on demeure après avoir lu l'ouvrage du Dr James E. MacDonald qui fait, si l'on veut, pendant au rapport Condon, en plus mince et en moins riche. MacDonald, après un historique de l'attitude officielle, revient sur un certain nombre de cas « troublants » et conclut qu'il n'est pas possible d'exclure **a priori** l'hypothèse extra-terrestre. L'exposé du Dr MacDonald, météorologiste et professeur de l'Université de l'Arizona, est fort sérieux et à l'occasion même austère. Il faut le lire si l'on s'intéresse à la question, mais l'ayant achevé et l'ayant confronté aux textes susdits, on a un peu l'impression d'avoir tourné en rond.

Le moins étrange est que les travaux de MacDonald et de l'équipe Condon paraissent — au moins à un observateur superficiel — malgré leurs conclusions opposées encore qu'évasives, receler le même défaut. Ils cherchent à établir ou à infirmer l'existence physique des objets non identifiés, alors que dans les seuls cas réellement intéressants, ceux qui ne paraissent pas liés à une aberration mentale ou à une confusion établie avec un phénomène connu, ils n'en ont pas les moyens. Le fait central, et même le seul fait, dans les observations de soucoupes, c'est le témoignage, c'est ce qui est rapporté. Les traces physiques laissées par les « engins » sur les écrans de radar ou sur les pellicules photographiques n'ont à l'évidence, dans l'état actuel des choses, de sens que par rapport à des témoignages. Conscient de la chose, Condon semble avoir accordé un assez grand crédit à l'approche psychologique, mais la psychologie a trop souvent servi de véhicule à des prises de position idéologiques, sauf (et encore) dans le strict domaine de la psychiatrie, pour que l'on admette ici sans discussion sa neutralité et son innocence. Il semble par contre qu'une véritable approche sociologique du phé-

nomène ait été jusqu'ici à peu près entièrement éludée. Elle n'implique nullement qu'une explication purement sociologique du phénomène — lui, indiscutable — des témoignages soit donnée, mais elle entraîne obligatoirement une rupture d'avec les préjugés des deux camps, celui qui y croit et celui qui n'y croit pas ; elle rend primordiale une critique de leurs idéologies qui affleurent parfois, on l'a vu, assez naïvement.

Quelles que soient ses conclusions, elle revêtirait un grand intérêt dans la mesure où son objet ne serait pas de résoudre une querelle purement théologique en l'état actuel des choses, mais de rechercher si, de l'ensemble des témoignages recueillis, il se dégage une structure, un ordre, et si cette structure a quelque connivence avec d'autres phénomènes connus. Faisons l'hypothèse que le phénomène dans son ensemble corresponde à quelque chose comme l'apparition embryonnaire d'une religion peut-être destinée à demeurer en l'état ou à avorter. Il serait tout de même intéressant de savoir à quoi ressemble une religion embryonnaire, en quels points elle émerge, par quels canaux elle se propage, etc. Faisons l'hypothèse qu'il s'agisse d'une escroquerie entretenue, et il paraît essentiel de comprendre comment elle fonctionne, hors même de la conscience de ceux qui la font et la subissent. Faisons l'hypothèse que MacDonald ait raison : l'aperception par plusieurs sociétés d'un phénomène rare mais réel, les résistances, les transpositions, les contaminations qu'il entraîne peuvent être une source fantastique d'informations sur la structure et le fonctionnement de ces sociétés elles-mêmes. A la vérité, je me sens incapable d'imaginer une hypothèse telle que l'approche sociologique d'un phénomène de cette envergure soit dénué de sens ou d'intérêt. On objectera qu'il est des problèmes plus urgents. Je ferai remarquer que l'urgence même de la plupart des problèmes conduit soit à négliger de les traiter, soit à les aborder de telle manière que la sociologie s'y embourbe ou se laisse égarer dans des impasses, et que la dimension planétaire du phénomène donne à penser qu'il a peut-être une signification urgente.

On aimerait tout de même savoir quels groupes sociaux témoignent d'observations, et s'il y a des relations constantes entre le contenu des témoignages et l'appartenance sociale. On souhaiterait que soient tentées des expériences : par exemple celle qui consisterait à interroger des échantillons de **non-témoins** des mêmes groupes sociaux, sur les formes que pourraient prendre, selon eux, des objets extra-terrestres, et à confronter ces « fantasmes spontanés » avec les témoignagnes réels. On aimerait que les attitudes de groupes professionnels spécifiques, comme les scientifiques et le personnel navigant aérien, par exemple, ou les journalistes, à l'égard de tels phénomènes soient explorées pour ce qu'elles pourraient révéler de leurs idéologies. On voudrait enfin que soit pris en compte le fait que ce sont, au-delà des individus, si indépendants qu'ils paraissent être, des groupes informels ou structurés qui se renvoient la balle sur ce fameux problème — organismes militaires, universités, associations d'études, avec leurs dynamiques propres, leurs tensions internes et leur volonté de se perpétuer en tant que groupes et de perpétuer leurs traditions.

Il se peut que le phénomène serve au moins de test projectif à une part de l'espèce humaine. Il paraîtra difficile d'en écarter sans examen les résultats, au moins aussi longtemps que les psychologues useront de tests projectifs individuels dans leurs examens et en particulier dans leurs examens d'embauche. L'espèce humaine, ou du

moins ses représentants qualifiés, ferait bien de se souvenir qu'il est très mal vu, lors d'un tel examen, de prétendre que le test n'est pas sérieux. Surtout s'il a coûté un demi-million de dollars.

Il est amusant enfin, et peut-être significatif, de rappeler que dans son roman **Le vagabond,** Fritz Leiber met en scène des amateurs de soucoupes et que, loin de les tourner en dérision ou de tomber dans l'illuminisme, il les décrit sans complaisance mais avec chaleur, qu'il en fait, sinon ses héros, du moins ses personnages privilégiés. Les uns sont rationalistes, d'autres fanatiques, d'autres encore ouverts d'esprit et dépourvus de préjugés. Au total, ils apparaissent ni plus ni moins crédules que les autres hommes pris dans leur ensemble : **« J'ai commencé, »** avoue le sociologue Hunter par qui peut-être Leiber s'exprime, **« par assister à des réunions de soucoupomanes en tant que sociologue. J'en ai vu de toutes sortes : des visionnaires comme Charles Fulby, des gens qui raisonnent, et puis ceux qui se trouvent entre les deux extrêmes, comme ceux-ci. Je désirais analyser un syndrome social et écrire quelques articles là-dessus. Mais j'ai dû m'avouer assez vite que je continuais parce que j'étais captivé. »** Et il ajoute un peu plus loin : **« ... J'ai trouvé là des gens qui avaient un but pour lequel ils se passionnaient, quelque chose dont ils s'occupaient avec désintéressement — or, ce n'est guère courant dans notre culture dominée par l'argent, le commerce, le statut, dans notre société où la règle est de ne jamais rien donner, mais de se vendre à n'importe qui... »**

On voudrait que le professeur Condon et le Dr MacDonald aient rencontré un sociologue du type de Ross Hunter.

Objets volants non identifiés, le plus grand problème scientifique de notre temps par James E. MacDonald : édité par le GEPA, 69 rue de la Tombe-Issoire, Paris-14e.

Le vagabond par Fritz Leiber : Robert Laffont.

Abraham Merritt, Sprague de Camp, Edgar Rice Burroughs, Jack Vance, Leigh Brackett... Ces noms vous sont connus. Ils témoignent de l'existence et de la persistance de ce genre littéraire que l'on appelle « Epic Fantasy » ou « Heroic Fantasy » et qui n'a cessé de se développer aux côtés de la science-fiction et du fantastique, combinant les charmes des « Mille et Une Nuits » et des romans de chevalerie avec le lyrisme et la démesure de la science-fiction.

Dans cette ligne, l'œuvre maîtresse de Michael Moorcock s'imposait à l'évidence. Dès sa parution, elle fut saluée comme un monument du genre, une saga exceptionnelle par l'ampleur imaginative que démontrait son auteur, par ses qualités de style et la fascination qu'elle exerçait immédiatement sur tous les lecteurs. Il est de ces créations littéraires que l'on peut qualifier d'intemporelles. **Elric le Nécromancien** est certainement l'une d'elles.

Prince déchu d'un formidable empire balayé par le souffle furieux des dieux, étrange albinos d'une grande faiblesse physique, Elric est l'héritier de la magie du monde perdu. Les forces mauvaises répondent à son appel et, lorsqu'il brandit son épée vivante, la malfaisante Stormbringer, il n'est pas de créature qui puisse lui résister. Sur une Terre étrange où rôdent des entités buveuses d'âmes, Elric poursuit un mélancolique et ténébreux voyage avec son compagnon Tristelune, un ténébreux voyage vers le Chaos...

MICHAEL MOORCOCK

Elric le Nécromancien

Un volume hors-série du

club du livre d'anticipation

Un volume de 476 pages, relié pleine soie terre d'ombre brûlée avec fers originaux, gardes et hors-texte de Philippe Druillet, accompagné d'une carte indépendante et de huit planches hors-texte extraites d'une bande dessinée de Philippe Druillet inspirée de la saga d'Elric. Prix : 40 F.

Bon de commande page 4

Table des récits parus dans "Fiction"

17e année (deuxième semestre 1969 : nos 187 à 192)

Nos			Mois
189	PHILLIPS Rog	Incident d'escale	Sept.
187	REY Lester del	L'enfant qui ne grandirait jamais	Juillet
192	RUSSELL Eric Frank	Cher démon	Déc.
187	SABERHAGEN Fred	La jeune fille sur le seuil	Juillet
192	SHECKLEY Robert	La montagne sans nom	Déc.
190	SILVERBERG Robert	La danse au soleil	Octobre
191 bis	»	A l'étoile noire	Nov.
187	SIMAK Clifford D.	La génération finale	Juillet
191	SLADEK John T.	Rapport sur la migration du matériel éducatif	Nov.
187	SMITH Cordwainer	Sur la planète des sables	Juillet
191 bis	SPINRAD Norman	Sur la route de Mindalla	Nov.
188	TAYLOR Robert	Le collecteur d'art	Août
191 bis	VANCE JACK	La planète de Sulwen	Nov.
187	WALTHER Daniel	Je me souviens du vent mauvais de l'espace	Juillet
192	»	La nuit du grand serpent	Déc.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Conseiller scientifique : Jacques BERGIER

Rédaction et administration :
*Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9*e (744 87-49).

Vente et abonnements :
*24, rue de Mogador, Paris-9*e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

Le n° : France, 4 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 48 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc, 4,20 DH.

Tarif des abonnements normaux à FICTION

Pays destinataire			6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	**21,80**	**43,20**
	Recommandé	F.	**29,60**	**58,80**
Tous Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	**23,60**	**46,80**
	Recommandé	F.	**39,20**	**78**
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	**210**	**418**
	Recommandé	F.B.	**350**	**696**
SUISSE	Ordinaire	F.S.	**18,30**	**36,30**
	Recommandé	F.S.	**30,40**	**60,50**

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. Messidor, BRUXELLES, 18 - C.C.P. 3.500.41.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA,
24, rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. Paris 15.813.98)

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

RECHERCHE *Fiction-Spécial* n° 10 (achat ou échange). Faire offre à P. BONFILS, 9 rue Foncet, 06 - NICE.

RECHERCHE *Rayon Fantastique* n°s 8, 11, 21, 23, 45, 82. Ecrire à Daniel DROGUET, Bois-Gentil 116, 1004 LAUSANNE.

RECHERCHE personnes ayant versé fonds à Société Alfa — Revue *Espace*. Ecrire à R. CASTEL, 8 rue St Exupéry, 11 - CARCASSONNE.

RECHERCHE trilogie *Fondation*, faire offre. *VENDS* ou *ECHANGE* plus de 150 volumes *Fleuve Noir, Présence du Futur* et *Rayon Fantastique*. RECHERCHE en priorité *Les Cavernes d'Acier, l'Aventurier de l'Espace, Aux armes d'Ortog, Le 32 Juillet*. ACHETE *Fiction* n°s 1 à 100. Ecrire à Agnès HILLAIRET, 73, rue Merlan, 93 - NOISY-LE-SEC.

ACHETE état neuf ou occasion *L'empire de l'atome, Le sorcier de Linn*, de A. E. van Vogt au *C. L. A.* Ecrire à Madame BRUN, rue des Bruyères, 41 - NOUAN-LE-FUZELIER.

VENDS au plus offrant *C.L.A. Les amants étrangers, Les Armureries d'Isher, l'Empire de l'Atome, Histoire du Futur* tome 1. Ecrire à Michel GRAFTEAUX, Ruelle Miot, 08 - DEVILLE.

VENDS au plus offrant *Rayon Fantastique* n°s 37, 49, 50, 52, 58, 62, 63, 76, 77, 78, 80, 81, 83, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 120, 124. *Fiction* n°s 5, 6, 7, 8, 10, 12, 16, 18, 19, 39, 42, 58. *C.L.A. Nuit du Jugement* C. L. Moore 50 F, *Silence de la Terre* C. S. Lewis 60 F, *Empire Atome* van Vogt 50 F. Ecrire à M. FALCOT Gérard, 17 1er Avenue de la Duchère, LYON 9e.

VENDS livres, revues, fanzines, bandes dessinées de SF, fantastique, policier, érotisme, cinéma. Plus de 1000 titres. Echange possible. Ecrire à J.-P. FONTANA, 16 rue Pré-Juge, 63 - MONTFERRAND. Joindre 2 timbres.

VENDS 15 premiers numéros de *Planète ancienne édition* au plus offrant. Faire offre à Mme VIVIER, 30 rue du Reinlagh, PARIS-16e. Tél. 525-22-35 (entre 9 et 10 heures).

VENDS *Fiction* n°s 51 à 168. Tél. 921-88-92.

Lumière Dans la Nuit publie sa revue étudiant le problème des Objets Volants Non Identifiés. Véritable carrefour de réflexion sur le sujet, LDLN propose à tous ses lecteurs de collaborer aux recherches entreprises en ce domaine. Demandez un exemplaire gratuit de la revue en joignant deux timbres à 40 centimes pour frais d'envoi.
Ecrire à M. R. VEILLITH, Les Pins, 43 - LE CHAMBON-SUR-LIGNON.

VIENT DE PARAITRE : METALUNA n° 2. Tout en couleurs, un spécial *Inoshiro Honda*, avec la filmographie illustrée et commentée du célèbre réalisateur japonais. L'étude la plus complète à ce jour. Envoi du n° contre 4,50 F adressés à Alain SCHLOCKOFF, 9 rue du Midi, 92 - NEUILLY.

VENDS *Fiction* n°s 1 à 180, *Fiction-Spécial* n°s 1 à 14, *Mystère Magazine* n°s 64, 67 à 251, n^os spéciaux 2, 158 à 257, ***Hitchcock Magazine*** n°s 1 à 100, n^os spéciaux 6 en tout. *Suspense* n°s 1 à 23. Faire offre à R. LESAGE, 13 bis rue Garibaldi, 93 - SAINT-OUEN.

Dépôt légal : 1er trimestre 1970 — Le gérant : D. Domange
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan